PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

42e Année. N° 7

APR 17 193

LA

REVUE DE PARIS

1ER AVRIL 1935

		Pages.
ul Cambon.	*Souvenirs du 18 mars 1871*	487
rnand de Brinon .	*Le Défi allemand*	500
me Nemirovsky . .	*Le Vin de Solitude.* — III	513
dré Beucler	*Au Studio*	566
ques Boulenger . .	*Un Soir à Chio*	589
rcel Dutheil	*Coup d'œil sur la Hollande*	621
Jean-Aubry	*Balzac à Genève*	644
dré Chamson . . .	*Destin du Théâtre de Versailles* . . .	669
nstantin Photiadès.	*M. Paul Dukas.*	682
nçois Porché . . .	*Le Théâtre*	695
nry Bidou	*Le Mouvement littéraire.*	702
bert Flament	*Tableaux de Paris.*	712

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Nisard, dans un article de critique publié par la *Revue de Paris* avril 1835, déplore les négligences de style des écrivains contemporains. plupart des auteurs, explique-t-il, même les plus illustres, se livrent à faciles improvisations, et pour se donner le plaisir de publier publient n'i porte quoi. Mais laissons-lui la parole :

Hélas! hélas! vous vous plaignez sans cesse que l'époque actuelle manque croyances; qu'elle n'en a plus en religion, qu'elle n'en a pas encore en politique : fa donc qu'il lui en reste au moins une, la plus féconde de toutes, parce qu'elle les p comprendre toutes, la foi au travail et à l'art. Tant de désenchantements et de moq ries la battent en ruines; tant de succès indignes, de réputations scandaleuses, la faci de la critique, qui n'est plus guère que le prospectus en grand; l'opulence de l'écriv frivole, la pauvreté de l'écrivain laborieux : faut-il voir s'ajouter à ces causes de r l'exemple des maîtres désertant le travail, et, au lieu de gouverner leurs inspirati s'en laissant dominer comme des instruments qui n'ont pas conscience de ce q font! Est-il donc vrai que l'art doit périr par les siens? Ceux qui pourraient avoir gloire solide la manquent pour une gloire chancelante, faute de quelques heures de vail! Ils risquent les retours de fortune, si soudains et si amers; ils tentent le mal et la disgrâce; ils s'exposent à ce qu'on dise d'eux avec ironie : « Ils n'ont pas pu ce q n'ont pas voulu! » En vérité, mon cœur faiblit à voir nos guides et nos oracles bavar comme fait le Cassio de Shakespeare, avec l'ombre qui passe! Ils ont commencé a toutes leurs facultés réunies et tendues; puis, la gloire venant, ils ont continué avec l nom tout seul; ils se sont laissé prendre leurs albums, ils ont livré à la publicité des b beaux de pensées, au risque que le spéculateur les fît compléter par un scribe et q traitât leurs ébauches comme des blancs-seings que l'interpolateur à gages est ch de remplir! Que faisons-nous donc ici, nous autres, gens de travail et d'études, qui tâch dans notre sphère bornée, de conserver la religion de l'art et le respect des saintes ima de marquer la distance qui sépare la vogue de la gloire, d'entretenir la douce flam de l'admiration qui est un lien entre le passé et le présent, entre les générations viva et les grands hommes qui ne sont plus? Qui ne va pas rire de nos efforts pour défe l'arche sainte, devant laquelle dansent nos maîtres et nos modèles? Qui ne traitera de superstition stupide notre culte de la tradition de la langue, de cette langue qu Providence a faite pour deux fins, l'une intérieure et locale, l'autre extérieure et e péenne; l'une qui est de nous entendre entre nous, l'autre qui est de donner la form de la civilisation universelle? Qui ne dira pas dédaigneusement : ce sont là des m vides de sens?

A PROPOS D'UNE INTERVIEW

Plusieurs lecteurs nous ont manifesté leur étonnement d'avoir vu paraître dans la Revue de Paris *du* 1er *mars une lettre de M. Bergery contenant des appréciations singulières sur certaines personnalités françaises et, d'une façon plus générale, sur la politique de notre pays. « Je n'aurais jamais cru qu'une revue comme la vôtre, lisons-nous dans la lettre d'un de nos correspondants, puisse approuver un pareil programme politique. »*

Nous saisissons avec empressement l'occasion de nous expliquer sur ce point.

Bien que les opinions de M. Bergery fussent manifestement en contradiction avec les vues exposées dans chacune de nos livraisons par nos collaborateurs et bien qu'elles aient trouvé place dans un article de M. Georges Suarez : Tour d'Horizon politique : du colonel de La Rocque à M. Bergery, *qui par son titre même se révélait dès l'abord comme une enquête et non comme un article de doctrine, nous avions cependant fait le nécessaire pour qu'aucun doute ne pût subsister sur le sens de cette publication. Nous avions imprimé en effet, en tête de l'étude de M. G. Suarez, les lignes suivantes :*

Est-il besoin d'insister sur ce fait que nous donnons le texte de M. Bergery à titre *strictement documentaire*? Les assertions de M. Bergery sur les causes de la panique financière de 1924, sur le sens des mouvements de 1934, sur le caractère et les actes politiques de M. Doumergue, etc... sont trop nettement en opposition avec les études et articles que la *Revue de Paris* a publiés pour que nous ayons besoin d'attirer davantage l'attention de nos lecteurs sur ce point.

Copyrith 1935 *Revue de Paris.*

Il nous semble difficile d'indiquer plus clairement que nos opinions ne sont pas celles de M. Bergery... et que son programme n'est pas le nôtre. Aussi supposons-nous que nos correspondants s'étonnent surtout de voir une revue faire connaître des idées qu'elle ne partage pas. Il n'y a pas lieu, pensons-nous, de répondre bien longuement à une pareille objection. Le temps n'est plus où le lecteur ne demandait à l'imprimé que le reflet de ses propres convictions. Du point de vue historique — un périodique traite de l'histoire vivante — nous ne saurions passer sous silence des idées ou des faits sous prétexte qu'ils ne nous sont point agréables. De plus, sur le terrain de la politique internationale comme sur celui de la politique intérieure, nous ne croyons pas seulement intéressant de faire connaître à nos lecteurs la pensée et l'activité de ceux qui ne partagent pas nos idées : ces informations sont aussi et avant tout utiles. *On n'imagine pas un industriel qui demeurerait indifférent aux idées et aux initiatives de ses concurrents, un général qui se désintéresserait de ce qui se passe au delà de ses avant-postes.*

(*N. D. L. R.*)

SOUVENIRS DU 18 MARS 1871

Nous devons à l'obligeance de M. Henri Cambon la communication de l'émouvant récit qu'on va lire. Ce sont les seules pages de souvenirs que, à notre connaissance, Paul Cambon ait écrites. Il est vrai qu'il a laissé, par ailleurs, une correspondance du plus haut intérêt dont nous sommes heureux de pouvoir annoncer la publication très prochaine dans la *Revue de Paris*. En 1871 Paul Cambon était chef de Cabinet de Jules Ferry, qui exerçait les fonctions de Préfet de la Seine depuis le 4 Septembre. (N. D. L. R.)

Dans la nuit du 17 au 18 mars[1], le commandant de l'Hôtel de Ville vint me prévenir que l'un des régiments de la caserne Lobau avait reçu l'ordre de se diriger sur Montmartre. Je ne pouvais lui donner aucune explication car j'ignorais encore les décisions du conseil réuni à ce moment au ministère des Affaires étrangères. En rentrant vers trois heures du matin, Jules Ferry m'annonça que le Gouvernement avait résolu de reprendre les canons de Montmartre; toutes les dispositions étaient arrêtées, les troupes en marche et l'opération devait être achevée au point du jour.

Je me jetai sur mon lit, et je dormais à poings fermés lorsque deux heures après Jules Ferry me réveilla en me demandant si j'avais des nouvelles. Au bureau télégraphique, on n'avait rien reçu et nos premières dépêches restèrent sans réponse; ce fut seulement entre sept heures et huit heures du matin que les télégrammes du général Valentin, Préfet de Police, nous firent connaître successivement l'occupation sans coup

1. C'est le 15 mars, on s'en souvient, qu'avait été constitué le *Comité Central* de la Fédération de la Garde nationale. Le même jour, Thiers, qui venait d'arriver à Paris, avait donné l'ordre de reprendre les 170 canons que les gardes nationaux avaient amenés à Montmartre.

férir des Buttes Chaumont, de Belleville et de Montmartre

Malheureusement les dispositions avaient été mal prises. Le régiment chargé d'occuper Montmartre était une troupe de nouvelle formation, sans cohésion et sans cadres; il attendit vainement pendant plusieurs heures les prolonges d'artillerie destinées à l'enlèvement des canons. Entourés par la population, ahuris par les cris des femmes et des enfants, les jeunes soldats ne tardèrent pas à perdre contenance et à fraterniser avec l'émeute. La Butte Montmartre fut en un clin d'œil réoccupée par les gardes nationaux fédérés et le bruit de la défection de la troupe de ligne courut comme une traînée de poudre. A Belleville, à Ménilmontant s'élevaient des barricades, au boulevard Magenta et au Luxembourg des détachements se laissaient désarmer et se débandaient.

Ces informations nous parvenaient de minute en minute et, comme il arrive toujours quand les affaires vont mal, nous étions assaillis de quêteurs de nouvelles et de donneurs de conseils. Pour nous en débarrasser, je leur annonçai que l'opération était complètement manquée, que l'émeute ne tarderait pas à descendre sur l'Hôtel de Ville et qu'elle serait reçue à coups de fusil; ils détalèrent aussitôt.

Jules Ferry s'était rendu au Ministère des Affaires étrangères où le conseil du Gouvernement devait se réunir à onze heures du matin. Quelques instants après son départ, un télégramme du général Valentin annonça qu'une colonne mêlée des troupes de ligne descendait le boulevard de Strasbourg et se dirigeait sur l'Hôtel de Ville.

Immédiatement les portes furent fermées et des piquets de troupe et de gendarmes disposés derrière chaque fenêtre. Les gendarmes m'inspiraient toute confiance, mais, après les défections de la matinée, j'étais moins rassuré du côté de la ligne; les hommes paraissaient manquer d'entrain et je craignais leurs hésitations lorsqu'ils se trouveraient en face de troupiers insurgés.

La colonne déboucha bientôt par la rue de Rivoli; elle était peu nombreuse, trois cents ou quatre cents hommes au plus, pêle-mêle de gardes nationaux, de francs-tireurs, de soldats de ligne désarmés ou la crosse en l'air, avec des tambours et des clairons.

Cet attroupement grossi d'une foule de curieux s'arrêta

en poussant des cris devant la porte de l'Hôtel de Ville. Les jeunes soldats égarés dans la bande ne paraissaient pas très fiers, je les observais et je remarquais chez quelques-uns un air d'embarras. Il n'en était pas moins lamentable de voir l'uniforme mêlé à ce désordre et j'éprouvais un serrement de cœur devant cette troupe débandée, ces crosses en l'air et cet abandon de toute discipline, alors que les Prussiens étaient encore aux portes de Paris.

Un monsieur habillé en garde national et qui semblait le chef de la manifestation prononça une harangue avec force gestes. Nous ne pouvions l'entendre, la foule l'acclama, mais après avoir vociféré longtemps, elle resta sur place sans savoir que faire. On s'était attendu à trouver l'Hôtel de Ville ouvert, à rencontrer au moins en dehors des grilles des soldats qu'on aurait pu débaucher, mais tout était clos; les postes étaient rentrés et l'on apercevait seulement à travers les vitres des gens prêts à se défendre. Le chef de la colonne ne cherchait probablement qu'à faire une retraite honorable lorsqu'un incident le sortit d'embarras. Un coup de feu fut tiré sur l'Hôtel de Ville par un homme embusqué au coin du quai de Gesvre, un carreau de la grande salle vola en éclats et la balle se perdit dans le plafond; la foule crut que nous allions riposter par une décharge et s'enfuit dans toutes les directions entraînant avec elle la colonne et son chef.

Jules Ferry, à qui j'avais rendu compte de ces incidents par le télégraphe, ne tarda pas à arriver. Le Conseil semblait disposé à la résistance, il avait arrêté les termes d'une proclamation dont la préfecture de la Seine devait assurer l'affichage et il avait envoyé à l'Hôtel de Ville le général Derroja pour prendre le commandement; c'était un jeune officier qui portait encore ses galons de colonel et qui paraissait plein de calme et d'énergie. Il avait à sa disposition un régiment de ligne, le 110e qui occupait la caserne Napoléon et une centaine de gendarmes postés dans la caserne Lobau; les deux casernes communiquant avec l'Hôtel de Ville par des passages souterrains, il était facile d'organiser la défense.

En prévision d'un blocus qui eût empêché le ravitaillement des troupes, Jules Ferry avait envoyé chercher des vivres à la manutention et nous étions abondamment pourvus de munitions.

Mais l'insurrection s'étendait de plus en plus, tous les quartiers suburbains se soulevaient, les barrières de Paris étaient presque toutes occupées par les fédérés et le flot descendait sur les quartiers du centre. Au faubourg du Temple, au Château d'Eau, les casernes étaient envahies sans résistance, les hommes livraient leurs armes et se joignaient aux insurgés. On apprenait en même temps une terrible nouvelle : l'exécution sommaire des généraux Lecomte et Clément Thomas.

Les officiers qui nous entouraient ignoraient que les deux généraux n'exerçaient pas de commandements, qu'ils s'étaient rendus à Montmartre en habits civils pour assister en curieux à l'enlèvement des canons, que, reconnus et enfermés au Château Rouge, ils avaient été saisis et fusillés par une horde de forcenés. On s'imaginait qu'ils avaient été massacrés par leurs propres troupes; c'eût été la rébellion militaire la plus horrible et, pour tous les chefs de corps, la perspective des plus lâches trahisons. A partir de ce moment, les visages se rembrunirent et l'on pressentit chez les officiers une sourde anxiété.

Un autre bruit vint bientôt nous surprendre et nous jeter dans de cruelles perplexités; on affirmait que le Gouvernement s'apprêtait à évacuer Paris.

Au conseil du matin, il n'avait pas été fait la moindre allusion à une pareille éventualité, on se croyait encore en état de réprimer l'insurrection. Mais lorsque dans l'après-midi M. Thiers apprit l'envahissement des casernes, la défection des troupes, la descente des fédérés sur le centre de Paris, lorsqu'il sut que, dans ces quartiers peuplés de conservateurs, la garde nationale ne répondait pas à l'appel de ses commandants, lorsqu'il eut fait le compte de ses forces qui se réduisaient à deux ou trois régiments de ligne, à quelques brigades de gendarmerie et à un bataillon de sergents de ville mobilisés, il prit son parti sur l'heure.

Il était d'ailleurs conséquent avec lui-même; je l'avais entendu raconter — et il a souvent répété depuis — qu'au 24 février 1848 il avait conseillé au roi Louis-Philippe d'abandonner la capitale avec l'armée, de refaire ses troupes et de rentrer en force. Il ne fallait pas s'étonner que, dans une situation pire que celle de 1848, il n'hésitât pas à évacuer Paris. Entre une heure et deux heures, il avait mandé le général Vinoy pour lui pres-

crire de ramener son monde de la rive droite de la Seine sur la rive gauche et de l'acheminer sur Versailles; les ordres avaient été immédiatement transmis à tous les corps, mais le Ministère de l'Intérieur, qui ne croyait pas l'évacuation si rapide, n'avait pas prévenu l'Hôtel de Ville; — on peut même supposer d'après les télégrammes de la journée, que, dans l'opinion de M. Ernest Picard et du général Vinoy, l'Hôtel de Ville, la Préfecture de Police et la rive gauche seraient provisoirement gardés.

Toujours est-il que nous ne soupçonnions rien lorsque l'officier de gendarmerie qui commandait le détachement de la caserne Lobau vint nous avertir qu'il avait reçu l'ordre de se retirer. Jules Ferry adressa aussitôt à M. Thiers, au ministre de l'Intérieur, au préfet de Police les dépêches les plus vives et prescrivit au commandant de Lobau de rester à son poste. Un peu après, le général Vinoy télégraphia lui-même de son quartier général du Louvre que l'ordre d'évacuer Lobau n'émanait pas de lui et qu'il était prêt à faire renforcer un poste aussi important; ces dispositions étaient en contradiction formelle avec les bruits d'évacuation et nous fûmes rassurés.

Cependant l'insurrection gagnait toujours du terrain. A cinq heures, des bataillons fédérés apparaissaient autour de l'Hôtel de Ville, à six heures la caserne Napoléon était attaquée par-derrière; les soldats qui l'occupaient faisaient bonne contenance et après une petite fusillade, les assaillants se retiraient. Au même instant nous apprenions qu'on élevait des barricades autour de nous, à l'entrée de la rue du Temple, sur le quai du côté du pont Louis-Philippe et dans les voies adjacentes; c'était un investissement à peu près complet.

Le général Derroja avait assuré la défense, les portes étaient matelassées, les escaliers barricadés, les troupes postées sur tous les points d'attaque, la nuit était venue et partout les épais rideaux des fenêtres avaient été fermés, afin que du dehors on ne pût apercevoir ni lumières ni mouvements d'aucune sorte; avec sa masse sombre, l'Hôtel de Ville devait prendre un aspect redoutable.

Nous étions donc prêts à repousser vigoureusement les assaillants et la décision des chefs semblait inspirer confiance aux troupes lorsqu'en visitant la caserne Napoléon, je croisai le colonel du 110e qui me dit :

« Nous évacuons, je vais donner les ordres de départ. » Je courus chez Jules Ferry pour le prévenir, il se précipita dans le cabinet occupé par le général et lui demanda des explications. Celui-ci lui tendit un ordre du général Vinoy daté de six heures du soir et prescrivant l'abandon immédiat de l'Hôtel de Ville et des deux casernes.

Nous ne pouvions en croire nos yeux et notre premier mouvement fut d'attribuer cet ordre à une machination des fédérés. Deux heures auparavant, le général Vinoy nous avait annoncé l'intention de renforcer la gendarmerie de Lobau; comment imaginer un changement de résolution si subit? Jules Ferry releva vivement la contradiction du gouverneur de Paris, il insista sur la forme étrange de l'ordre, sur le danger d'une évacuation qui livrerait à l'émeute une véritable forteresse approvisionnée de vivres et de munitions. Il adressait, en même temps, dépêches sur dépêches au gouverneur de Paris et au ministre de l'Intérieur; le général Vinoy ne répondait pas, mais vers huit heures, M. Ernest Picard nous invitait à tenir bon. Ces ordres et contre-ordres étaient déconcertants; le général Derroja, malgré tout ce qu'on pouvait lui dire, croyait à l'authenticité du message du gouverneur de Paris. Il sentait le poids de sa responsabilité, il voyait les forces de l'insurrection s'accumuler autour de nous, il pouvait encore assurer sa retraite: quelques instants plus tard, il lui faudrait peut-être se faire jour à travers des masses de fédérés ou se heurter contre des barricades, mais c'était un brave homme et il lui répugnait d'abandonner Jules Ferry qui se disait décidé à rester à son poste.

Il était évident que le ministre de l'Intérieur n'était pas au courant des dernières résolutions de l'État-Major, que les autorités civiles et militaires ne s'étaient pas concertées pour adresser des instructions identiques à l'Hôtel de Ville et que dans le désarroi général Jules Ferry avait été oublié.

Nous avons appris plus tard, en effet, que M. Thiers avait quitté Paris vers quatre heures et que sous les menaces d'une invasion de son ministère, à l'heure même où nous lui adressions de nouveaux appels, M. Ernest Picard était réuni avec quelques-uns de ses collègues dans une maison particulière, rue de la Boétie chez M. Calmon, alors ministre d'État au Ministère de l'Intérieur.

Pour tirer la situation au clair, le général Derroja consentit à faire vérifier son ordre et il envoya un officier au Louvre, mais le général Vinoy avait déjà transporté son quartier général à l'École militaire. Le chef d'État-Major resté seul derrière lui s'apprêtait à le rejoindre, il prit connaissance des derniers télégrammes du Ministère de l'Intérieur et sans contester la validité de l'ordre d'évacuation, mais sans le confirmer, il émit, dans un billet adressé au général Derroja, l'avis qu'il convenait de suspendre provisoirement le mouvement; un avis n'est pas un ordre et la discussion recommença entre le général et Jules Ferry.

Rien d'émouvant comme l'entretien de ces deux hommes de cœur également pénétrés du sentiment de leur devoir. Sur les objurgations de Jules Ferry, le général se décida enfin à réclamer du général Vinoy en personne, la confirmation de son ordre et il fit partir un officier pour l'École militaire.

L'École militaire est loin de l'Hôtel de Ville et pour ne pas être arrêté en route, l'émissaire du général devait prendre ses précautions. Réunis avec le général dans le cabinet de Jules Ferry, nous attendions en silence la réponse qui devait décider de notre sort. Dans les cours du bâtiment et des casernes, les troupes, sac au dos et l'arme au pied, se tenaient prêtes à partir. A un appel adressé à la prefecture de Police, on répondait qu'elle avait été complètement abandonnée deux heures auparavant; il n'y avait donc plus jusqu'au Champ-de-Mars d'autre point occupé que l'Hôtel de Ville.

Nous nous savions investis par derrière et sur les flancs mais la place, le quai de Gesvres et les ponts restaient libres, lorsque deux bataillons de fédérés débouchèrent de la rue de Rivoli et se rangèrent en bataille devant la façade. Nous observions leurs mouvements et nous fûmes très surpris de les voir, tout à coup, faire demi-tour et regagner la rue de Rivoli; l'explication de cette retraite ne se fit pas attendre.

Le docteur Jules Worms, médecin de la Préfecture de la Seine, se trouvait avec nous auprès de Jules Ferry, lorsque l'occupation de la place nous avait été signalée.

Ancien chirurgien militaire, il portait sur la vareuse de médecin de la garde nationale, la médaille de Crimée et il avait l'habitude de la guerre. Il était sorti par une porte de

derrière et s'était approché des fédérés en demandant leur chef :

« Je viens me mettre à votre disposition, lui dit-il. — Pourquoi? lui répondit le commandant. — Pour soigner vos blessés. — Je n'en ai pas. — Vous en aurez car je suppose que vous n'êtes pas rangés là pour vous faire passer en revue; vous allez attaquer l'Hôtel de Ville, il est bondé de troupes, au premier coup de feu vous recevrez une décharge qui vous couchera du monde par terre, il vous faut une ambulance dans une rue voisine; donnez-moi une réquisition et je m'installerai dans une maison de la rue de Rivoli. »

Sans rien répliquer, le commandant réunit ses officiers, conféra un instant avec eux et donna l'ordre de faire demi-tour. Malgré les préoccupations du moment, le docteur nous égaya beaucoup avec son petit exploit.

Après une heure et demie d'attente arriva la réponse du général Vinoy; c'était l'ordre formel de se replier sur le Champ-de-Mars sans laisser personne derrière soi.

Jules Ferry fit encore un effort, il télégraphia de nouveau à la place Beauvau, il réclama des forces pour remplacer celles que nous allions perdre, il tenta de retenir le général, mais celui-ci ne pouvait retarder l'exécution d'un ordre précis et réitéré. Les troupes sortirent par les portes de derrière, elles contournèrent l'Hôtel de Ville et nous vîmes leurs colonnes se diriger vers la rive gauche par le pont Notre-Dame; nous restions seuls dans cet immense bâtiment avec la sensation du vide et de l'abandon.

Le départ des troupes n'avait pas échappé aux fédérés qui nous guettaient et qui s'apprêtaient à entrer. Il y avait là Charles Ferry, le docteur Jules Worms, un ingénieur nommé Buette, mon frère et moi; Jules Ferry debout devant son bureau restait silencieux. « Le général avait des ordres, nous dit-il enfin, il a dû partir, je n'en ai pas, je reste. » — Je lui répondis que nous resterions avec lui. Son frère l'entraîna dans une chambre voisine; quand ils revinrent, Jules Ferry nous dit d'un ton bref : « Nous partons. »

A ce moment, des coups de feu se faisaient entendre sur la place, c'étaient les bataillons réfugiés dans la rue de Rivoli qui nous tâtaient avant d'avancer, nous ne pouvions malheu-

reusement plus riposter et, puisque nous devions partir, il n'était que temps de s'éloigner.

Cependant, j'arrêtai Jules Ferry à la porte du bureau télégraphique. Il avait tenu jusqu'à la fin et fait plus que son devoir en se maintenant envers et contre tous à son poste après que la retraite s'était opérée sur tous les points. Je lui dis qu'il importait de dégager sa responsabilité aux yeux du gouvernement et je le priai de signer une dépêche que je venais de griffonner sur la table du télégraphe; il hésitait encore, il n'avait pas pris son parti de ce qu'il considérait comme une désertion et il roulait la plume entre ses doigts; enfin il signa brusquement. La dépêche transmise, les fils furent coupés aussitôt. Un instant après, nous étions sortis par la porte qui s'ouvre en face de la caserne Lobau et nous gagnions les quais.

Charles Ferry m'a raconté plus tard, que pour déterminer son frère à partir, il ne s'était pas attardé à faire valoir l'impossibilité de la résistance, l'abandon de Paris par le gouvernement, la certitude où nous étions que l'évacuation s'opérait en exécution d'un plan général qu'il ne nous appartenait pas de discuter, il n'avait pas insisté sur la folie d'une résolution nous livrant sans défense aux fureurs de l'insurrection ni sur l'inutilité d'un pareil sacrifice; il s'était contenté de lui dire que, par un faux point d'honneur, il sacrifiait des amis résolus à ne pas l'abandonner et qui seraient certainement massacrés avec lui. Puis, parlant de mon frère et de moi : « As-tu le droit d'infliger à leur mère une pareille douleur, lui dit-il, ton honneur ou ton amour-propre te commandent-ils de semer autour de toi les catastrophes? » Jules Ferry ne répondit rien, un violent combat se livrait en lui-même et, lorsqu'il eut cédé, son air disait assez qu'il s'accusait de faiblesse.

Il avait été forcé d'abandonner la place, mais il n'avait pas renoncé à la lutte et il pensait pouvoir, comme au 31 octobre, faire appel à la garde nationale des quartiers du centre et rentrer à sa tête à l'Hôtel de Ville. Charles Ferry et le docteur Jules Worms nous avaient quittés, Jules Ferry nous entraîna, Buette, mon frère et moi, à la mairie de la place Saint-Germain-l'Auxerrois et pria le premier adjoint, M. Méline, d'appeler les commandants de la garde nationale. Il en vint quelques-uns, ils déclarèrent qu'ils avaient fait battre le rappel dans la

journée et que sur les huit mille hommes de l'arrondissement, il ne s'en était présenté qu'une douzaine; on ne pouvait plus compter sur leur concours.

Les maires de Paris avaient été convoqués à la mairie du deuxième arrondissement, rue de la Banque, Jules Ferry les fit prévenir de sa présence à Saint-Germain l'Auxerrois et les invita à se réunir autour de lui. Tandis qu'on les attendait, j'eus la curiosité d'aller voir ce qui se passait à l'Hôtel de Ville; la place fourmillait de fédérés en armes; le bâtiment, toutes fenêtres ouvertes, resplendissait de lumières, mais les portes étaient hermétiquement fermées. Comme je tournais autour des grilles, un vieux brisquard me demanda ce que je cherchais, je lui répondis que je ne cherchais rien et je lui demandai ce que signifiaient ces lumières et ce déplacement de troupes. « Si vous ne le savez pas, me dit-il, en me regardant de travers, c'est que vous êtes un mauvais citoyen. » Je n'insistai pas et je regagnai la mairie du premier arrondissement.

Un grand nombre de maires et d'adjoints étaient réunis dans la salle des mariages et Jules Ferry les mettait au courant des incidents de la journée. Assis en face de lui, Millière, adjoint de Belleville, ne le quittait pas des yeux et semblait couver une proie; je le vis bientôt se lever et sortir silencieusement. Jules Ferry continuait son exposé, lorsqu'au dehors s'éleva un furieux vacarme, la place était pleine d'une foule hurlante qui criait : « A mort Ferry » et qui assiégeait la grille extérieure. La réunion se dispersa immédiatement, les maires sortirent un à un pendant qu'à la grille un homme porteur d'une lanterne les dévisageait pour ne pas laisser échapper Jules Ferry.

Au bas de l'escalier, M. Méline nous retint brusquement et nous fit entrer dans une petite pièce donnant sur la cour qui sépare la mairie de l'église.

J'ouvre la fenêtre, je saute et j'invite Jules Ferry à en faire autant; il est suivi de Buette et de mon frère, nous nous glissons tous quatre le long du mur de façon à ne pas attirer l'attention des gens qui remplissent la place, un coup de sonnette nous fait ouvrir la porte du presbytère de Saint-Germain l'Auxerrois derrière la mairie, nous nous trouvons dans un grand vestibule obscur et nous cherchons à tâtons le concierge

qui nous avait ouvert, mais qui, terrifié par nos pas, et par les cris du dehors, restait pelotonné dans son lit. Enfin, l'ayant trouvé, nous le faisons lever et il va chercher le curé. C'était l'abbé Legrand qui devint plus tard vicaire général de Paris. Réveillé en sursaut, il descend hâtivement, Jules Ferry lui demande s'il est possible de nous faire traverser l'église et sortir par la rue des Prêtres; sans poser une seule question, le curé envoie quérir le sacristain qui détient les clefs et il reste avec nous.

On entendait toujours les rumeurs de la place, elles semblaient grandir et nous pouvions craindre que la foule pénétrât dans la mairie pour la fouiller et découvrît la fenêtre par laquelle nous nous étions évadés. Les cris « A mort Ferry » redoublaient, le curé qui ne les distinguait pas très bien demanda ce que c'était.

« Rien, monsieur le Curé, répondit Jules Ferry, ce sont des gens qui s'amusent à crier vive la République. »

L'attente commençait à nous paraître un peu longue, lorsque le sacristain parut avec sa clef; il fallait traverser la cour dans sa largeur sans être vus à travers les grilles qui la ferment de chaque côté du beffroi. Le sacristain passe le premier, nous le suivons en étouffant nos pas, la porte de l'église roule sur ses gonds sans le moindre grincement et nous voilà dans la nef toute noire que nous traversons, les mains en avant en essayant de ne pas renverser les chaises, car le moindre bruit se répercute avec fracas sous les voûtes. A la porte de la rue des Prêtres[1], nous tenons conseil; les fédérés pouvaient avoir eu l'idée de cerner l'église et nous serions tombés dans une souricière. Je monte dans la chambre du prêtre de garde qui s'ouvre en face de la maison du *Journal des Débats* et, par un vitrail mobile, je peux constater que la rue est déserte, mais j'aperçois du côté de la place un homme, l'arme au bras, qui semble faire le guet.

Buette et moi nous portions des revolvers. Il est convenu que nous sortirons les premiers, que si l'homme marche ou tire sur nous, nous l'occuperons assez pour laisser à Jules Ferry le temps de disparaître par le passage qui mène à la place des Trois-Maries. La porte s'ouvre, l'homme ne bouge

1. Rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

pas et en quelques enjambées nous sommes hors de danger.

La maison du coin de la place Saint-Germain-l'Auxerrois et de la rue du Louvre appartenait à un avocat du barreau de Paris dont le fils devint mon secrétaire, moins d'un an après. Ce jeune homme me raconta que, dans la nuit du 18 mars, son père, effrayé des démonstrations des fédérés, lui avait fait monter jusqu'au jour la garde devant sa porte. L'homme armé que nous avions pris pour un fédéré n'était autre que ce factionnaire inoffensif; s'il s'était avancé de notre côté, nous l'aurions peut-être criblé de coups de revolver; il l'avait échappé belle.

Buette et mon frère s'éloignèrent par le Pont-Neuf, Jules Ferry et moi nous prîmes le pont des Arts. Nous nous étions donné rendez-vous chez ma mère qui demeurait à cette époque rue de Rennes et qui fut stupéfaite de nous voir arriver à cette heure avancée, car elle ignorait les événements. Nous n'avions rien mangé de la journée et, lorsque je fus un peu réconforté, je me remis en route pour aller voir ce qui se passait à la mairie du deuxième arrondissement où les maires de Paris devaient être retournés.

Je tombai là en pleine agitation; le comité central des fédérés qui venait de prendre possession de l'Hôtel de Ville voulait donner au gouvernement de la Commune une apparence de légalité en faisant procéder à des élections municipales par les maires de Paris. Il avait donc envoyé des délégués à la rue de la Banque pour négocier un accord avec les représentants légitimes des arrondissements; on me montra Varlin, Jacklard, d'autres encore qui sortaient d'une première conférence avec les maires.

J'entrai dans la salle des délibérations. M. Tirard, maire du deuxième arrondissement, présidait la réunion, je passai derrière lui, je me fis reconnaître, il me mit à voix basse au courant de la situation et dit qu'en l'absence de toute autorité régulière il lui était indispensable de recevoir du gouvernement un mandat quelconque pour sauvegarder l'ordre. Je lui promis de le lui apporter le lendemain, ou plutôt le jour même, car nous étions déjà au 19 mars et il devait être trois ou quatre heures du matin.

De retour auprès de Jules Ferry, je lui rendis compte de ce que j'avais vu et entendu, le comité des fédérés n'avait pas

encore pris de mesures décisives et il importait de sortir de Paris avant que les communications avec Versailles ne fussent coupées. Dès le point du jour, je me rendis à la gare Montparnasse, elle était déjà occupée par les fédérés, mais ils étaient en petit nombre et en entrant par une porte de côté, on pouvait échapper à leur surveillance. Je pris au guichet un billet pour Versailles et je l'apportai à Jules Ferry en le pressant de partir sans perdre une minute. Avec cette indifférence pour le danger dont il avait donné tant de preuves depuis la veille, il s'attardait à chercher un livre pour le voyage, puis il me demanda mon revolver; je l'emmenai enfin à la gare. Il avait passé inaperçu, lorsqu'au moment où il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, un cri se fit entendre derrière nous : « Voilà Ferry. » Quelques fédérés qui gardaient la porte extérieure se précipitèrent dans la salle du rez-de-chaussée, Jules Ferry gravit l'escalier quatre à quatre, il se jeta dans un train qui s'ébranlait et il était déjà en route avant que ceux qui le poursuivaient n'eussent atteint le quai d'embarquement.

Je le rejoignis dans la journée. Le gouvernement s'était installé, ou pour mieux dire, s'était réfugié à la préfecture de Versailles : ministres, officiers, fonctionnaires, députés, allaient et venaient en échangeant leurs inquiétudes. Dans une petite pièce ouverte sur le palier de l'escalier d'honneur, se tenait M. Thiers debout, le chapeau sur la tête, entre Jules Simon et Ernest Picard. Quand il m'aperçut, il me dit de sa petite voix de tête :

— Eh bien! ces messieurs marchent-ils sur Versailles?

— Non, monsieur le Président, — répondis-je, — ils délibèrent avec les maires de Paris.

Cette nouvelle lui enleva un grand poids, car, à ce moment et pendant quelques jours encore, il eût été impossible de protéger le gouvernement et l'Assemblée contre une attaque hardie des troupes de l'insurrection. Je lui fis part du désir de M. Tirard d'obtenir des pouvoirs du gouvernement, M. Ernest Picard rédigea une délégation. Je repartis pour Paris et la portai à la mairie du deuxième arrondissement.

J'y retrouvai les représentants du comité central et les maires délibérant encore et je pensai qu'à Versailles on pouvait se rassurer.

PAUL CAMBON

DE

LA DÉCLARATION DE LONDRES AU DÉFI ALLEMAND

En précipitant le cours fatal des événements, le renouveau de la puissance allemande va pousser les hommes vers des résolutions qui ne peuvent plus être de temporisation et d'espérance. Six semaines après la déclaration franco-britannique rédigée à Londres le 3 février 1935, M. Adolf Hitler a proclamé qu'il tenait pour inexistante la partie 5 du traité de Versailles et il a fait connaître qu'il rétablissait, en vertu de son droit souverain, le service militaire obligatoire à l'intérieur du IIIe Reich. Quelques jours auparavant, le monde avait appris que le général Gœring, ayant ajouté à ses autres titres celui de « General der Flieger », commandait désormais une aviation de combat pour ainsi dire surgie de la terre et que le personnel civil de la Luftsportverband (union allemande pour le sport aérien) porterait dorénavant sur ses anciens uniformes de pilotes de lignes commerciales, les insignes militaires indiquant leur rang dans la nouvelle armée de l'air. Jamais plus parfait étalage de mépris n'avait été produit envers le traité qui continue de régler les relations d'une nation vaincue et de trois grandes puissances jadis alliées et victorieuses. Jamais plus complet dédain n'avait été témoigné aux admonestations et aux vœux de ces puissances, car la déclaration franco-anglaise du 3 février était avant tout une exhortation pacifique adressée à l'Allemagne — exhortation de reprendre sa place au sein de la Ligue de Genève, afin

d'y pouvoir réclamer et, bien entendu, recevoir les effets pratiques de l'égalité des droits indiscutablement reconnue depuis le 16 décembre 1932; exhortation aussi de contribuer à la restauration de la confiance, en cessant de troubler l'Europe par des revendications accompagnées de cortèges militaires et de bruits d'armes. Dans la prière de Londres, un seul paragraphe paraissait catégorique. C'était celui où la Grande-Bretagne déclarait avec la France, comme M. Mussolini avait fait auparavant à Rome avec M. Pierre Laval, qu'aucun pays ne saurait échapper à ses obligations contractuelles par une décision unilatérale. On pouvait croire que l'Allemagne comprendrait la promesse implicite contenue dans cet avertissement et qu'elle saurait en attendre le bénéfice avec une courte patience. Mais il a suffi que M. Mac Donald exposât aux citoyens britanniques dans un document publié sous la forme d'un livre blanc diplomatique que leur gouvernement allait être contraint d'aggraver ses charges militaires parce que d'autres pays, à la suite du réarmement accéléré de l'Allemagne, croyaient devoir également augmenter les leurs; il a suffi que le Parlement français s'aperçût que l'armée clandestine du Reich, allait dépasser les effectifs des forces nationales, pour que le IIIe Reich renonçât avec ostentation au vocabulaire qui couvrait sa force reconstituée de voiles d'illusions. Maintenant les choses sont claires. Fini le système de dénégations que l'habile Stresemann opposa jusqu'à la conclusion du plan Dawes et jusqu'à la libération de la Rhénanie aux réclamations d'ailleurs timides de la France en matière de manquements aux clauses militaires du traité de Versailles. Finies les demandes de *Gleichberechtigung* que le pieux M. Brüning entourait de tant de restrictions mentales. Terminées les offres du général von Schleicher et de M. von Papen au sujet de la force militaire réduite en effectifs et en matériel dont la Reichswehr pourrait se contenter — adjonction à l'armée de métier attribuée par le traité de Versailles d'une milice de 40 000 hommes exercés militairement durant trois mois et droit de fabriquer des « prototypes » des armes permises aux autres puissances, deux propositions adressées à M. Édouard Herriot au mois d'août 1932 et condamnées avant que d'avoir été discutées à la suite d'une publica-

tion prématurée. Révolus aussi les temps de 1933 et de 1934 où M. Hitler, d'accord avec le général von Blomberg, offrait de discuter (avril 1934) sur un programme d'armements laissant à l'armée terrestre française, sous la garantie d'un contrôle réciproque, une marge importante de supériorité en effectifs et en matériel et à l'aviation française une surpuissance de moitié environ...

Au début de l'année 1935, l'Allemagne est assez sûre d'elle-même et des sentiments qu'elle inspire pour montrer les moyens de persuasion que deux années de travail acharné et presque exclusif lui ont procuré. A qui l'implore de ne point s'écarter des convenances, afin de faciliter les évolutions désirées, elle répond qu'elle ne peut plus attendre et découvre du même coup l'étendue de ses infractions. La stupeur est courte. L'indignation s'exprime en paroles. Tandis que la France, obstinément fidèle à la politique du parlement international de Genève dans lequel chaque partenaire a liberté de s'exprimer pour les parlements nationaux, réclame la convocation du Conseil de la Société des Nations en session extraordinaire, le cabinet britannique décide que sir John Simon se rendra, malgré tout, à Berlin, puisque le chancelier Hitler condescend à exprimer le désir de collaborer personnellement à l'organisation de la paix. Où trouver plus frappant exemple de la puissance de l'action appuyée sur la force? Si l'avantage d'agir avait besoin d'être démontré, on aurait son illustration dans la conduite de l'Allemagne!

La realpolitik est ouvertement et carrément pratiquée. Le IIIe Reich a arraché à feu Gustav Stresemann ses mérites et les marques de sa célébrité. Il a débaptisé récemment la rue de la capitale qui portait son nom. Cependant, en contemplant les suites d'un labeur allemand qu'il a préparé, Gustav Stresemann peut frémir d'un joyeux orgueil dans sa tombe, lui, qui disait, le 11 octobre 1924, au congrès de son parti : « Nous sommes dépouillés de notre puissance et nous devons essayer de regagner peu à peu par des compromis, le rang de grand État. La politique que notre parti entend pratiquer est nationale mais réaliste. Je conviens d'ailleurs que cette *nationale Realpolitik* est très difficile à faire comprendre à des esprits pas encore mûrs... »

***

Comment les choses en sont-elles arrivées à ce point? Comment les Français peuvent-ils apprendre soudain de l'aveu de leurs plus hautes autorités militaires, que les effectifs et les moyens matériels du pays sont devenus inférieurs à ceux d'une nation soi-disant privée de ses armes et que le rétablissement du service de deux années pour les jeunes gens des prochaines classes ne sera pas, sans doute, devant cette situation inquiétante, un palliatif suffisant? C'est qu'on les a laissés depuis onze années et qu'on les tient encore dans l'illusion et l'aveuglement. Illusion parce que notre école dirigeante dont M. de Fels, auteur de l'expression, a fréquemment dénoncé ici les enseignements déplorables, a toujours donné à croire que les organisations internationales, leurs pactes et leurs procédures étaient capables de prévenir les périls et qu'elles pouvaient dispenser de l'effort de comprendre et de conclure. Aveuglément, parce qu'on s'est obstiné à ne point voir qu'une nation comme l'Allemagne n'admettrait jamais, à moins d'être convaincue par des actes catégoriques et contrainte par une pression sans relâche, de supporter les entraves du traité de Versailles. Pour persuader un peuple qu'il doit accepter un régime de surveillance et de disqualification parce que ses dirigeants furent coupables de préméditer et de déclencher la guerre : ou bien il ne faut pas le recevoir avec de hauts égards dans ce sanctuaire de la raison et du droit que la Ligue des peuples installée à Genève apparaissait encore aux juristes démocrates de 1925, ou bien, il faut lui reconnaître le bénéfice de la conversion de ses dirigeants ou du changement de sa nature que postulait cette admission. La politique de la France et de la Grande-Bretagne n'ont accompli ni l'un ni l'autre. Après la liquidation de l'occupation de la Ruhr qui était un acte de contrainte, elles ont accueilli avec des transports d'espérance l'entrée de M. Stresemann à Genève. Mais, dans le même temps, elles ont âprement et pointilleusement ergoté avec lui sur les réclamations qu'il formulait ou sur les manquements qu'on lui signalait. Dès cette époque s'est ouverte la querelle des nominalistes et des réalistes qui va se terminer maintenant devant le fait accompli,

et dans quelles conditions pitoyables! Les faits méconnus se vengent. On ne pouvait pas acclamer à la fois le verbe de M. Viviani rejetant l'Allemagne coupable de la Ligue des peuples et les discours prononcés en 1924 et en 1925 par MM. Mac Donald et Édouard Herriot.

Surtout, il fallait s'efforcer de comprendre l'immense fermentation de l'Allemagne et les sentiments qui continuent de l'animer. Jamais un Allemand vraiment Allemand n'a accepté les conséquences de la défaite inscrites dans le traité de Versailles. Tous ont protesté contre le *diktat* de la reconnaissance de culpabilité d'où procédaient les obligations de réparer et de rester désarmés. D'abord, le gouvernement de l'Allemagne qui était alors pourtant un gouvernement bien faible a refusé de livrer les chefs coupables à la juridiction des Alliés et cette disposition introduite par la mentalité anglo-saxonne, dans le règlement de la paix, a été la première caduque du fait même des Anglo-Saxons, si bien que l'on dût engager, en septembre 1931, lors du voyage de MM. Pierre Laval et Aristide Briand à Berlin une négociation diplomatique dérisoire pour représenter au maréchal Président von Hindenburg, inscrit avec le numéro 2 sur la liste des coupables, qu'il pouvait taire ses scrupules, parce que la France considérait elle-même que le temps avait effacé certaines dispositions excessives de la paix de Versailles. Ensuite, l'effort allemand s'appliqua, avec une obstination méthodique, à se libérer des obstacles placés par les vainqueurs sur la route du redressement national : évacuation de la zone de Cologne, en vertu de la reconnaissance complaisante que les obligations de destruction de matériel et de fortifications militaires avaient été exactement remplies; abandon anticipé de la Rhénanie, en vertu de la commercialisation de la dette de réparations dont la promesse était incluse dans le plan Young, et, en même temps, renonciation aux sanctions de l'article 430 dont quelques commentateurs des événements diplomatiques des jours derniers semblent imaginer qu'il peut encore être invoqué; suppression des paiements de réparations, consacrée par la conférence de Lausanne mais réalisée en fait depuis la crise de l'été 1931 et le moratoire du Président Hoover; reconnaissance enfin de l'égalité des droits en matière militaire exprimée par la

fameuse déclaration de Genève de décembre 1932. Tels sont les principaux renoncements sans contre-parties réelles et sans modification d'état d'esprit et, par là, de politique, accomplis par les gouvernements parlementaires les plus divers, qui chargent actuellement de poids inéluctables les représentants de la France.

De plus, nous voici maintenant en présence des effets de la constante revendication morale de l'Allemagne dont les Français, hommes politiques ou simples citoyens, semblent avoir toujours dédaigné de saisir la portée. M. Stresemann, auquel on doit constamment revenir quand on remémore l'histoire de l'après-guerre, s'exprimait ainsi dans un discours prononcé le 19 novembre 1924 à la Grosses Schauspielhaus de Berlin : « Notre politique extérieure est dans une situation tragique, parce qu'une armée ne l'appuie plus et qu'aucune illusion n'est permise quant aux conditions d'une amélioration de nos affaires. Croit-on que Bismarck, qui est l'homme d'État le plus hardi, mais aussi le plus froid qui ait jamais existé, serait à présent d'accord avec ceux qui récriminent et vocifèrent, à un moment où nous n'avons ni armée, ni alliances? C'est la politique de force qui finalement l'emportera toujours, mais quand on n'a pas la force, on peut aussi combattre au moyen de l'idée! » Et en terminant son court discours orgueilleux à l'adresse de ceux qui l'accusaient de diriger trop lentement le Reich vers sa libération, Stresemann s'écriait : « L'Allemagne a été grande dans l'histoire, cela nous donne le droit d'espérer, que nous reverrons dans l'avenir une Allemagne puissante[1]. »

Quand Stresemann parlait et agissait ainsi, frayant les voies à des successeurs débarrassés des entraves qui viennent des luttes des partis, des personnes et du jeu du parlementarisme, c'était pourtant bien avant l'époque où l'on discuta chez nous sur la confiance envers l'Allemagne et où l'on nous proposa des règlements pratiques fondés sur la foi que le peuple d'outre-Rhin et ses dirigeants étaient inspirés par l'esprit de paix. Et certes, c'était là une vue raisonnable, car les arrangements que l'on pouvait conclure alors étaient plus avantageux que ceux d'hier et moins coûteux que ceux que l'on pourrait encore négocier aujourd'hui. Procédaient-ils

1. Discours rapporté dans les *Papiers de Stresemann*, tome I, p. 349.

d'un esprit différent? Étaient-ils plus sûrs? C'est un autre débat à réponse incertaine. Mais, dans ces conditions, pourquoi s'indigner de ce qui est l'aboutissement du souci permanent et général de l'Allemagne? Pourquoi s'étonner de ce que l'idée force de Gustav Stresemann ait trouvé son expression définitive dans le pouvoir d'un Hitler?

Combattre au moyen de l'idée, restituer à l'Allemagne sa place dans le monde sous le signe d'un peuple armé, ce fut précisément la mission du mouvement nazi. Le national socialisme se fondait sur un double devoir, pour l'accomplissement duquel il appelait tous les Allemands : extirper du peuple le communisme dont il avait vu les effets destructifs de l'esprit national dans les révoltes rouges de la fin de 1918 et dont les doctrines, en dépit des répressions conduites par les socialistes comme Noske, continuaient de menacer la santé morale du pays, abattre aussi son allié possible, le marxisme. En même temps, rendre à l'Allemagne le signe tangible de l'honneur et de l'indépendance, c'est-à-dire l'armée. Déjà, M. Brüning, le général von Schleicher et davantage encore M. von Papen n'avaient pas fait mystère que la revendication exprimée par le mot *Gleichberechtigung* se traduisait par force militaire recouvrée. Il fallait s'obstiner à ne point voir pour que cette revendication permanente ne grandirait point admettre démesurément, si l'on s'obstinait à la traiter par la temporisation. Dans tous les discours de M. Hitler, dans tous les propos de ses lieutenants, on retrouve cette volonté de rendre à l'Allemagne ses armes, afin de lui redonner sa place dans le monde et les moyens de la défendre. Il fallait être pareils à des sourds volontaires pour ne pas comprendre que tant d'avertissements allaient se traduire un jour par la révélation de l'œuvre terminée. Le 24 février 1935, dans le discours qu'il prononça à Munich pour célébrer le quinzième anniversaire de la fondation de son parti, le Führer s'exprimait ainsi : « Notre génération doit réparer sa carence. Et la jeunesse grandit de toute façon dans l'esprit de liberté. Je crois que là aussi, nous avons obtenu en luttant de grands résultats. *Nous voyons grandir, sous nos yeux, le garant d'airain de l'égalité des droits et le garant du fier prestige de l'Allemagne dans le monde.* C'est l'honneur de l'Allemagne qui renaît ainsi pour

nous. En ce jour, je tiens à rappeler simplement ce que j'ai proclamé ici pour la première fois. Nous ne voulons connaître qu'un oui ou qu'un non. Pour la paix, toujours oui; pour toute atteinte à l'honneur de l'Allemagne, toujours non. Le honteux intermède est passé! La nation est unie dans son aspiration vers la paix et résolue dans sa défense de la liberté allemande. Nous ne voulons pas autre chose que vivre honnêtement au milieu des autres nations. Mais nous disons à tous que quiconque voudrait ravir au peuple allemand sa liberté devra employer la force et que, contre la force, on nous trouvera tous résolus à nous défendre homme contre homme. »

Ces paroles n'étaient-elles pas assez claires pour persuader que le garant d'airain de la liberté allemande se trouvait désormais suffisamment solide pour être révélé. Mais on ne lit pas assez en France les discours de M. Hitler...

***

Mieux informés par leur presse et par les récits de leurs compatriotes voyageurs, les Anglais connaissent plus exactement les événements de l'étranger et ils mesurent plus objectivement leurs conséquences. C'est pourquoi le gouvernement de la Grande-Bretagne s'employa, dès la fin de l'année 1934, à préparer l'occasion d'entretenir les ministres français des conséquences fatales du réarmement accompli par l'Allemagne. Jamais le gouvernement de la Grande-Bretagne n'a approuvé, ni même compris la position que la diplomatie française a prise par la fameuse note de M. Louis Barthou en date du 17 avril 1934 au sujet du réarmement de l'Allemagne. Que l'on dénonce avec force ce que l'on n'empêche pas; que l'on s'obstine à ne point tenir compte de ce qui est; que l'on refuse la discussion des moyens qui semblent propres à limiter le danger; que l'on prenne délibérément son parti d'une course aux effectifs et aux charges militaires dans laquelle on ne semble pas pouvoir avoir le meilleur; que l'on s'attache enfin à reconstituer des réseaux d'alliances dont on a si souvent proclamé qu'elles conduiraient à la guerre, déconcerte et afflige l'expérience britannique. Certes, le citoyen anglais admet parfaitement que l'Allemagne soit un immense danger

pour la paix des autres nations. Il n'aime ni le tapage qu'elle fait dans le monde, ni ses procédés qui s'écartent par trop des bonnes manières. Mais il croit que les faits demeurent les faits et que lorsqu'ils paraissent recéler de grands périls, il faut s'efforcer de composer avec eux. C'est ainsi que le gouvernement de la Grande-Bretagne pratique simultanément deux politiques réalistes qui ne ressemblent en rien à notre politique dogmatique et logique. L'une, faite par le Foreign Office et par le War Office, prépare, en fonction des intérêts de l'Empire, des défenses diplomatiques et militaires. C'est celle exprimée dans le projet de traité aérien qui doit porter les défenses avancées des Iles Britanniques dans le nord de la France, en Belgique et aux confins belgo-hollandais, c'est-à-dire, sur la frontière du Rhin, selon le mot fameux de M. Baldwin. L'autre politique, à l'usage du citoyen anglais, proclame, quoi qu'il arrive, sa foi dans les organisations pacifistes, dans l'idéal du désarmement pour tous et dans la bonne volonté préexistante chez tous les peuples. C'est celle qui inspire la pieuse exhortation à l'Allemagne contenue dans la déclaration de Londres du 3 février 1935. C'est celle qui trouve son expression dans la visite maintenue de sir John Simon à M. Hitler.

Je crois qu'on s'est beaucoup mépris chez nous sur la portée véritable que les Anglais pouvaient attribuer à la déclaration franco-britannique. Pour la juger, je veux choisir un témoignage anglais de grande autorité : l'article que le brigadier général Spears, membre de la Chambre des Communes, a publié à la fin du mois dernier dans *Spectator* sous ce titre : « Vers une nouvelle avant-guerre? » J'ai bien connu le brigadier général Spears en 1915, à Chantilly, alors que, jeune colonel de l'armée britannique, il était officier de liaison auprès du grand quartier général des armées françaises. C'est un des plus intelligents amis de notre pays, un des militaires et des hommes politiques de Grande-Bretagne les plus avertis des affaires diplomatiques de ce temps. Son jugement a donc une importance très particulière. Que dit-il? D'abord que le problème essentiel est le réarmement de l'Allemagne poursuivi avec une telle rapidité et d'une manière si efficace que, plus on approche des hommes responsables des destinées de leur pays, plus on voit s'accroître l'inquiétude : « Sans doute, écrit-il, l'Allemagne

n'a-t-elle, en ce moment, l'intention d'attaquer personne. Son désir d'égalité est naturel. Il se peut très bien qu'elle se sente mal à l'aise au milieu de voisins armés jusqu'aux dents à moins d'être armée elle-même, mais son réarmement secret et formidable inspire la crainte, et la crainte est le poste le plus chargé du compte débiteur au bilan de la paix et de la guerre. »

Le général Spears nous demande donc d'être complètement sincères envers nous-mêmes et envers les autres si nous ne voulons pas retomber dans les vieilles erreurs. Que l'Angleterre reconnaisse que la convention aérienne qu'elle propose aux autres pays ne s'inspire pas, en ce qui la concerne, de mobiles purement altruistes. En effet, tant qu'elle s'est sentie en parfaite sécurité, elle s'est bornée à faire la leçon aux autres, à prôner les avantages et la haute valeur morale de la réduction des armées et des forces aériennes. Mais, sitôt qu'elle a pris peur elle-même, elle a commencé à s'occuper de ses armements si longtemps négligés et ensuite à chercher quelque autre forme de défense. La convention aérienne est ainsi née d'une crainte commune de l'Allemagne en France et en Angleterre. L'invitation d'adhérer adressée à l'Allemagne n'est inscrite dans la déclaration du 3 février que pour l'équilibre de la façade. En France, l'on s'efforce de riposter aux armements de l'Allemagne par une nouvelle politique d'alliances et l'on attend des résultats décisifs du concours militaire de la Russie. Mais, une fois que la France aura signé une convention avec la Russie et que l'Angleterre, de son côté, aura signé une convention aérienne avec la France, n'existera-t-il pas d'inquiétants points de ressemblance entre l'Europe de 1913 et celle de 1935. Et le général continue par cette conclusion que je veux citer entièrement : « En 1913, il y avait une alliance franco-russe. Nous avions, quant à nous, une entente avec la France et une convention militaire, comme nous devrons certainement en avoir une, pour que la convention aérienne ait une valeur pratique quelconque. Il serait peu sensé de ne pas reconnaître l'analogie d'une situation née de la même cause — la crainte de l'Allemagne. Que si nous continuons de reconnaître les réalités, il nous faudra constater également les gains considérables réalisés par l'Allemagne au cours de chaque mois qui s'est écoulé depuis qu'elle s'est retirée de la Société

des Nations. Elle est plus forte, aujourd'hui, de plusieurs centaines de mille hommes, qu'elle ne l'était l'an dernier, et, l'année prochaine, elle sera plus forte encore en hommes et en matériel de guerre. Elle a poursuivi sans arrêt son réarmement pendant que les Français lui rappelaient le texte du traité répudié et que nous compulsions solennellement la valeur de diverses formules de désarmement. Pourquoi prétendre que telle n'est pas la vérité? Qui a quelque chose à gagner à notre refus de reconnaître les faits? Ce n'est certainement pas nous.

» Quelles sont les conclusions à tirer de ces peu encourageantes considérations? La première est la nécessité de reconnaître les justes revendications de l'Allemagne. Bien que les Britanniques n'aiment guère l'hitlérisme, au cas où les difficultés surgiraient, ils se refuseraient incontestablement à toute action contre l'Allemagne s'ils n'étaient pas convaincus de deux choses : qu'elle a été traitée équitablement et qu'elle est irrémédiablement dans son tort. C'est ce que doivent se rappeler toujours nos gouvernants et nos amis. Je n'ai pas besoin de parler de la France et de ses craintes. Voilà des années que je soutiens ce point de vue. Mais à présent que l'on comprend chez nous ses naturelles appréhensions, elle n'a plus besoin que je prêche en sa faveur.

» Le deuxième point est qu'il est essentiel d'établir dans le cadre de la Société des Nations, un véritable système de sécurité collective qui découragera un pays quelconque de rompre la paix. Si nous voulons éviter la guerre, il nous faut insister fermement sur la nécessité de régler tous les litiges de quelque importance à Genève. C'est précisément parce que j'attache un grand prix à une bonne entente avec la France que je dis cela. Nous sommes trop différents et nos problèmes sont trop dissemblables pour que nous puissions collaborer étroitement en dehors de l'orbite de la Société. Entendre un Premier Ministre français parler notre langue est chose flatteuse, mais qui peut s'avérer une dangereuse illusion. Il se peut qu'il pense nous comprendre, et qu'il nous amène à nous imaginer qu'il nous comprend. Mais, à supposer même qu'il en soit ainsi, il ne pourrait pas faire comprendre à son peuple notre point de vue. »

***

Telle est, croyons-nous, l'opinion des Anglais les mieux renseignés et les plus conscients des dangers que peuvent leur faire courir les périls de la France. Telle est l'explication profonde du voyage de sir John Simon à Berlin effectué en dépit de l'exposé cordial de nos préférences intimes. Certes, il est possible que la conduite de la politique anglaise témoigne de naïveté, de candeur systématique ou d'une complaisance remplie de dangers. Mais la conduite de la France depuis des années ne découvre-t-elle pas encore des illusions plus grandes? Depuis que la Ruhr a été évacuée en 1924, sans qu'on ait cherché à tirer d'autres avantages de la seule véritable opération de contrainte que nous ayons tentée pour défendre les stipulations d'un traité dont tous les chapitres postulaient l'emploi de la force, qu'un profit de reconnaissance morale attendu de nos anciens alliés ou de nos anciens ennemis, toute la politique française n'a été qu'inclinations devant le fait accompli, concessions sans retour et occasions manquées. Au moment où seuls nous demeurent les règlements territoriaux et la démilitarisation de la Rhénanie garantis par les accords de Locarno, l'on nous propose, afin de maintenir les restes de notre victoire, la parole des hommes qui ont trahi la cause commune à Brest-Litowsk et la garantie d'une armée dont la mission proclamée consiste à établir à travers le monde la révolution anticapitaliste et antibourgeoise par le triomphe général de la République des Soviets. Et que l'on ne prétende pas que ce sont là jugements insensés. Les faits parlent en faveur de nos craintes. Il y a quelques jours, au cours de la séance de la Chambre des députés où furent approuvés les aménagements de la loi militaire réclamés par le gouvernement, le député communiste Thorez s'exprimait en ces termes : « Nous sommes résolus à travailler dans l'esprit de Lénine et des bolchevistes, à l'organisation de l'action de masse contre la guerre. Nous sommes résolus à accomplir sans défaillance, et en dépit de la répression, la tâche antimilitariste. Nous sommes résolus à préparer les conditions des futures fraternisations et la conquête de la paix par le renversement du régime capitaliste. » Prenons donc le temps de réfléchir et demandons-nous si les

paroles du député communiste Thorez ne traduisent pas plus exactement la doctrine bolcheviste que les assurances et les impérieux rappels de l'ambassadeur des Soviets à Paris. Redoutons enfin que dans la misère d'une autre guerre ne surgissent fatalement ces conditions des fraternisations souhaitées par M. Thorez pour amener bientôt un nouveau Brest-Litowsk!

Depuis des années, parmi les chefs des nations jadis alliées en 1918, un seul a vu clair et a eu le courage de la vérité. Conservateur, il a souhaité trouver, dans la revision dirigée et contrôlée, le maintien de nos victoires, de notre civilisation et de la paix. C'est M. Mussolini. Nous savons qu'il s'inquiète aujourd'hui du sort d'une guerre à laquelle participeraient les traîtres de Brest-Litowsk. Puisque nous entendons faire triompher le droit français, défendons-le par une force militaire reconstituée, par un esprit public restauré, par des chefs honorés et non pas en nous reposant sur les calculs de Byzance! Écoutons la voix d'un soldat, de l'un de ces chefs militaires plus ménagers du sang de leurs compatriotes que les politiciens acharnés dans leurs rêves qui, aveugles volontaires, limitent continuellement l'horizon par les frontières de leurs partis. Entendons et comprenons le général Weygand parlant le 21 mars devant les hôtes de l'American Club : « Nous valons mieux que de bonnes et rituelles paroles. Chacun se replie sur soi : on ne voit plus que des intérêts, on dresse des barrières, on fourbit des armes et il me semble que le manque de sincérité le plus complet préside aux relations entre les peuples. La diplomatie en plein air ajoute à ce désordre, car, ou bien elle accentue les divergences, ou bien elle les dissimule. Alors, tant de sang, tant de noblesse, tout cela en pure perte? Je suis hanté par ces paroles de Kipling : « Il » ne faut pas que les fils meurent parce que leurs pères auront » menti. » Eh bien! elles sont la vérité. »

Voilà les défenses morales qu'il faut préparer à la France à l'abri des défenses matérielles. C'est dans le culte austère de la réalité que l'on trouvera notre réponse aux défis de plus en plus pressants de l'Allemagne hitlérienne!

FERNAND DE BRINON

LE VIN DE SOLITUDE[1]

Dans les glaces du salon, éclairées par la lumière qui passait sous la porte du bureau voisin, Hélène regardait longuement son image, sa robe sombre, qui tachait de noir les délicates boiseries blanches; le cou mince et brun sortait de l'ouverture étroite, taillée en carré, de sa robe; une chaîne d'or et un médaillon d'émail bleu étaient pour Hélène les seuls « signes extérieurs » de la richesse. Comme elle s'ennuyait... Elle croyait qu'elle était malheureuse parce qu'on l'habillait en petite fille avec de grosses boucles et des jupes courtes, tandis qu'en Russie, à quatorze ans, on est femme, déjà... Pour le reste, elle songeait :

« De quoi est-ce que je me plains?... Tout le monde est comme moi. Certainement, toutes les maisons sont peuplées de femmes adultères, d'enfants malheureux et d'hommes

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 mars.

Une dame du nom de Koïré qui m'était, je l'avoue, totalement inconnue, et dont la fille porterait le prénom d'Hélène, me somme de changer le nom de mon héroïne sous menace de faire arrêter la publication du roman.

« Si vous aviez pris la peine, m'écrit madame Koïré, de jeter un coup d'œil dans l'*Index Generalis* ou dans l'*Annuaire de l'Université*, dans le *Livret de l'Étudiant de l'Université de Paris* ou même dans les index de la *Bibliographie de la France*, cela vous aurait permis de découvrir le nom de mon beau-frère Alexandre Koïré, Professeur à l'École Pratique des Hautes Études à la Sorbonne, auteur de cinq ou six volumes parus chez Alcan, Vrin, Champion, Boivin (et même couronnés par l'Institut) pendant les douze dernières années, et directeur d'une Revue, *les Recherches Philosophiques*, paraissant depuis 1932 chez Boivin. »

Je change donc le nom de Koïré en celui de Karol, en formant le vœu que, s'il existe de par le monde une Hélène Karol, elle veuille bien ne pas se formaliser. Je m'excuse de ce changement auprès de mes lecteurs. (I. N.)

occupés, qui ne pensent qu'à l'argent... Avec l'argent, tout vous flatte, tout sourit, tout s'arrange. J'ai de l'argent, je suis en bonne santé... mais je m'ennuie... »

Un soir, Chestov la trouva ainsi et s'approcha d'elle; il était ivre; il regarda en souriant le mince visage levé vers lui, et dit :

— De beaux yeux...

Hélène savait que cet homme était saoul, pire que cela, qu'il était méprisable, qu'il vendait son pays au plus offrant, mais c'était le premier homme qui la regardait... elle ne pouvait pas expliquer comment... c'était le premier regard d'homme qu'elle sentait peser sur elle, qui, du visage, était descendu et s'attachait à la poitrine, aux petits seins naissants, douloureux sous la robe. L'œil de Chestov chercha longuement la tendre place où se creuse l'épaule, petite et pointue encore, de fillette; il prit sa main et la baisa, puis sortit. Cette nuit-là, pour la première fois de sa vie, Hélène devait rester éveillée, honteuse, malheureuse, gênée jusqu'à la souffrance et si fière, sentant encore peser sur elle, dans l'ombre, ce regard lourd et insolent d'un homme. Mais depuis, Chestov lui inspira une crainte accrue, et elle fit tout pour le fuir.

Un autre soir, elle vit les premières troupes de femmes qui parcouraient la ville en demandant du pain. Elles marchaient derrière un lambeau d'étoffe agité par le vent et ce n'était pas une clameur qui montait de leur multitude, mais une plainte timide et sourde :

— Du pain, du pain, nous voulons du pain...

Sur leur passage, les portes, une à une, se fermaient.

Hélène entendait dans la pièce voisine :

— ... Acheter... vendre...

— On dit...

— On dit...

— Des troubles, des émeutes, la Révolution...

Mais, au fond, ils n'y croyaient pas; ils ne réfléchissaient pas plus que des hommes emportés sur un torrent.

— Il y aura toujours de l'argent...

— Il n'y a qu'une chose à faire... Acheter, acheter...

— Acheter n'importe quoi... Des ampoules électriques,

des brosses à dents, des boîtes de conserves... On m'a signalé un Rembrandt tout à l'heure. On peut l'avoir pour un morceau de pain...

Les troubles? Ils les déblayaient d'un mouvement de la main; ils ne les négligeaient pas; ils ne les mésestimaient pas, mais le geste de la main impatiente signifiait :

— Mais oui. Mais nous savons bien que ça ne peut pas durer. Mais oui. Mais nous sentons, comme vous, que cela va finir, crouler. D'ailleurs, nous sommes habitués. La stabilité nous ennuie, nous fait peur. Nous savons, nous savons parfaitement, mais ce qui nous irrite, ce qui nous plaît, c'est de jouer avec les signes, avec les symboles de la richesse, avec des diamants qui seront confisqués, des actions qui vaudront demain leur poids de papier, des tableaux qui seront brûlés...

Quelqu'un disait à voix basse :

— On dit que Raspoutine a été tué... On dit qu'il a été assassiné par...

Ici, un chuchotement indistinct : un halo de respect et de terreur entourait encore à leurs yeux l'Empereur et la famille impériale.

— Est-ce possible?

Un instant de stupeur, puis ils écartèrent cela. Oui, oui, on verrait. Pour le moment, laissez-nous jouer, nous enivrer, entasser l'or, les bijoux, moins que cela, parler d'argent, rêver d'argent, palper de nos mains amoureuses des lingots, des pierreries, des roubles, qui vaudront demain?... Que vaudront-ils?... Ah, ceci, c'est demain... A quoi bon penser à demain?... Il faut vendre, vendre, vendre... Il faut acheter, acheter, acheter...

Le dîner terminé, aussitôt Hélène allait dormir :

— Mon Dieu, protégez papa...

Une omission mentale pour le nom de sa mère.

— Mon Dieu, protégez mademoiselle Rose... Pardonnez-moi mes péchés. Faites que les Français gagnent la guerre...

IV

La révolution de février survint, passa, puis celle d'octobre. La ville était hagarde, tapie dans la neige. C'était un dimanche d'automne. Le déjeuner finissait. Max était là. Une épaisse

fumée de cigares emplissait la pièce. On entendait craquer doucement les liasses de dollars et de livres, cousues dans les fauteuils. Il était trois heures; on buvait de la fine précieuse dans les verres ballon. Tous se taisaient et écoutaient distraitement les coups de feu, légers et lointains, qui, jour et nuit, résonnaient dans les faubourgs, mais auxquels personne ne prenait plus garde.

Karol avait attiré Hélène sur ses genoux. Depuis longtemps il avait oublié qu'elle était là; il la caressait machinalement, comme on joue avec les oreilles d'un chien. Et parfois, en parlant, il tirait vivement les cheveux d'Hélène qui tressaillait de douleur; ses caresses étaient rudes, mais Hélène les supportait sans se plaindre, heureuse d'irriter sa mère. Cependant, elle voulut glisser de ses bras; il la retint :

— Attends un peu... Tu ne restes jamais avec moi.

— J'ai des leçons à préparer, papa, — dit-elle en baisant la main brune, aux longs doigts déliés, ornée de l'alliance d'or épaisse et ronde, à l'ancienne mode, symbole de servitude...

— Apprends-les ici...

— Bien, papa.

Il lui glissa entre les lèvres un morceau de sucre trempé dans de la fine :

— Tiens, Hélène...

Et aussitôt, il l'oublia.

Ils parlaient de Shangaï, de Téhéran, de Constantinople. Il fallait partir. Où aller?... Le danger était partout, mais étant le même pour tout le monde, il paraissait léger encore et passager. Hélène n'écoutait pas; le nom du coin de terre où elle échouerait lui était bien indifférent. Elle était descendue à terre et maintenant assise dans le fauteuil rouge, elle apprenait sa leçon pour le lendemain. C'était un livre « de conversation allemande », et il fallait apprendre par cœur « *die zwanzigte Lektion* », la description d'une famille unie; Hélène répétait à voix basse :

« *Eine glückliche Familie,* — une heureuse famille... *Der Vater,* — le père — *ist ein frommer Mann,* — est un homme modeste... »

— Grand Dieu, — songea-t-elle, — quels imbéciles...

Elle regarda l'image qui ornait le texte.

Dans un salon bleu, « l'heureuse famille » était réunie; le père en redingote avec une barbe blonde bouclée étalée sur sa poitrine, lisait son journal, en pantoufles, au coin du feu; la mère, la « Hausfrau », époussetait les bibelots de l'étagère, la taille serrée dans un tablier à bavette; la jeune fille jouait du piano, le lycéen apprenait ses leçons, sous la lampe, et deux jeunes enfants, un chien jaune et un chat gris étaient assis sur le tapis, au centre de la pièce « se livrant », disait le texte, « aux divertissements innocents de leur âge ».

— Quel mensonge, — songea Hélène.

Elle regarda les êtres qui l'entouraient. Ils ne la voyaient pas, mais, pour elle aussi, ils étaient irréels, lointains, à demi dissous dans la brume, des ombres vaines, inconsistantes, privées de sang et de substance; elle vivait loin d'eux, à l'écart, dans un monde imaginaire où elle était maîtresse et reine. Elle prit un bout de crayon qui traînait toujours au fond de sa poche, hésita, l'approcha du livre, doucement, doucement, comme une arme chargée.

Elle écrivit :

Le père pense à une femme qu'il a rencontrée dans la rue, et la mère vient seulement de quitter un amant. Ils ne comprennent pas leurs enfants, et leurs enfants ne les aiment pas; la jeune fille pense à son amoureux, et le garçon aux vilains mots qu'il a appris au lycée. Les petits enfants grandiront et seront pareils à eux. Les livres mentent. Il n'y a pas de vertu, ni d'amour dans le monde. Toutes les maisons sont pareilles. Dans chaque famille il y a le lucre seulement, le mensonge et l'incompréhension mutuelle.

Elle s'arrêta, tourna le crayon dans sa main, et un petit sourire cruel et timide toucha ses lèvres. Cela la soulageait d'écrire ces choses. Personne ne se souciait d'elle. Elle pouvait bien se distraire à sa guise; elle continua, appuyant à peine le crayon, mais avec une rapidité étrange, une légèreté, qu'elle n'avait jamais éprouvée jusque-là, une agilité de toute sa pensée, songeant à la fois à ce qu'elle écrivait et à ce qui se formait dans son esprit, se solidifiait brusquement. Elle jouait à ce jeu nouveau, comme elle eût regardé

couler ses larmes sur ses joues et ses mains, un soir d'hiver, quand le gel les transforme en fleurs glacées.

— *C'est partout pareil. Et chez nous aussi, c'est pareil. Le mari, la femme et...*

Elle hésita et écrivit :

— *L'amant...*

Elle effaça le dernier mot, puis l'écrivit encore, jouissant de le voir sous ses yeux, puis, de nouveau, l'effaça, ratura chaque lettre, la hérissa de fléchettes, de boucles, jusqu'à ce que le mot eût perdu son apparence première et fût devenu semblable à une bête bardée d'antennes, à une plante ornée de piquants. Ainsi, il avait un aspect maléfique, bizarre, secret et rude qui lui plaisait.

— Qu'est-ce que tu écris, Hélène?

Au vif mouvement qu'elle ne put réprimer, à la pâleur livide qui envahissait lentement son visage, à l'air de vieillissement précoce, de fatigue qui paraissait tout à coup sur ses traits, ils la regardèrent, étonnés, défiants :

— Ah, çà, mais... Qu'est-ce que tu écris, donne, — ordonna Bella.

Les mains serrées, Hélène commença à tordre et à déchirer silencieusement le papier.

Bella bondit :

— Donne!

Désespérément, Hélène froissait la feuille entre ses doigts tremblants, mais le livre épais résistait; l'image, coloriée sur du papier glissant, criait, mais ne se déchirait pas; elle respirait avec terreur cette odeur de colle et de grossières couleurs qu'elle ne devait jamais oublier...

— Mais tu es folle!... Veux-tu donner ça immédiatement?... Prends garde, Hélène! — cria Bella hors d'elle, et, saisissant l'épaule de la fillette, elle y enfonça ses ongles avec tant de rage qu'Hélène sentit les pointes aiguës pénètrer dans sa chair à travers sa robe. Mais elle se cramponnait au livre, sans une larme, les dents serrées, lorsque, brusquement, il lui échappa et tomba à terre. Bella fonça sur la page arrachée, lut les quelques phrases écrites au crayon, regarda l'image avec stupeur, et, tout à coup, un flot de sang envahit ce visage trop blanc, si bien défendu pourtant par la peinture qui le recouvrait.

Elle clama :

— Mais elle est folle!... Petite malheureuse, petite ingrate, petite dévergondée! Misérable menteuse! Tu n'es qu'une sotte, entends-tu? Tu n'es qu'une malheureuse sotte!... Quand on pense, quand on ose penser des choses pareilles, aussi impudentes, aussi idiotes, on ne les écrit pas, du moins, on les garde pour soi! Oser juger ses parents! Et quels parents! Qui se sacrifient pour toi, pour ton bien-être! Qui tremblent pour ta santé, pour ton bonheur! Ingrate! Mais sais-tu seulement ce que c'est que des parents?... Ils devraient t'être sacrés! Tu ne devrais rien avoir de plus cher au monde!

— Par-dessus le marché, — songea amèrement Hélène, — ils veulent être aimés!

La figure de sa mère, convulsée de fureur, s'approcha de la sienne; elle vit étinceler les yeux haïs, dilatés par la colère et la crainte :

— Mais que te manque-t-il, ingrate? Regarde-toi! Tu as des livres, des robes, des bijoux! Regarde, — cria-t-elle en tirant le petit médaillon d'émail bleu qui, arraché de sa chaîne, roula à terre; elle l'écrasa sous son talon, le piétina avec rage :

— Regardez-la, regardez cette figure! Pas un mot de regret! Pas une larme! Attends un peu, ma fille! Je saurai te mater, moi! Tout cela, c'est la faute de ta gouvernante! Elle te détache de tes parents! Elle t'apprend à les mépriser! Eh bien, elle peut faire ses paquets, tu entends!... Tu peux lui dire adieu, à ta mademoiselle Rose! Tu ne la verras plus!... Ah, ça, ça te fait pleurer, hein!... Regarde-la, Boris!... Admire ta fille!... Pour moi, pour sa mère, pour toi, pas une larme! mais que l'on touche à mademoiselle Rose, et la voilà domptée!... Ah, tu daignes parler, maintenant! Et que vas-tu dire, voyons, voyons!

— Ce n'est pas elle, maman! maman, c'est ma faute!

— Tais-toi!

— Pardon, maman, pardon, — cria Hélène; il lui semblait que seule son humiliation était une offrande assez précieuse pour apaiser le courroux du destin. Elle songea avec désespoir :

— Qu'on me fasse tout ce qu'on voudra! Qu'elle me batte, qu'elle me tue, mais pas ça!...

— Maman, pardon, je ne le ferai plus! — cria-t-elle, recherchant exprès les mots les plus durs à prononcer pour son orgueil, des mots d'enfant châtiée : — Je te supplie, pardon!

Mais Bella, ne voyant plus de résistance devant elle, se laissait emporter par sa fureur. Ou, peut-être, voulait-elle, avec des cris et des larmes, étourdir son mari, détourner sa pensée de Max?

Elle courut vers la porte, l'ouvrit, appela :

— Mademoiselle! Venez tout de suite!

Mademoiselle Rose, tremblante, accourut. Elle n'avait rien entendu; elle regardait Hélène avec terreur :

— Qu'est-ce qu'il y a? — cria Bella. — Il y a que cette petite... cette petite est une ingrate, une menteuse! Et c'est vous qui avez élevé ça! Je vous félicite! Mais assez, assez comme cela! J'avais tout supporté, mais cela passe les bornes! Vous partirez, vous m'entendez! Je vous montrerai que je suis maîtresse chez moi!

Mademoiselle Rose l'écoutait sans rien dire. Elle n'avait même pas pâli : il était impossible à son transparent visage de pâlir encore... Quand la voix de Bella se fut tue, elle parut ne pas cesser d'écouter... Les paroles furieuses semblaient éveiller un écho qu'elle seule pouvait entendre.

Elle dit, d'une voix hagarde et douce :

— Bien, madame...

Max, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, haussa les épaules :

— Mais laissez-les, voyons, Bella... Vous faites d'un rien une montagne!

— Va-t'en! — cria Bella à sa fille, et elle souffleta le visage immobile, muet, qui se marqua de la trace rouge des ongles. Hélène poussa un faible cri, sans larmes et se tourna vers son père. Il tenait encore à la main le livre couvert d'inscriptions. Il se taisait. Il était debout et, ce qui amollit Hélène, lui emplit le cœur de remords, ce fut ce geste qu'elle reconnaissait pour sien, de reculer, de se coller au mur, comme s'il voulait s'écraser, s'enfoncer dans l'ombre.

Hélène s'approcha de lui et, doucement, entre ses lèvres serrées, elle souffla :

— Papa, désires-tu que je te dise quel était le mot, le mot effacé?

Il l'écarta avec violence et répondit comme elle, à voix basse :

— Non!

Puis doucement, les lèvres serrées, comme elle (et elle comprit qu'il ne désirait rien savoir, qu'il voulait continuer à aimer cette femme et cette caricature de foyer, et garder la seule illusion qui lui restât sur la terre), il dit :

— Va-t'en!... Tu es une mauvaise fille!

V

Comme tous les soirs, mademoiselle Rose borda le lit d'Hélène, emporta la bougie. Comme tous les soirs, elle dit d'une voix calme :

— Endors-toi vite et ne pense à rien...

Elle passa doucement sa main tiède sur le front d'Hélène, du mouvement machinal, répété depuis onze ans, puis elle soupira et se mit au lit.

Le cœur d'Hélène se déchirait. Longtemps, à la lumière de la bougie, elle regarda avec désespoir le calme visage; mademoiselle Rose ne dormait pas cependant... Comme Hélène, sans doute, elle écoutait sonner les heures; elle respirait l'odeur de la fumée qui passait sous la porte; dans la chambre voisine, les parents d'Hélène parlaient à voix basse. Par moments, un cri parvenait jusqu'au lit de la fillette.

— Ce n'est pas vrai... Boris, je te jure que ce n'est pas vrai ...

Comme elle mentait bien...

Hélène entendit encore :

— Vois l'ingratitude des enfants... Elle nous préfère une étrangère, une intrigante... Car c'est cette Française qui l'éloigne de nous...

Puis elle ne perçut qu'un chuchotement indistinct, un bruit de larmes, la voix fatiguée de son père :

— Calme-toi, voyons... Bella, ma chérie...

— Je te jure que c'est un enfant... un enfant qui m'aime... Est-ce ma faute?... Tu me connais, voyons... J'aime plaire, il est vrai, mais à mes yeux, c'est un enfant... J'ai pu m'amuser

à l'agacer, parfois, tu comprends, mais il faut l'imagination dévergondée d'une gamine ou d'une vieille fille... Je t'aime, Boris... Ne me crois-tu pas?

Hélène entendit le profond soupir de Karol :

— Mais si, mais si...

— Alors, embrasse-moi, ne me regarde pas ainsi...

Un bruit de baisers. La bougie s'éteignit. Hélène songeait avec désespoir :

— Elle mourra... Il n'est pas possible qu'elle vive sans moi... Elle est seule, toute seule... Comment ne comprennent-ils pas ce que c'est?... Comment ne voient-ils pas qu'ils tuent un être humain?... Ah, je les hais, dit-elle en songeant à sa mère et à Max, comme je les hais...

Elle tordit convulsivement ses faibles mains :

— Je voudrais les tuer, — murmura-t-elle.

Dehors, ébranlant les petites étagères blanches de sa chambre et les niaises statuettes qui les ornaient, passaient les anarchistes-terroristes, montés sur une vieille Ford, aux panneaux décorés d'une tête de mort. Ils tiraient à coups de mitrailleuse dans les rues vides. Mais personne ne les écoutait. Derrière leurs fenêtres closes, les hommes, abrutis et résignés à tout, dormaient.

Le jour suivant passa sans que Bella eût ouvert la bouche en présence d'Hélène. Karol n'était jamais là. Une pudeur sauvage scellait les lèvres d'Hélène vis-à-vis de mademoiselle Rose. Un jour passa encore. Mademoiselle Rose préparait ses malles. La vie, cependant, continuait, si quotidienne... Ainsi certains rêves fiévreux mêlent l'horreur aux détails familiers. Hélène apprenait ses leçons; elle mangeait en face de sa mère; depuis plusieurs semaines l'électricité était coupée; la faible flamme d'une bougie palpitait au fond d'une vaste chambre noire. Entre midi et deux heures, Hélène et mademoiselle Rose sortaient. Les coups de feu, à ces heures-là, étaient rares, et les rues calmes.

Une lumière oubliée brillait au fond d'une maison abandonnée, dont les fenêtres étaient clouées de planches. Le brouillard emplissait la bouche d'Hélène et entrait dans sa gorge avec une odeur fade et lourde. Ce jour-là, elles marchaient ainsi, et, tout à coup, Hélène prit la main de made-

moiselle Rose, la serra timidement, garda entre les siens les doigts maigres dans leur gant de laine noire.

— Mademoiselle Rose...

Mademoiselle Rose tressaillit, mais ne répondit rien et laissa retomber la main d'Hélène, comme si ce contact avait troublé un bruit lointain, perceptible seulement d'elle seule. Hélène soupira et se tut. L'air était jaune et s'épaississait d'instant en instant. Par moments, la rue devenait tellement sombre qu'Hélène ne voyait plus mademoiselle Rose que comme un corps sans épaisseur perdu dans le brouillard, elle tendait la main avec angoisse et touchait le manteau qui la recouvrait; puis, de nouveau, elles marchaient en silence. Parfois un bec de gaz, allumé par miracle, versait sur elles sa trouble clarté, et dans l'air opaque se formait à travers une vapeur tremblante le visage maigre, la petite bouche serrée, la toque de velours noir. Dans l'ombre montait l'odeur empoisonnée des canaux que personne depuis la révolution de février ne songeait à nettoyer, dont personne ne consolidait les pierres; sous le poids des eaux, la ville se désagrégeait, s'effondrait lentement, ville de fumées, de songe et de brouillard, qui retournait au néant.

— Je suis fatiguée, — dit Hélène. — Je veux rentrer.

Mademoiselle Rose ne répondit rien. Pourtant, il semblait à Hélène que ses lèvres avaient remué, mais aucun son n'en sortit. D'ailleurs, le brouillard étouffait le bruit des voix.

Elles continuèrent à marcher.

— Il doit être tard, — songea Hélène.

Elle avait faim. Elle demanda :

— Quelle heure est-il?

Pas de réponse. Elle voulut regarder l'heure à son poignet; mais les ténèbres étaient trop profondes. Elles passaient devant l'horloge du Palais d'Hiver; Hélène ralentit pour tâcher de l'entendre sonner, mais mademoiselle Rose marchait toujours; Hélène dut courir pour la rejoindre. Elle se rappela ensuite que cette horloge était cassée et ne battait plus.

Le brouillard était brusquement devenu si épais qu'elle eut du mal à rejoindre mademoiselle Rose, mais la rue était toute droite; elle retrouva bientôt le contact familier du manteau de laine.

— Attendez-moi, voyons, comme vous marchez vite... Je suis fatiguée, je veux rentrer...

Elle attendit en vain une réponse. Elle répéta d'une voix irritée et effrayée :

— Je veux rentrer à la maison...

Et, tout à coup, glacée, elle entendit mademoiselle Rose qui se parlait à elle-même, doucement, raisonnablement, disant :

— Il est tard, mais la maison est tout à côté. Pourquoi n'ont-ils pas allumé les lampes?... Maman n'oublie jamais cependant de mettre la lampe sur le rebord de la fenêtre, quand vient le soir. Nous nous asseyons là, mes sœurs et moi, pour coudre et pour lire... Tu sais que Marcel est arrivé? dit-elle en se tournant vers Hélène : il te trouvera grandie... Tu te rappelles le jour où il t'a porté sur son dos pour monter sur les tours de Notre-Dame? Comme tu riais... Tu ne ris plus souvent, pauvre petite... Écoute, je savais qu'il ne fallait pas m'attacher à toi... On me l'avait bien dit... Qui cela?... J'ai oublié... Il ne faut jamais s'attacher aux enfants des autres... Moi aussi, j'aurais pu avoir un enfant... Il aurait ton âge... Je voulais me jeter dans la Seine... L'amour, tu comprends... Mais non, je suis vieille... Tu comprends bien qu'il faut que je rentre à la maison, Hélène... Je suis très fatiguée... Mes sœurs m'attendent. Je verrai le petit Marcel...

Elle poussa un petit éclat de rire moqueur qui s'acheva en un pénible soupir. Puis elle prononça quelques mots sans suite, mais de l'air le plus calme, le plus quotidien. Elle avait repris la main d'Hélène et la serrait maintenant avec force. Hélène la suivait; tout cela était si étrange, qu'il lui semblait vaguement marcher au fond d'un rêve... Elles traversèrent un pont sur la Néva, gardé par des chevaux bondissants; leurs croupes de bronze étaient couvertes d'une neige rare et légère. En passant devant le piédestal, Hélène le heurta de la main, et la neige tomba sur elle et couvrit son manteau; elle entendit de nouveau le petit rire fêlé qui s'achevait dans un soupir. Mais aussitôt le brouillard retomba. Elles avançèrent le long de la rue. Mademoiselle Rose allait en avant et répétait avec impatience :

— Vite, vite, allons plus vite...

La rue était déserte. Seul, un matelot surgit de l'ombre,

de l'angle d'un palais; à la main il tenait une tabatière d'or qu'il mit sous le nez d'Hélène; elle vit distinctement les taches brunes de sang noirâtre que l'on avait négligé d'effacer et qui demeuraient encore sur le couvercle d'or; l'homme paraissait flotter à mi-corps dans le brouillard qui cachait ses jambes et le haut de son visage, puis un nuage de fumée passa entre lui et Hélène; il sembla se dissoudre dans la nuit.

Hélène cria avec désespoir :

— Arrêtez-vous!... Lâchez-moi... Je veux rentrer!...

Mademoiselle Rose tressaillit et desserra son étreinte. Hélène l'entendit soupirer faiblement. Quand elle parla de nouveau, l'accès de délire semblait passé; elle dit doucement :

— N'aie pas peur, Lili... Nous allons rentrer. Depuis quelque temps, je perds la mémoire... Il y avait une lumière là, au bout de la rue, qui me rappelait la maison... Tu ne peux pas savoir... Mais hélas, je me rappelle bien maintenant que tout cela, c'est le passé. Je me demande si ce sont les coups de feu qui me font cela... Toute la nuit, on les entend, sous nos fenêtres... Toi, tu dors... Mais à mon âge, les nuits sont longues.

Elle se tut, dit avec inquiétude :

— Tu n'entends pas de cris?

— Non, non, rentrons plus vite. Vous êtes malade.

Elles s'orientèrent avec peine. Hélène tremblait de froid; elle croyait reconnaître par moments une rue, un monument dans le brouillard; le socle d'une haute statue émergea d'une mer de brume; elles s'approchèrent de la Néva, mais le brouillard s'épaississait davantage; il fallait marcher en se tenant aux murs.

— Si vous aviez voulu m'écouter, — dit Hélène avec colère — nous nous sommes égarées maintenant...

Mais mademoiselle Rose marchait avec une sûreté d'aveugle et une rapidité étrange; Hélène passait machinalement la main sur son manchon de loutre, touchait le petit bouquet de violettes artificielles cousu dans la fourrure.

— Est-ce que vous reconnaissez le chemin? Je ne vois rien... Mademoiselle Rose! Répondez-moi! A quoi pensez-vous?

— Qu'est-ce que tu dis, Lili? Parle plus haut, je ne t'entends pas...

— Le brouillard étouffe les voix...

— Le brouillard et les cris. C'est drôle que tu n'entendes pas de cris... Loin, très loin; mais très distinctement... Tu es fatiguée, ma pauvre petite?... Mais ça ne fait rien, ça ne fait rien, hâtons-nous, hâtons-nous, — répéta-t-elle avec inquiétude.

— Oh, pourquoi? — dit amèrement Hélène — personne ne nous attend, allez... *Ils* se soucient bien de ça... *Elle* est avec son Max... Oh, comme je la déteste...

— Chut, chut, — dit doucement mademoiselle Rose, — il ne faut pas dire cela. C'est mal...

Elle recommençait à marcher avec une hâte extrême. Quand Hélène demandait :

— Mais où allez-vous? Réfléchissez... Vous ne pouvez pas voir où vous allez... Je suis sûre que nous nous éloignons de la maison.

Mademoiselle Rose répondait avec impatience :

— Je sais où je vais... Ne t'inquiète pas de cela... Suis-moi... Nous nous reposerons bientôt...

Tout à coup, elle arracha sa main; le manchon qu'elle tenait resta seul aux doigts d'Hélène; elle fit quelques pas en avant, tourna sans doute l'angle d'une rue, et aussitôt le brouillard la happa; elle disparut comme une ombre, comme un songe.

Hélène s'élança derrière elle en criant :

— Attendez-moi... Je vous en supplie! Où allez-vous? Vous vous ferez tuer! On tire de ce côté des rues! Oh, attendez-moi, attendez-moi, je vous en supplie... J'ai peur! On vous fera du mal!

Elle ne voyait rien; le brouillard l'entourait de tous côtés; il lui sembla apercevoir au loin une ombre; elle se précipita vers elle, mais c'était un milicien qui la repoussa. Elle cria :

— Au secours! Aidez-moi!... N'avez-vous pas vu passer une femme qui allait par ici?

Mais le milicien était ivre, et une voix d'enfant appelant au secours était chose commune en ce temps-là. Il s'en alla en se tenant aux murs. Alors, elle songea qu'elle avait couru trop vite, que les faibles jambes de mademoiselle Rose n'avaient pu la mener aussi loin; elle revint sur ses pas; elle avançait

dans une brume lourde qui roulait lentement comme une fumée, qui découvrait par moments la forme d'une haute maison, un lampadaire ou l'arche d'un pont et retombait aussitôt. Elle songea avec désespoir :

— Jamais je ne la retrouverai!

Sa propre voix sonnait à ses oreilles, faible et étouffée par la brume :

— Mademoiselle Rose... Oh, chère, chère mademoiselle Rose... Attendez-moi, répondez-moi!... Où êtes-vous?...

Elle vit briller de faibles lumières; elle se pencha; des hommes entouraient un cheval mort; ils le dépeçaient silencieusement, morceau par morceau; une main éleva la lanterne; elle vit, sous ses yeux, les longues dents jaunes et déchaussées qui ricanaient dans l'ombre. Hélène poussa un cri et se jeta vers une rue inconnue, qui s'enfonçait entre de hautes maisons. Elle haletait; elle sentait à chaque pas la douleur aiguë de sa respiration entrecoupée; elle ne savait pas où elle était; elle ne reconnaissait plus rien, égarée par la terreur et les nuages de brume; elle fuyait loin de ces hommes, de ces sinistres lumières, de ces longues dents de mort... Par moments, elle appelait encore :

— Au secours, au secours! Mademoiselle Rose!...

Mais sa voix faible et essoufflée se perdait aussitôt. D'ailleurs, en ce temps-là, un appel au secours faisait seulement se hâter vers leurs maisons les rares passants. Elle fuyait toujours. Elle apercevait de loin un réverbère allumé, car il y en avait un par rue, qui répandait sa pâle lumière, entourée d'un halo rouge et n'éclairait qu'un bout de terre noire et les volutes du brouillard; elle courait jusqu'à lui, franchissant d'un bond l'espace de ténèbres; elle s'adossait à lui, haletante, étreignait comme le corps d'un ami sa tige de bronze couverte de neige mouillée. Elle prenait la neige entre ses mains; le contact glacé la calmait. Elle cherchait désespérément un être humain, mais rien... La rue était déserte. Elle tournait toujours dans le même quadrilatère de hautes maisons, perdue dans le brouillard, revenant sur ses pas. Une fois, elle se heurta à un passant, mais quand elle eut senti son haleine souffler sur son visage, quand elle eut vu des yeux effrayés, inconnus, qui la dévisageaient, il lui sembla que de terreur son cœur

s'arrêtait de battre; de toutes ses forces, elle repoussa la main qui la retenait et, de nouveau, courut, plus loin, serrant les dents, appelant :

— Mademoiselle Rose! Où êtes-vous, où êtes-vous, mademoiselle Rose!

Mais au fond d'elle-même elle savait bien que jamais elle ne la reverrait. Elle finit par s'arrêter, par murmurer avec désespoir :

— Il faut rentrer maintenant, essayer de rentrer... Peut-être est-elle à la maison?

Et alors, elle se rappela que, de toute façon, mademoiselle Rose partirait bientôt, et elle dit à voix haute, écoutant avec un pénible étonnement les paroles qui s'échappaient de ses lèvres :

— Si elle doit mourir... Si son heure est arrivée... Cela vaut mieux, peut-être, mon Dieu...

Les larmes coulaient sur son visage; il lui semblait qu'en cessant de se débattre contre le sort, elle lui avait abandonné mademoiselle Rose. Elle longeait maintenant les quais; elle sentait le granit sous ses mains; il était glacé et humide; elle tremblait de froid; le vent s'était levé; il remplissait l'air d'un bruit furieux. L'odeur de l'eau, cette fade odeur des canaux de Pétersbourg, qui était pour elle l'haleine même de la ville, s'allégea tout à coup; le brouillard se dissipa, roula lentement loin d'elle. Elle regarda longuement l'eau du canal.

— Je m'y jetterais bien, — songea-t-elle, — je voudrais mourir...

Mais elle savait bien qu'elle mentait. Tout ce qu'elle voyait en ce moment, tout ce qu'elle ressentait, son malheur lui-même, sa solitude, et cette eau noire, ces petites flammes des lanternes, agitées par le vent, tout, jusqu'à son désespoir, la rejetait vers la vie.

Elle s'arrêta, passa lentement la main sur son front, dit tout haut :

— Non, ils ne m'auront pas. J'ai du courage...

Elle se força à regarder l'eau, à vaincre le trouble attrait de ces remous palpitants; elle but le vent à longs traits, songea :

— Que cela au moins me reste... Je suis méchante, j'ai le cœur dur, je ne sais pas pardonner, mais j'ai du courage... Aidez-moi, mon Dieu...

Et lentement, serrant les dents pour ne pas pleurer, elle rentra.

VI

Mademoiselle Rose mourut le soir même à l'hôpital, où des miliciens l'avaient transportée, car elle était tombée sans connaissance au coin d'une rue. Une lettre restée dans la poche de son manteau, la dernière lettre de France qu'elle eût reçue servit à l'identifier, car son nom était marqué sur l'enveloppe. On prévint les Karol. On dit à Hélène qu'elle n'avait pas souffert. Son cœur usé s'était arrêté de battre. Elle avait eu un accès de délire, causé sans doute par le mal du pays... Elle devait être malade depuis longtemps.

La mère d'Hélène lui dit :

— Pauvre fille... Elle t'était tellement attachée... Nous lui aurions servi une petite rente, et elle aurait vécu bien tranquillement... Mais, d'un autre côté, elle se serait trouvée bien seule, puisque nous allons partir, et on n'aurait pas pu l'emmener, Hélène, tu comprends... Peut-être cela vaut-il mieux.

Mais il y avait en ce temps-là tant de morts que personne ni alors, ni plus tard, n'eut le loisir de s'attarder à consoler Hélène.

On répéta :

— Pauvre petite... Songez donc, comme elle a dû avoir peur... Pourvu qu'elle ne tombe pas malade... Il nous manquerait cela...

Puis, le jour passa, et Hélène se retrouva seule dans la chambre vide, où demeuraient encore tous les objets personnels de la morte, la vieille photographie à peine visible qui la montrait parmi ses sœurs, à vingt ans, ses cheveux légers comme une fumée entourant son visage, le ruban de velours à son cou, sa taille mince et ronde serrée dans une ceinture à boucle. Longuement Hélène la contempla. Elle ne pleurait pas. Il lui semblait que le poids des larmes emplissait son cœur, dur et lourd comme une pierre.

Le départ était fixé au surlendemain. Ils allaient en Finlande. Karol les accompagnerait et reviendrait chercher les lingots d'or restés à Moscou chez un ami. Max partait avec eux. Sa mère et ses sœurs avaient fui et étaient au Caucase, mais il avait refusé de les rejoindre. Karol fermait les yeux. Hélène entendait dans la pièce voisine ses parents compter et coudre dans leurs vêtements les bijoux de Bella. Elle écoutait leurs chuchotements étouffés et le cliquetis de l'or.

— Si j'avais su, — songeait Hélène, — si j'avais pu comprendre que la malheureuse devenait folle... Si j'avais parlé aux grandes personnes... On l'aurait soignée, guérie, elle vivrait encore...

Mais elle secouait aussitôt la tête avec un sec petit ricanement douloureux. Qui, grand Dieu, aurait eu le temps de s'occuper de cela? Qu'importait la santé, la vie d'un être humain maintenant? Que l'un meure, que l'autre vive, qu'est-ce que cela pouvait bien faire? Dans les rues de la ville, des hommes portaient au cimetière des enfants morts, cousus dans des sacs, car il y en avait trop pour faire à chacun la dépense d'un cercueil. Dans son souvenir elle se revoyait quelques jours auparavant, entre deux leçons, collée à la fenêtre, petite fille en tablier, de grosses boucles dans le cou, les doigts tachés d'encre et regardant avidement, sans baisser les yeux, sans crier, sans autre signe d'émotion visible qu'une pâleur livide l'envahissant jusqu'aux lèvres, l'exécution d'un homme. Cinq soldats en rang; devant le mur, debout, un homme déjà blessé, à la tête bandée, ensanglantée, branlante comme celle d'un homme ivre. Il était tombé, on l'avait emporté, comme on avait emporté, un autre jour, sur un brancard, une femme inconnue, morte, roulée dans son châle noir, comme un chien affamé était venu mourir sous cette même fenêtre, son maigre flanc ouvert et saignant. Et l'enfant était retournée à sa table de travail et avait recommencé à ânonner à la petite flamme pâle de la bougie :

— Racine peint les hommes tels qu'ils sont, et Corneille tels qu'ils devraient être...

Ou, car les manuels d'histoire n'avaient pas changé encore :

— Le père de notre bien-aimé Empereur actuel, Nicolas II, s'appelait Alexandre III et était monté sur le trône en...

La vie, la mort, c'est si peu de chose...

Sa tête pesante retombait sur sa poitrine, mais ce qu'elle redoutait surtout, c'était le sommeil... Ne pas s'endormir, ne pas oublier, ne pas chercher au réveil, lorsque la conscience du malheur est vague et embrumée encore, sur ce lit vide, le visage familier...

Elle serrait les dents, se tournait vers l'ombre, mais l'ombre était effrayante, pleine de visages grimaçants et du remous de l'eau noire, semblait-il... Le brouillard collait aux vitres ses blêmes vapeurs éclairées par la lune. L'odeur de l'eau semblait passer à travers les fenêtres fermées, monter du plancher, ramper vers elle. Et quand, pleine d'horreur, elle se détournait, elle voyait de nouveau le lit vide.

— Va-t'en, — soufflait une voix intérieure, — appelle tes parents, ils sont là, ils comprendront que tu souffres, que tu as peur, on te fera coucher ailleurs, on enlèvera du moins ce lit, si plat et si vide...

Mais elle voulait du moins garder son orgueil intact :

— Je suis donc une enfant?... J'ai peur de la mort, du malheur? Peur de la solitude?... Non ... Je ne ferai appel à personne, ni surtout à eux. Je n'ai pas besoin d'eux Je suis plus forte qu'eux tous! Ils ne verront pas mes larmes! Ils ne sont pas dignes de m'aider! Je ne prononcerait plus jamais son nom... Ils ne sont pas dignes de l'entendre!

Le lendemain, ce fut elle qui rangea les tiroirs, enferma dans une malle les pauvres effets de mademoiselle Rose; ce fut elle qui posa au-dessus du linge, des livres, des blouses dont elle connaissait chaque pli, chaque fine reprise, le manteau qu'on lui avait remis, qui était imprégné encore de l'odeur du brouillard, puis elle ferma le couvercle, tourna la clef, et jamais plus ne prononça devant aucun des siens le nom de mademoiselle Rose.

TROISIÈME PARTIE

I

Le traîneau courait vers une lumière à peine visible, qui apparaissait dans un pli de neige, puis semblait s'éteindre et reparaissait, scintillait amicalement. La nuit était pure et le froid cruel. Les champs de neige de la Finlande s'étendaient, sans un rocher, sans une colline, d'une seule coulée de glace, jusqu'à l'horizon, où ils paraissaient fléchir, s'incliner doucement, comme s'ils épousaient la forme du globe terrestre.

Hélène avait quitté Pétersbourg ce matin même. Novembre commençait seulement, mais ici régnait l'hiver. Il n'y avait pas de vent, mais un souffle glacé montait de la terre. Il s'élançait joyeusement à l'assaut du ciel noir, des étoiles, et sous son haleine elles vacillaient comme des bougies dans le vent. Leur éclat se ternissait; elles tremblaient, comme des miroirs que la respiration embrume, puis cette vapeur glacée s'effaçait; elles brillaient davantage, et la neige s'allumait faiblement d'une sorte de feu bleuâtre, qui semblait tout proche. Il n'y avait qu'à étendre la main... les chevaux allaient le toucher et la main pouvait le saisir... Mais non, le traîneau avançait toujours et ce scintillement léger reculait et recommençait à miroiter ironiquement, hors d'atteinte...

Le chemin tourna; la lumière à l'horizon grandit; les chevaux secouèrent le rang de clochettes pendu à leur col et chaque grelot s'agita plus joyeusement. Hélène sentit le vent de la vitesse siffler à ses oreilles, puis les chevaux reprirent une marche plus lente et la sonnerie redevint douce et paresseuse.

Hélène était assise au fond du traîneau entre ses parents et en face de Max. Elle s'écarta d'eux, ouvrit le châle qui enveloppait son visage et but l'air à grands traits, comme du vin glacé. Pendant trois années elle n'avait respiré que le fade relent des eaux corrompues de Pétersbourg; elle retrouvait la volupté de l'air pur qui coule librement par les narines dilatées, par les lèvres ouvertes, jusqu'au fond du corps, jusqu'au cœur semble-t-il, qui bat alors plus vigoureusement et sainement.

Karol étendit la main et montra la lumière plus proche :

— L'hôtel, sans doute?

Une motte de neige vola sous les sabots des chevaux et Hélène sentit cette odeur de sapin, de glace, d'espace et de vent qui semble la respiration même du nord et que l'on n'oublie jamais.

Elle songea :

— Il fait bon.

L'hôtel approcha encore; on pouvait le voir maintenant. C'était une simple maison de bois à deux étages. Un portail, couvert de neige, s'ouvrit en grinçant.

— Vous voici arrivées, — dit Karol. — Je vais boire un verre de vodka et je repars.

— Comment? Cette nuit même? — s'exclama Bella avec un tressaillement de joie.

— Oui, — dit-il, — il le faut. Il serait dangereux de s'attarder... La frontière peut être fermée d'un moment à l'autre...

— Ah, qu'allons-nous devenir, — s'écria Bella.

Il se pencha vers elle et l'embrassa. Mais Hélène ne voyait rien de cela. Elle avait sauté à terre; elle frappait joyeusement du talon ce sol dur et étincelant comme un diamant. Elle respirait l'air glacé et pur, le souffle de la nuit d'hiver; un feu rouge et brillant parut à une fenêtre; un air de valse résonna dans la campagne déserte.

Hélène ressentit tout d'abord une sérénité, une profonde paix, telle qu'elle n'en avait jamais goûté encore dans sa courte vie. Et, aussitôt, comme le bien-être qui suit de près l'absorption d'un tonique, une allégresse enfantine, une sorte de ferveur joyeuse emplirent son âme; elle entra en courant dans la maison. Ses parents avaient retrouvé des amis et parlaient sur le seuil. Par la porte ouverte, elle entendit vaguement leurs paroles :

— La révolution... Les rouges... Cela durera au moins tout l'hiver...

— Ici, tout est calme...

Une voix claironnante d'homme proclama :

— Des agneaux, des moutons, les communistes d'ici... Que le bon Dieu les protège... Et nous avons du beurre, de la farine, des œufs...

— Pas de farine, il ne faut rien exagérer, — dit une femme — pour moi, si on me disait qu'il reste de la farine au Paradis, je ne le croirais pas.

Hélène les entendit rire; elle entra dans le vestibule où si souvent plus tard elle devait s'arrêter pour ôter ses patins; par la porte ouverte on voyait la salle à manger. C'était une sorte de réfectoire avec une grande table dressée pour vingt couverts. Les planchers, les murs, les meubles, tout était du même bois blond, collant et brillant, qui répandait encore le délicieux arôme du sapin fraîchement coupé, dont la sève s'écoule par une entaille profonde au cœur du bois. Mais ce qui frappa surtout Hélène, c'était le bruit joyeux dont la maison était pleine; elle entendit des cris d'enfants, de jeunes voix, dont elle avait oublié le son. Des enfants, en grappes, en bandes rentraient du dehors, leur luge sur l'épaule, leurs patins pendus à une courroie autour du cou, les joues enflammées par le froid de la nuit, les cheveux poudrés de neige. Ceux-là, Hélène leur jeta un coup d'œil dédaigneux. Elle était bien plus âgée qu'eux. Elle avait quinze ans. Elle hocha la tête en soupirant comme une vieille femme. C'était venu si vite, en un si triste temps, cet âge auquel elle avait rêvé à Nice, quand elle était petite, quand mademoiselle Rose vivait... Une vague de souffrance monta dans son cœur. Elle fit quelques pas, ouvrit une porte, vit un petit salon misérable, où des jeunes filles dansaient. Elles regardèrent froidement Hélène. Elle revint dans le vestibule, où jouaient deux petits garçons aux cheveux blonds et aux grosses joues vermeilles.

Un jeune homme aux épaules couvertes de neige apparut sur le seuil. Les enfants crièrent « Papa! » et coururent vers lui; il les prit dans ses bras. Une femme très belle, aux cheveux noirs coiffés en sages bandeaux, au visage placide et souriant, ouvrit une porte et dit au jeune homme avec un accent de tendresse et de moquerie :

— Mon Dieu, Fred, dans quel état tu es! Mais laisse les enfants, tu vas les couvrir de neige!...

Le jeune homme se secoua en riant, ôta son bonnet de fourrure en apercevant Hélène et lui sourit. Puis il monta vers sa femme, qui lui prit le bras. Une servante vint chercher les enfants; ils se suspendirent aux jupes de leur mère, de grandes

jupes amples de taffetas noir, qui bruissaient doucement. Elle se pencha pour les embrasser. Hélène vit qu'elle portait de longues boucles d'oreilles en or, terminées par deux perles qui brillaient dans ses cheveux noirs. Elle avait un col de linon plissé et de belles mains nues. Elle sentit le regard d'Hélène fixé sur elle et elle sourit également. Puis son mari ouvrit une porte et ils disparurent. Hélène entendit le froufrou de la robe de soie et le piano résonna de nouveau; la femme, d'une voix chaude et douce, commença à chanter une romance française. Hélène écoutait sans bouger, perdue dans une contemplation heureuse. Elle entendit à peine son père l'appeler : il partait. Elle courut vers lui; il l'embrassa avec cette tendresse contractée, défiante, qui était le seul sentiment qu'il consentît à lui montrer, s'assit au fond du traîneau qui les avait amenés et qui attendait devant le perron, et partit.

Hélène s'élança vers le jardin. Elle en fit le tour, sans but, haletante, respirant la neige. Le blanc chemin gelé qui s'étendait sous ses pas miroitait faiblement, éclairé par la lampe du perron. Quelle joie de courir ainsi... Ses jambes, déjà formées comme celles d'une femme, n'avaient rien perdu de leur agilité. La cloche du dîner sonna. Hélène ressentit un contentement extraordinaire du seul fait de cette régularité apaisante, de cette délicieuse routine. Le misérable petit piano lançait avec force dans la nuit solennelle les accords de la romance et la voix chaude montait sans effort apparent comme le chant d'un oiseau, comme une flèche, vers le ciel glacé.

Un grand chien jaune sortit de l'ombre et vint mettre son nez humide dans la main d'Hélène. Elle le serra contre elle et l'embrassa. On sentait l'odeur du potage chaud et des pâtisseries en fécule de pommes de terre qui, à cette époque, remplaçait la farine.

Hélène songea : « J'ai faim », et elle revint en courant vers la maison. Cela même était nouveau pour elle, car ce n'était plus ce besoin de manger lancinant, odieux, qu'elle avait éprouvé parfois à Pétersbourg, quand la nourriture, sans manquer encore tout à fait, devenait rare. Elle fit le tour de la maison, s'approcha de la cuisine, regarda le fourneau rouge,

la lampe allumée, une femme en tablier blanc, éclairée par le feu... Comme tout était tranquille! De nouveau, elle songea à mademoiselle Rose, mais le souvenir, si récent pourtant, avait perdu déjà de sa force... A cause de sa tragique horreur, sans doute, il se transformait dans sa mémoire en une sorte de poétique et lugubre songe... Malgré elle, elle se sentait insouciante, froide, légère, délivrée; elle eut honte, mais songea :

— Rien, maintenant, venant d'*eux*, ne pourra me faire de mal, puisque la pauvre femme n'est plus là.

Elle revint sous les fenêtres du petit salon; elle enfonçait avec délices dans la neige épaisse et dure qui crissait doucement. La pièce était éclairée par une lampe voilée d'un chiffon rouge. La femme en noir qui avait appelé : « Fred! » jouait maintenant sans bruit un air de valse. Son jeune mari se pencha vers elle et lui baisa l'épaule. Un sentiment d'étrange poésie, de douce exaltation envahit Hélène. Elle sauta du tas de neige où elle s'était juchée, et ils virent, sans doute, sa forme légère se perdre dans la nuit. La femme se pencha, sourit, et le jeune homme, en riant, la menaça du doigt. Elle s'enfuit, le cœur battant joyeusement, et riant tout bas, sans raison, pour le plaisir d'entendre dans la nuit le son oublié d'un rire.

II

La frontière n'était pas fermée encore, mais chaque train qui passait semblait être le dernier. Chaque voyage à Pétersbourg était un tour de force et un trait de folie et d'héroïsme. Toutes les semaines, pourtant, Bella Karol et Max, sous divers prétextes, y retournaient, car nulle part ils n'étaient aussi tranquilles que dans la maison abandonnée de Pétersbourg : Boris Karol, bloqué à Moscou, n'arrivait pas à en sortir. Les Safronov avaient quitté le Caucase, mais Max ne savait pas s'ils avaient réussi à passer en Perse ou à Constantinople. Au commencement de décembre, il reçut une lettre de sa mère, le suppliant de venir la rejoindre, disant qu'elle était seule, vieille et malade, se plaignant qu'il l'eût abandonnée « pour cette misérable femme »... « Elle te perdra. Prends

garde... » écrivait-elle. « Je mourrai sans te revoir. Tu m'aimes, Max. Tu ne te pardonneras pas d'avoir repoussé mes prières. Viens, fais tout au monde pour venir... »

Mais il avait reculé son départ jusqu'au jour où il fut impossible de traverser le sud de la Russie, occupé par les Blancs. Le jour où il avait appris cela, il était entré chez Bella, et, sans souci d'Hélène, présente, il avait dit :

— Je sens que je ne reverrai plus les miens. Je n'ai plus que vous au monde.

Quand ils partaient pour Pétersbourg, Hélène restait seule, vaguement confiée à la sollicitude des habitants de l'hôtel, particulièrement à celle de Xénia Reuss, la jeune femme qu'elle avait aperçue le premier soir, et à une vieille dame, qui s'appelait madame Haas, et qui disait en parlant de Bella :

— Ça, une mère?... La caricature d'une mère, oui!

En Finlande vivaient en bonne intelligence, liés comme des passagers un soir de tempête, fraternisant sans distinction de fortune et de classe, des Russes, des Juifs « de bonne famille » (ceux qui parlaient anglais entre eux et suivaient avec une orgueilleuse humilité les rites de leur religion), et les nouveaux riches, sceptiques, libres penseurs et bourrés d'argent.

Le soir, ils s'installaient dans le petit salon délabré. Autour d'une table de bridge s'asseyaient les joueurs, toujours les mêmes, un gros Salomon Lévy ventru, au cou écarlate, le baron et la baronne Lennart, des Russes d'origine suédoise, tous deux grands, maigres, blêmes, perdus dans la fumée de leurs cigarettes. Le baron avait une voix douce et voilée, et un rire léger, affecté de jeune fille, tandis que sa femme parlait avec un rude accent de grenadier, contait des histoires scabreuses, buvait un carafon de cognac en une soirée, tout cela en se signant dès que le nom du Seigneur était prononcé, machinalement, sans s'interrompre.

Là venait aussi le vieux Haas, un cardiaque fragile, une couverture sur les épaules, et sous les yeux, la bouffissure bleue de la chair, qui révèle la lente usure de la mort rongeant les tissus. Il jouait, et sa femme, assise à côté de lui, le couvait du regard avec cette expression d'anxiété, d'espérance et de mauvaise humeur, particulière à ceux qui sont chargés d'un malade incurable et qui leur est cher; par moments seu-

lement, elle se détournait, dressait vigoureusement sa tête grise au-dessus du haut « collier de chien » en perles fines et dardait l'éclair de son face-à-main sur ceux qui passaient dans son champ visuel. Les servantes allumaient les lampes à pétrole. De jeunes femmes, assises sur les incommodes petits divans de bambou, légers et grinçants, piquaient l'aiguille dans des napperons brodés. Madame Reuss était parmi elles. Les femmes, parlant de madame Reuss, concédaient :

— Elle est belle...

Elles ajoutaient après un moment de silence :

— Elle a un charmant mari...

Puis, secouant doucement la tête, avec un sourire involontaire, indulgent, qui effleurait le coin de leurs lèvres et cet air hypocrite, scandalisé, fier et secret d'une femme qui pourrait en dire plus long, si elle voulait, elles achevaient :

— Ce Fred... Quel vaurien...

Fred Reuss avait trente ans et l'aspect extraordinairement juvénile, des yeux noirs, joyeux et brillants, au vif regard malicieux, des dents blanches. Comme les enfants, il ne restait jamais en place, toujours prêt à un bond, à une glissade, ne pouvant contourner une chaise quand il était possible de sauter par-dessus, courant et jouant dans la neige avec ses fils, tandis que sa femme, calme, un peu lourde, aux beaux traits, le contemplait en souriant, avec une maternelle tendresse. Fred Reuss ne devenait grave que lorsqu'il regardait son fils aîné, son seul amour. Il esquivait tous les soucis, toutes les responsabilités, toutes les souffrances, avec une plaisanterie, un éclat de rire, une pirouette. Son rire jaillissait, fusait, irrésistible comme celui des enfants. Sa moquerie était fine et malicieuse. Avec les femmes, et surtout la sienne, il jouait à l'enfant gâté; il trouvait grâce même devant la vieille madame Haas. La joie naissait sous ses pas. C'était un de ces hommes dont la jeunesse paraît inaltérable et qui ne savent pas mûrir, mais, tout à coup, vieillissent, deviennent aigres, malveillants, tyranniques. Mais il était jeune encore...

Le soir passait. Les bonnes montaient coucher les enfants, pendus à leurs bras, à leurs tabliers. Les fenêtres gelées se couvraient, peu à peu, d'une vapeur moite; la lampe fumait et brasillait.

Les Juifs parlaient d'affaires, et, pour se distraire ou pour ne pas en perdre l'habitude, vendaient l'un à l'autre des terrains, des mines et des maisons que les Bolcheviks avaient confisqués depuis plusieurs mois, d'ailleurs. Mais considérer ce mode de gouvernement comme durable eût été le signe d'un mauvais esprit. On lui accordait deux, trois mois d'existence... Les pessimistes lui concédaient l'hiver. Ils spéculaient également sur le change du rouble, du mark finlandais ou de la couronne suédoise. Les cours étaient si capricieux que, d'une semaine à une autre, des fortunes se faisaient et se défaisaient dans ce misérable petit salon noir, orné de peluche et de bambou, tandis que la neige tombait au dehors.

Les Russes écoutaient, hautains, méfiants, puis intrigués, intéressés; ils rapprochaient peu à peu leurs chaises. A la fin de la soirée, on les voyait prendre affectueusement par le cou ceux qu'à présent ils appelaient « des israélites ».

Entre eux, ils ajoutaient même :

— Vraiment, on les calomniait. Il y en a de charmants...

Les Juifs disaient :

— Ils sont loin d'être aussi bêtes qu'on l'a prétendu. Le prince aurait fait un excellent courtier en Bourse si seulement il avait eu besoin de gagner sa vie.

Ainsi fraternisaient les deux races irréconciliables, rejetées l'une vers l'autre par le malheur des temps, et, liées par l'intérêt, l'habitude et l'adversité, elles formaient les éléments d'une petite société unie et heureuse.

La fumée des gros cigares montait lentement dans l'air; des paquets de billets de banque, dont la valeur tombait chaque jour, roulaient à terre; personne ne songeait à les ramasser, et souvent ils étaient déchirés par les chiens. Parfois on sortait, avec des pelisses, sur la terrasse pleine de neige craquante, et on voyait alors à l'horizon brûler une faible lumière.

— Terrioki brûle, — disaient-ils avec indifférence et ils rentraient en secouant la neige épaisse qui, en une seconde, avait recouvert leurs dos et leurs épaules. Cependant, le petit piano noir résonnait sous les doigts d'une longue fille plate, une poitrinaire fragile et hagarde, aux cheveux de lin, qui vivait sur la terrasse tout le jour, immobile dans son sac de fourrure, et, quand venait le soir, attirée comme un oiseau de nuit et effrayée

tout ensemble par les lumières du salon, le traversait sans s'arrêter, sans répondre aux questions amicales qu'on lui posait, s'asseyait sur le petit tabouret de peluche verte et jouait sans fin, passant d'un nocturne de Chopin à un rondo de Haendel, puis à Tarara-boum-dié, la fièvre du soir brûlant ses joues.

Les jeunes femmes enseignaient à Hélène à coudre, à broder; elle se sentait apaisée, heureuse; elle retrouvait la santé, la vigueur de l'enfance; la neige, le vent, les longues courses dans la forêt avaient recouvert son visage d'une couleur ardente et rose; elle jetait à la dérobée, pour le voir, des coups d'œil timides et souriants vers la glace.

— Comme cette petite change, — disaient les femmes en la regardant affectueusement : — quelle belle mine elle a!...

Hélène, pour le moment, préférait à tout, ce groupe de sages matrones qui écoutaient en pinçant les lèvres les récits de la baronne Lennart, parlaient entre elles de leurs enfants et échangeaient des recettes de confitures; tandis que grandissait aux vitres le reflet d'un incendie lointain, elles penchaient la tête sous la lampe et découpaient de leurs petits ciseaux d'or des trous fins dans des napperons de toile...

Le samedi soir, ils allaient au village voir danser les gardes-rouges et les servantes. On montait dans de larges traîneaux de paysans, bourrés à l'intérieur de fourrage ou de peaux de mouton. Il était impossible de s'y asseoir; on demeurait couché, appuyé sur un coude, et, à chaque cahot, on tombait les uns sur les autres.

Madame Reuss restait à la maison avec le plus jeune des enfants, mais son mari n'eût pas manqué « le bal » pour un empire. Il prenait avec lui son fils aîné, son Georges, le confiait à la vieille madame Haas, puis revenait s'étendre auprès d'Hélène. En souriant, il cherchait à prendre sa main dans l'ombre; il écartait doucement le gros gant de laine rugueux, serrait entre les siens les minces doigts qui tremblaient imperceptiblement. Hélène, le cœur battant, regardait ce visage incliné vers elle, éclairé par la lumière de la lune et par la flamme fumeuse, trouble, intermittente d'une lanterne accrochée au flanc du traîneau. Sur les lèvres de Fred, sur sa bouche de femme, sensible et frémissante, errait une petite grimace

ironique et tendre; sur le bonnet de fourrure la neige se posait en paillettes, en petites étoiles étincelantes et dures. Hélène fermait les yeux; elle était lasse; elle avait couru et joué tout le jour dans la neige; quand les luges manquaient, on lançait à toute allure du haut de la colline un traîneau dételé qui ne manquait pas d'accrocher à une pierre gelée et d'envoyer tout son chargement dans l'ornière profonde, broussailleuse, dans la neige douce et épaisse... L'amour des jeux dangereux, la brutalité, la rudesse garçonnière, tout cela, Hélène l'avait retrouvé.

Les bals du samedi avaient lieu dans un hangar, où, par les planches du toit mal joint, comme dans une crèche de Noël, on voyait le ciel noir, vaguement éclairé par la faible palpitation des étoiles. Les musiciens aux fanfares bruyantes, tambours et cuivres, s'installaient à cheval sur les bancs; les gars dansaient hérissés de fusils chargés, le large coutelas de la chasse à l'ours, avec sa lame plate emmanchée dans un pied de cerf, bringuebalant à leur ceinture; ils frappaient de leurs bottes le plancher d'où s'élevait parfois un nuage odorant, fait de parcelles de foin, car les entrepôts étaient bâtis en-dessous; les filles portaient un tablier rouge, et, exagérant leur loyalisme, des rubans écarlates dans leurs cheveux blonds et des jupons rouges sous leurs robes que la danse soulevait.

Parfois la porte s'ouvrait et un souffle glacé pénétrait dans la pièce. On voyait sur le seuil des sapins éclairés par la lune; ils étaient raides, immobiles, argentés, et chaque branche gelée, dure et étincelante comme l'acier brillait dans la nuit. Le poêle ronflait; on y enfonçait des quartiers d'arbres frais, encore mouillés et blancs de neige. Une fumée épaisse remplissait la pièce; il s'y mêlait la buée formée par la respiration des danseurs et la vapeur qui s'échappait des houppelandes et des bonnets de fourrure. Hélène était assise sur une table de bois, ses pieds pendant dans le vide; Fred Reuss se tenait debout contre elle et serrait fortement sa jambe. Hélène reculait, mais, derrière elle, un couple s'embrassait, chaviré, à demi couché sur la table. Elle revenait vers le jeune homme; elle buvait silencieusement cette joie nouvelle, cette paix, la chaleur qui, du corps de Fred, de sa main caressante qui serrait doucement sa cheville, montait jusqu'à son cœur. Elle jouissait de ce plaisir trouble et nouveau de tendre le visage

de telle façon que la lumière vînt tomber sur sa joue, car elle savait qu'elle était mate et pure, rouge d'un jeune sang vif et brûlant. Plaisir de rire pour montrer des dents blanches et lumineuses, de laisser pendre cette petite main maigre et brune que Fred serrait, appuyait entre son corps et la table. Les lampes à pétrole étaient suspendues au plafond et pleines d'une huile jaune qui oscillait lourdement, lorsque la danse recommençait, une espèce de bourrée qui faisait grincer et gémir le plancher et se terminait par un tourbillon insensé. Hélène, aux bras de Reuss, sautait et tournait, pâle, les lèvres pincées, sentant monter dans son âme un doux et écœurant vertige. Autour d'elle les rubans, les longues tresses des filles volaient, fouettant leurs joues, fouettant comme des lanières le visage d'Hélène, lorsque la danse heurtait les couples les uns contre les autres.

Quand les hommes avaient suffisamment dansé et bu à leur content l'alcool de contrebande, ils prenaient leurs mausers et logeaient dans le plafond des balles. Debout sur la table, les deux mains appuyées aux épaules de Reuss, enfonçant sans y prendre garde dans son excitation ses ongles dans son dos, Hélène contemplait ce jeu, respirait cette odeur de poudre déjà bien connue d'elle. Le fils aîné de Reuss, à la tête rase comme le gazon au printemps, son petit manteau de fourrure entr'ouvert sur sa blouse de coutil, sautait sur place joyeusement. Lorsque les cartouches s'épuisaient, alors seulement commençaient les rixes.

Fred Reuss disait avec regret :

— Allons, il faut partir maintenant, qu'est-ce que ma femme va dire, il est près de minuit, venez vite...

Ils sortaient; dehors, les chevaux attendaient, flairant le sol gelé, secouant par moment leurs têtes couvertes de neige; les clochettes qu'ils portaient à leurs cous s'agitaient et de douces, mystérieuses sonneries traversaient la forêt et la rivière prise dans sa carapace de glace. Hélène et Reuss se balançaient doucement, à demi endormis, au pas des chevaux qui montaient la côte. Hélène sentait ses joues brûler comme des flammes; la veille, la fatigue et la fumée rongeaient ses paupières; elle cherchait nonchalamment du regard la lune rose qui montait lentement dans le ciel d'hiver.

III

Hélène siffla ses chiens, ouvrit sans bruit le portail et sortit du jardin. Le ciel était pâle et brillant; on n'entendait pas un chant d'oiseau dans la campagne; sur la neige épaisse, entre les rares petits sapins gelés, des traces, en forme d'étoiles, marquaient le passage des bêtes; les chiens flairaient le sol; puis, ils repartaient en courant vers le bois où, chaque jour, depuis plus d'une semaine, Hélène et Reuss se rencontraient.

Il y était venu d'abord avec ses fils, puis seul. A l'orée du bois se dressait une maison abandonnée; c'était une ancienne datcha, une maison de plaisance, en bois, peinte en vert d'eau, au perron gardé par deux griffons de pierre; on avait commencé à la brûler, sans doute, puis l'incendie avait été éteint : tout un pan de mur était noir, léché par la fumée. Les vitres avaient été brisées à coups de pierres : on voyait, en se haussant sur la pointe des pieds, un salon obscur, encombré de meubles. Un jour, en passant son bras par la fenêtre, Reuss avait arraché une photographie du mur. Sous le verre elle était toute gondolée, jaunie sans doute par l'humidité d'un long automne et d'un hiver sans feu. C'était l'image d'une femme. Longtemps il l'avait regardée avec malaise; une espèce de sombre et trouble poésie se dégageait de ces traits inconnus. Puis il l'avait enterrée dans la neige, sous un sapin. Les portes de la maison étaient descellées et branlaient dans leurs gonds à demi défaits.

Ce jour-là, Reuss, en attendant Hélène, avait pénétré dans le hangar et pris, parmi les attelages de toutes sortes, quelques légers traîneaux finlandais. On appelait ainsi de simples chaises de jardin, montées sur des lames. Au dos de ces chaises étaient gravés encore des noms d'enfants, tracés au canif dans le bois, en grosses lettres malhabiles. Les paysans, lorsqu'on les interrogeait sur le sort des habitants de cette maison, paraissaient brusquement avoir oublié le russe et même tout langage humain. Ils plissaient leurs petits yeux étroits et cruels et se détournaient sans répondre.

Comme Hélène rôdait autour de la maison, attirée par son inexprimable aspect d'abandon et de tristesse, Fred Reuss s'approcha d'elle et tira en riant ses cheveux :

— Laissez donc cela!... Ça sent la vieillesse, le malheur et la mort! Venez avec moi, petite fille...

Il montra le chemin de glace qui descendait d'une faible hauteur jusqu'à la plaine :

— En route!

Les traîneaux finlandais étaient guidés par un patineur debout à l'arrière, tandis que l'autre s'asseyait sur la chaise. Mais cela était trop lent au gré d'Hélène et de Reuss; ils grimpèrent tous les deux derrière le traîneau et le lancèrent dans la neige. Il dégringola la pente, allant de plus en plus vite; le vent soufflait aux oreilles et les cinglait cruellement.

— Attention, attention, — criait Fred et ses joyeux éclats de rire sonnaient dans l'air pur et glacé : — attention! L'arbre! La pierre! Nous tombons! Nous sommes morts! Tenez-vous bien Hélène... Frappez la terre du pied! Comme cela! Encore! Encore!... Plus vite... Oh, c'est délicieux...

La respiration coupée, ils glissaient sans bruit avec une vitesse vertigineuse de songe, le long de la pente, le long du blanc chemin de glace dans la plaine. Ils roulèrent jusqu'au moment où le traîneau eut heurté une racine d'arbre et versé ses passagers dans la neige. Dix fois, cent fois, sans se lasser, ils recommencèrent, hissant le traîneau jusqu'au haut de la côte et se laissant glisser ensuite le long de la pente gelée.

Hélène sentait le souffle ardent du jeune homme dans son cou; le froid cruel lui arrachait des larmes qui coulaient sur son visage sans qu'elle pût les essuyer : le vent de la course les séchait sur ses joues. Comme des enfants, ils poussaient tous deux des cris aigus, joyeux, qui s'exhalaient d'eux sans qu'ils en eussent conscience et ils frappaient du pied le sol gelé. Le petit traîneau bondissait alors et dévalait la colline comme une flèche.

Enfin, Fred dit :

— Écoutez, ça ne va pas assez vite. Ce qu'il faudrait, c'est un vrai traîneau.

— Comment faire? — dit Hélène, — la dernière fois nous l'avons abîmé et le cocher, depuis, se méfie et ferme à clef la remise. Mais ici, dans le hangar, j'en ai vu un...

Ils retournèrent en courant vers le hangar, prirent le plus beau des traîneaux, doublé de rouge et bordé d'un rang de

grelots. Ils eurent quelque peine à le faire descendre, mais une fois l'élan donné, rien au monde ne pouvait se comparer à la rapidité de sa course; la neige volait dans leurs visages, entrait dans leurs bouches entr'ouvertes, haletantes, les aveuglait, cinglait leurs joues. Hélène ne voyait plus rien. La blancheur étincelante de la plaine fulgurait sous les rayons du soleil d'hiver ardent et rouge, qui allumait sur la neige un feu écarlate. Peu à peu, cependant, il pâlit, devint rose.

— Quelle ivresse, — songea Hélène.

Ils ne comptaient plus leurs chutes. Enfin, après l'une d'elles qui les jeta au fond d'un ravin et d'où ils sortirent avec peine, les joues griffées par les aiguilles de glace, Reuss, qui pleurait à force de rire, dit :

— Nous allons nous casser la tête, c'est clair! Reprenons nos paisibles traîneaux finlandais.

— Jamais de la vie! Rouler dans la neige, c'est ce qu'il y a de plus amusant.

— Ah, vraiment, c'est ce que vous préférez? — murmura Reuss. Il l'attira contre lui, la tint un instant serrée contre sa poitrine. Il paraissait hésiter; elle restait debout contre lui, le regardant de ses yeux joyeux qui avaient repris toute leur innocence. Il dit brusquement :

— Eh bien, si vous aimez rouler dans la neige, grimpez sur mon épaule!

Il la saisit par la taille, l'aida à se jucher sur son dos, puis la jeta à deux pas de lui, dans la neige épaisse. Elle criait de peur et de plaisir; on enfonçait dans la neige comme dans un nid de plume; elle coulait dans le cou par l'échancrure du chandail entr'ouvert; elle pénétrait à l'intérieur des gants, emplissait la bouche d'une saveur glacée et parfumée de sorbet. Le cœur d'Hélène battait de bonheur. Elle regardait avec angoisse le crépuscule précoce qui envahissait le ciel.

— On ne rentre pas encore, hein? On peut rester encore un petit moment? — suppliait-elle. — Il ne fait pas nuit encore...

Enfin, Fred dit à regret :

— Si, il faut rentrer.

Elle se mit debout, se secoua, puis ils remontèrent sur le chemin. Sur le champ de neige, une seule flèche de lumière demeurait, et l'ombre venait étrangement vite; elle était d'une

tendre couleur lilas; dans le ciel lumineux, la pâle lune d'hiver s'élevait lentement au-dessus d'un petit lac gelé. Ils se taisaient. Leurs pas sonnaient sur la terre glacée. Très loin, à de longs intervalles, on entendait le bruit sourd du canon. Ils l'écoutèrent distraitement. Depuis des mois, ce doux grondement était si constant qu'on avait cessé de l'entendre... D'où venait-il seulement?... Qui tirait?... Contre qui?... A un certain degré de tragique horreur, l'esprit humain saturé réagit par l'indifférence et l'égoïsme. Ils marchaient à côté l'un de l'autre, las et heureux. Hélène sentait le regard de Reuss fixé sur elle. Tout à coup, il s'arrêta, lui entoura le visage de ses mains. Il approcha sa joue de la sienne, sembla regarder un instant avec émerveillement le grain de la peau, le reflet du sang qui montait si chaud et si ardent sous ses joues, huma son visage comme une rose; le baiser hésita, se posa au milieu des lèvres entr'ouvertes, baiser léger, rapide et brûlant comme une flamme. Le premier baiser, les premières lèvres d'homme qui l'eussent jamais effleurée ainsi... Ce qu'elle ressentit d'abord ce fut la peur et la colère; elle cria :

— Mais qu'est-ce que vous faites? Vous êtes fou?

Elle ramassa une motte de neige et la lança dans la figure du jeune homme qui fit un bond de côté et esquiva le coup. Elle l'entendit rire. Elle cria avec rage :

— Je vous défends de me toucher, vous entendez? — et elle courut le long du chemin gelé, déjà sombre, dans la direction de la maison; elle sentait sur ses lèvres le goût des jeunes dents avides, mais elle refusait d'y arrêter sa pensée, de consentir à savourer cette joie nouvelle et brûlante.

— M'embrasser comme une femme de chambre, — pensa-t-elle, et elle courut sans s'arrêter jusqu'à la chambre de sa mère, prit à peine le temps de frapper, ouvrit la porte.

Sur le divan, silencieux, Bella et Max étaient assis. Hélène en avait vu, surpris bien d'autres... Mais ce qui la troubla cette fois-ci, ce fut quelque chose d'étrange, de nouveau, la tendresse, l'intimité entre ces deux êtres, cet air d'amour qu'ils exhalaient, non pas de vice ni de passion, mais du plus humain, du plus ordinaire amour...

Bella tourna lentement la tête :

— Qu'est-ce que tu veux?

— Rien, — fit Hélène, le cœur serré — rien... je pensais... je...

Elle se tut.

Sa mère murmura :

— Va donc dehors. Il ne fait pas nuit encore. J'ai vu Fred Reuss qui te cherchait, va avec lui et les petits...

— Tu veux que j'aille le trouver? — demanda Hélène, et un petit sourire malicieux et mélancolique tira de côté sa bouche, — j'irai si tu veux...

— Mais oui, va, — dit Bella.

IV

Le lendemain était un dimanche. Hélène entra dans le petit salon, alla souffler sur les vitres gelées pour voir le ciel. Tout semblait extraordinairement joyeux, limpide et tranquille; les enfants vêtus de blanc jouaient dans le jardin plein de neige; le soleil brillait; la maison sentait l'odeur des gâteaux chauds et de la crème, mêlée à celle des planchers de bois fraîchement lavés. On respirait le jour férié et sa joie innocente.

Debout devant la vieille glace, qui miroitait au soleil et lui renvoyait une image lointaine, trouble, bleuâtre, comme lorsqu'on se penche sur l'eau, un jour d'été, Hélène souriait, regardait sa robe blanche de percale empesée; elle vit entrer Fred Reuss, et, sans se détourner, lui fit un signe de tête dans la glace.

Ils étaient seuls. Il l'attira contre lui avec moins de brutalité que la veille, mais une ironique câlinerie qu'elle ne connaissait pas. Elle se laissa embrasser, lui tendit elle-même son visage, ses mains, ses lèvres, jouissant de ces vagues de délice, de ces ondes aiguës de félicité qui pénétraient son corps.

Elle le sentait plus jeune qu'elle, d'une persistante jeunesse inaltérée, et cela était à ses yeux son attrait le plus vif, sans doute. Il était tendre, abandonné, confiant, malicieux, emporté et gai comme un enfant. Lorsqu'ils jouaient ensemble dans la neige, avec ses deux fils, elle sentait que ce n'était ni pour

se mettre à leur portée, ni même pour pouvoir l'embrasser à la dérobée qu'il montait et descendait sans fin la petite colline, mais parce qu'il aimait par-dessus tout et autant qu'elle-même l'air pur, le soleil, les cris et les chutes dans la neige molle et douce. Désormais, ils passèrent presque tout leur temps ensemble. Hélène avait pour lui la plus délicieuse, la plus indulgente tendresse, qui augmentait, aiguisait encore l'âpre saveur éveillée par ses baisers. Mais, ce qu'elle aimait surtout, c'était la sensation d'orgueil qu'il lui donnait, la conscience de son pouvoir de femme. Quel plaisir de voir Fred délaisser pour elle les jeunes filles qui la regardaient de haut, à cause de leurs vingt ans! Parfois, elle manœuvrait pour s'éloigner de lui, jouissant de sa rage silencieuse, lorsqu'au lieu d'aller le rejoindre dans le jardin où il l'attendait, elle venait auprès de sa femme et cousait, assise à ses côtés, les yeux baissés. Il l'attrapait par ses cheveux au vol quand elle descendait en courant sur la terrasse et il disait tout bas, avec colère :

— Si petite et déjà odieuse comme une vraie femme!

Il riait, mais cette petite grimace au coin des lèvres, l'éclair de désir qui pâlissait son visage, de cela Hélène n'arrivait pas à se lasser. Cependant il connaissait son pouvoir :

— Quand vous serez plus vieille, vous penserez à moi avec reconnaissance, car si j'avais voulu... D'abord, j'aurais pu vous faire souffrir de telle façon que cela eût pesé sur toute votre vie et que jamais plus vous n'auriez eu cette superbe assurance en face de l'amour... Et puis... mais vous comprendrez cela plus tard, et vous aurez pour moi beaucoup d'amitié... Vous direz : c'était un vaurien, un coureur de jupes, mais avec moi, il a été chic... Ou bien vous direz : quel imbécile... Cela dépendra beaucoup du mari que vous aurez...

Cependant le printemps approchait; les troncs d'arbres, noirs, mouillés, luisants, semblaient germer d'une vie secrète. Sous la croûte épaisse de neige, on entendait le premier tressaillement de l'eau prisonnière; les ornières que la neige fraîche ne recouvrait plus étaient noires de boue séchée. Chaque jour, le bruit du canon devenait plus distinct : les Blancs, les troupes régulières qui devaient former plus tard l'armature de la nouvelle république, descendaient du nord.

Le soir, dans leurs chambres, les gens, qui avaient perdu leur calme et leur arrogance, cousaient fébrilement dans leurs ceintures et les doublures de leurs vêtements les valeurs et l'argent étranger. Dans cet affolement, personne ne songeait à Hélène, ni à Fred Reuss. Ils restaient au salon, aux vitres rouges, dès que venait la nuit, car les incendies se rapprochaient, entouraient le village d'un cercle mouvant et palpitant, et, quand le vent soufflait de l'est, il apportait une faible odeur de poudre et de fumée. Ils étaient seuls, échangeant de longs, de silencieux baisers sur le dur petit divan de bambou qui branlait et grinçait doucement dans l'ombre... La porte était ouverte et on entendait le bruit des pas et des voix dans le couloir. Le pétrole manquait, la lampe répandait une clarté rougeâtre, intermittente. Hélène oubliait le monde; elle était couchée sur les genoux de Fred; elle sentait battre contre sa joue vivement, irrégulièrement, le cœur de son ami, elle admirait les grands yeux souriants et sombres qui se fermaient avec langueur.

— Votre femme... prenez garde, — disait-elle parfois sans bouger.

Mais il n'entendait pas; il buvait lentement le souffle des lèvers entr'ouvertes :

— Ah, laisse-moi tranquille, il fait si sombre, personne ne nous verra... Et puis ça m'est bien égal, — murmurait-il, tout m'est égal....

— Mais comme la maison est tranquille, ce soir, — dit-elle enfin en s'écartant de lui.

Il alluma une cigarette et s'assit sur le bord d'une fenêtre. La nuit était opaque, épaisse, sans un éclair; des larmes de gel brillaient sur les vitres. Les vieux sapins craquaient doucement; leurs branches remuaient avec un bruit étouffé, comme un soupir humain. Entre les arbres brilla tout à coup la flamme d'une lanterne.

— Qu'est-ce que c'est? — dit distraitement Hélène.

Reuss ne répondait pas; penché à la fenêtre il suivait du regard les lumières, car elles étaient nombreuses maintenant; elles avaient surgi de toutes parts, elles vacillaient, s'éteignaient, reparaissaient, se croisaient comme dans les figures d'un ballet. Il haussa les épaules :

— Incompréhensible... Je vois une, deux, trois mantes de femmes, dit-il en collant son visage aux vitres, mais qu'est-ce qu'elles peuvent bien chercher là? Elles cherchent quelque chose dans la neige, répéta-t-il, en comptant une à une les petites flammes qui cernaient la maison, mais, peu à peu, elles s'éloignèrent.

Il revint vers Hélène immobile; elle sourit, levant ses paupières avec effort : dès l'aube jusqu'au soir, les luges, les skis, les courses dans la campagne, et ces épuisants baisers... Lorsque la nuit venait, elle ne rêvait qu'à son lit, aux longs et délicieux sommeils jusqu'au matin.

Il se rassit auprès d'elle et recommença à l'embrasser sans souci de la porte ouverte. Elle jouissait d'une manière délicieuse et aiguë de ces lents, de ces silencieux baisers, de la clarté rouge de la lampe qui brasillait et fumait, de cette parfaite insouciance, cette allégresse, du sentiment que le monde entier pouvait crouler, et que rien ne vaudrait jamais la saveur de cette bouche mouillée qu'elle retenait entre ses dents, ni la caresse de ses mains souples et fortes. Parfois, elle le repoussait de ses deux bras tendus.

— Qu'est-ce qu'il y a? Je te fais peur? — disait-il.

Elle répondait :

— Non, pourquoi? — et cette innocence d'enfant, tandis qu'elle se laissait embrasser comme une femme, irritait son désir davantage.

— Hélène, — murmura-t-il.

— Oui?

Il chuchotait; sa langue était liée par une mystérieuse ivresse; sa pâleur, ses cheveux défaits, ses lèvres tremblantes l'effrayaient, mais ce qui dominait en elle, c'était un plaisir orgueilleux et sauvage.

— M'aimes-tu?

— Non, — dit-elle en souriant.

Jamais il n'entendrait d'elle un mot de tendresse, un aveu d'amour...

— Il ne m'aime pas, — songeait-elle, — il prend son plaisir, et c'est parce que je ne me montre pas devant lui une sotte petite fille amoureuse et docile qu'il me recherche encore, que je ne l'ennuie pas...

Elle se sentait si sage, si mûre, si femme...

— Je ne vous aime pas, mon chéri, mais vous me plaisez, — dit-elle.

Il la repoussa avec rage :

— Petite vieille, allez, je vous déteste!

Madame Haas entra, s'exclama avec agitation :

— Vous avez vu?

— Non, qu'est-ce qu'il y a?

Elle ne répondit pas, prit la lampe, l'approcha de la fenêtre et fit fondre à la flamme la glace qui recouvrait les vitres :

— Je suis sûr d'avoir vu partir les servantes, il y a une heure. Elles couraient dans la direction de la forêt et elles ne sont pas revenues depuis!

Elle colla son visage aux vitres, mais les ténèbres étaient profondes; elle entr'ouvrit la fenêtre; le vent fit voler ses mèches grises :

— Où allaient-elles? On ne voit plus rien. Ah, tout cela finira mal! Les Blancs approchent chaque jour! Croyez-vous qu'ils viendront nous avertir quand ils auront l'intention de s'emparer du village?... Mais qui écoute une vieille femme? Mais vous verrez, vous verrez! Dieu veuille que je me trompe, mais je sens le malheur, s'écria-t-elle d'une voix aigre et plaintive, secouant sa tête, comme une vieille Cassandre.

Hélène se leva et alla ouvrir la porte de la cuisine; alors, ils virent que le feu était allumé et continuait à brûler dans la pièce vide, éclairant une table dressée et le dîner servi, mais pas une figure humaine ne se montrait dans cette grande chambre, pleine à l'ordinaire de voix et de pas. La buanderie voisine était déserte également, mais les planches à repasser étaient restées là avec des draps humides soigneusement disposés : quelqu'un avait dû venir chercher les servantes et elles s'étaient enfuies sans doute en une seconde.

Hélène sortit sur le perron, appela, mais personne ne répondit.

— Elles ont emmené les chiens, — dit-elle en rentrant, secouant la neige qui recouvrait sa tête nue — on ne les entend pas, et ils connaissent bien ma voix cependant...

Une femme parut :

— Les Blancs cernent le village, — cria-t-elle.

Des portes s'ouvrirent; chacun tenait à la main une bougie allumée, car c'était le seul mode d'éclairage des chambres, et ces petites flammes palpitantes volaient de pièce en pièce; les enfants, réveillés, pleuraient.

Hélène revint au salon; il s'était rempli peu à peu. Les femmes se pressaient aux fenêtres; elles parlaient à voix basse :

— Mais c'est impossible... On les aurait entendus...

— Pourquoi? Croyez-vous qu'ils envoient des estafettes, — demanda madame Haas en ricanant.

— Oh, — dit Reuss à l'oreille d'Hélène, — emmenez cette femme et que je ne l'entende plus, ou je tords le cou à ce corbeau de malheur!

— Écoutez donc, — cria Hélène.

La porte de la cuisine battait violemment dans le silence. Tous se turent.

Sur le seuil, une des servantes, la vieille cuisinière russe, dont le fils était garde-rouge, parut, dans sa mante noire, couverte de neige, la figure épuisée et hagarde, ses cheveux blancs défaits tombant sur son front.

Elle regarda les femmes qui l'entouraient, se signa lentement et dit :

— Priez pour les âmes de Hjalmar, d'Ivan, de Olaf et d'Eric. Eux et d'autres garçons du village ont été faits prisonniers cette nuit par les Blancs. Ils ont été pris et fusillés, puis on a jeté au hasard les corps dans la forêt. Nous, les femmes, nous sommes allées chercher les cadavres pour les ensevelir, mais le prêtre a refusé de nous laisser entrer au cimetière, disant que des chiens de communistes n'avaient pas besoin de sépulture en terre chrétienne. Nous allons les ensevelir nous-mêmes dans la forêt. Dieu nous aide!

Elle referma la porte et sortit lentement. Hélène ouvrit la fenêtre et les regarda disparaître dans la nuit, chacune tenant à la main une pelle et une lanterne qui éclairait la neige.

— Mais nous, mais nous, — cria le gros Lévy, — que devenons-nous là-dedans?

Derrière Hélène s'éleva un bourdonnement confus de voix :

— Nous n'avons rien à craindre des Blancs, c'est certain, mais nous tombons en plein champ de bataille. Le mieux serait de partir cette nuit même!

— Je l'avais bien dit, — murmura la vieille madame Haas avec une satisfaction profonde.

Xénia Reuss demanda :

— Fred, est-ce qu'il faut réveiller les enfants?

— Certainement, et les habiller chaudement surtout. Qui veut aller avec moi chercher des chevaux?

Le vieil Haas conseilla de sa voix essoufflée :

— Attendez jusqu'au matin. La nuit est trop profonde. Vous risquez de tomber sous une balle égarée. Et où aller, d'ailleurs, en pleine nuit, par ce froid, avec des femmes et des enfants?

Chaque mère apparaissait maintenant, tenant son enfant dans ses bras. Ils ne pleuraient pas, mais ouvraient de grands yeux étonnés. Reuss proposa de jouer aux cartes pour que le temps passât plus vite, et on installa des tables de bridge comme tous les soirs. Hélène regarda autour d'elle; tous les enfants, grands ou petits, étaient assis auprès de leurs mères, et chacune avait posé sa main tremblante sur les épaules et les fronts inclinés, comme si cette faible main eût eu le pouvoir d'arrêter les balles.

Reuss s'approcha de sa femme et posa tendrement sa main sur son bras.

— N'aie pas peur, chérie, il ne faut pas avoir peur, nous sommes ensemble, — murmura-t-il, et Hélène sentit un étau invisible serrer son cœur :

— Comme il l'aime... Mais je sais bien qu'il l'aime, c'est sa femme, pensa-t-elle avec une sourde colère : qu'est-ce qui me prend?... Tout de même, comme je suis seule...

Elle s'éloigna, s'assit sur le bord de la fenêtre, regardant distraitement tomber la neige. Elle songeait, torturée par une souffrance dont elle ignorait jusqu'au nom :

— Comme il la regarde, comme il prend la main de ses fils, comme il aime ses fils... Il se soucie bien de moi, maintenant, de moi qu'il caressait, qu'il embrassait si tendrement il y a cinq minutes... Ah, comme je suis heureuse de ne pas lui avoir dit : « Je t'aime... » Mais est-ce que je l'aime?... Je ne sais pas, je souffre, c'est injuste, je ne devrais pas souffrir comme cela, je suis trop petite...

Elle regarda sa mère et Max avec haine :

— A cause d'eux... Je le hais, je voudrais le tuer, — songea-t-elle, en regardant Max, mais, tandis que de faibles injures d'enfant montaient à ses lèvres, pour la première fois elle pensa :

— Comme je suis sotte... La vengeance est à portée de mes mains, pourtant... J'ai bien su plaire à Fred Reuss, que toutes les femmes recherchaient... Max n'est qu'un homme... Si je voulais... Oh, mon Dieu, éloignez de moi cette tentation. Et pourtant... Elle l'a méritée... Ma pauvre mademoiselle Rose, comme ils l'ont fait souffrir... Pardonner? Pourquoi? Au nom de quoi? Oui, je sais bien. Dieu a dit : « Je me suis réservé la vengeance... » Ah, tant pis, je ne suis pas une sainte, je ne peux pas lui pardonner! Attends, attends un peu, tu verras! Je te ferai pleurer comme tu m'as fait pleurer! Tu ne m'as jamais appris la bonté, le pardon! C'est bien simple : tu ne m'as jamais rien appris qu'à te craindre et à me tenir à table! Tout est haïssable, je souffre, le monde est mauvais! Attends, attends, ma vieille!

La lampe jeta un dernier rayon et s'éteignit. En jurant, les hommes agitèrent leurs cigarettes enflammées :

— Bon, il n'y a pas une goutte de pétrole, naturellement, et la cuisine est vide...

— Je sais où sont les bougies, — dit Hélène.

Elle en trouva deux; une fut posée parmi les joueurs, et l'autre sur le piano, éclairant la misérable petite chambre qu'Hélène ne devait plus revoir.

Les enfants s'endormaient. Par moments, l'un des hommes disait :

— Au fond, nous ferions bien mieux d'aller tranquillement nous coucher, c'est ridicule de rester là... Qu'est-ce que nous faisons là...

Mais les femmes répétaient avec angoisse :

— Restons ensemble, on se sent mieux ensemble...

Il était près de minuit lorsque les premiers coups de feu éclatèrent. Pâlissant, ils laissèrent tomber leurs cartes :

— Cette fois-ci...

Les mères prirent leurs enfants contre elles, les serrèrent dans les plis de leurs jupes. La fusillade tantôt se rapprochait, tantôt s'éloignait.

— Éteignez les lumières, — cria quelqu'un avec angoisse.

Ils se précipitèrent vers les bougies, les soufflèrent. Dans l'obscurité Hélène entendait une respiration haletante, saccadée, des soupirs :

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Seigneur Dieu...

Hélène rit silencieusement; elle aimait le bruit des balles; une sauvage exaltation la faisait frémir et trembler joyeusement.

— Comme ils ont peur, comme ils sont malheureux tous! Moi, je n'ai pas peur! Moi, je ne tremble pour personne! Je m'amuse, je m'amuse, songeait-elle; et la bataille, le danger, le risque se transformaient pour elle en un jeu terrible et excitant; — et elle ressentit brusquement une vigueur, une allégresse moqueuse, telle que jamais elle ne devait en éprouver de semblable. Par une sorte de prescience, elle se hâtait d'en jouir, comme si elle eût deviné dès lors qu'à l'avenir chaque être aimé, chaque enfant aimé lui volerait un peu de cette force, de cette assurance, de ce froid courage et la ferait semblable aux autres, au troupeau, qui se pressait chacun contre les siens, ceux de son sang, dans les ténèbres. Ils se taisaient. Chaque mère couvrait ses enfants de sa robe, attentive à les protéger du froid de la nuit, tout en étant persuadée qu'aucun d'entre eux ne verrait le jour. On entendait craquer dans l'ombre les ceintures pleines d'or; un enfant pleurait tout bas; le châle du vieux Haas glissa à terre; il se plaignit et soupira plaintivement; sa vieille femme, songeant que l'émotion et la nuit glacée tueraient le cardiaque, dit avec des larmes d'irritation et un accent de colère et d'amour :

— Mon Dieu, ce que tu peux être embêtant, mon pauvre mari...

Max et Fred Reuss étaient partis au village chercher des chevaux. La nuit s'écoula. Ils ne revenaient pas. Madame Reuss demanda :

— Qui a de l'alcool? Il faudrait les faire boire, quand ils seront là. La nuit est froide.

Elle avait parlé d'une voix douce et paisible, comme s'il s'agissait d'une promenade tranquille, dans la plaine. Hélène haussa les épaules.

— Pauvre femme, — songea-t-elle, — elle ne comprend donc pas qu'ils peuvent ne jamais revenir?

Madame Haas, agitant les clefs pendues à sa ceinture, sortit, alla dans sa chambre et revint bientôt avec un flacon d'alcool. Madame Reuss la remercia et lui prit la bouteille des mains. Alors, seulement, à la flamme du briquet que quelqu'un allumait, Hélène vit qu'une pâleur livide recouvrait le visage de la jeune femme.

— Elle l'aime trop pour désespérer, — pensa-t-elle, tandis qu'un tardif remords s'éveillait dans son âme. — Quand on aime autant que cela, sans doute, on ne consent jamais à la mort. On croit que l'amour protège. Même s'il ne revient pas, s'il se perd dans la neige ou si une balle égarée le frappe, elle l'attendra... Fidèlement... Est-il possible qu'elle n'ait rien vu? Oh, si, elle a tout compris depuis longtemps, au contraire, mais elle doit avoir l'habitude... Elle se tait. Elle a raison. Il est bien à elle, son Fred...

Elle regarda sa mère qui tremblait et cherchait anxieusement une lumière dans la nuit, tandis que madame Haas lui disait d'une douce voix perfide :

— Mais pourquoi vous inquiéter, chère madame? Votre fille est auprès de vous...

Il semblait à Hélène que chacun de ces êtres réunis là ouvrait involontairement son cœur devant elle; elle était assise sur le rebord de la fenêtre, elle balançait ses jambes sur cette masse indistincte serrée dans les ténèbres, elle écoutait le bruit de la fusillade, incessant, lourd et grave... Ils quittèrent tous la pièce au bout de quelques instants, s'échelonnèrent sur les marches de l'escalier, car ils craignaient les fenêtres par lesquelles une balle pouvait entrer. Hélène resta seule avec la fille poitrinaire, qui était entrée sans bruit, qui se glissa sur le tabouret du piano et commença à jouer à tâtons, laissant les familles dans leur chaleur, leur tendresse de bêtes dans l'étable. Hélène écarta un contrevent, et aussitôt la lumière de la lune ruissela sur le clavier, sur les mains maigres qui jouaient une musique ardente et malicieuse.

— Mozart, — dit la jeune fille.

Puis elles se turent. Elles n'avaient jamais échangé une parole; elles ne devaient plus se revoir... Hélène, le visage dans ses mains, écoutait la tendre, la fine, la moqueuse harmonie, ces accords limpides et allègres, ce rire qui raillait

les ténèbres et la mort, et elle ressentait jusqu'au vertige l'orgueilleuse ivresse d'être elle-même, Hélène Karol, « plus forte, plus libre qu'eux tous... ».

Au matin, on l'appela : les chevaux étaient là.

— Il n'y aura peut-être pas de place pour tout le monde, — dit Reuss, — les femmes et les enfants d'abord.

Mais chacun dit :

— Non. Tous ensemble.

Bella prit la main de Max :

— Tous ensemble...

Ensuite seulement, elle se rappela l'existence d'Hélène; elle demanda hâtivement :

— Tu as ton manteau?... Et un châle? Tu n'as pas de châle? A ton âge, il faut encore que je pense à tout.

Hélène se glissa auprès de Reuss :

— Où allez-vous? Ne pourrions-nous pas aller ensemble?

— Non. Il faudra nous séparer à la lisière de la forêt pour ne pas attirer l'attention, et chacun ira avec les siens.

— Je comprends, — murmura-t-elle.

Les voitures attendaient, en file devant le perron, comme lorsqu'on allait danser chez les gardes-rouges, morts maintenant et couchés dans la terre.

L'horizon était éclairée par les flammes lointaines, et les sapins couverts de neige paraissaient roses sous le tendre ciel gris du petit matin.

— Adieu, — dit Fred. Il pressa ses lèvres à la dérobée contre la joue froide d'Hélène, répéta doucement :

— Adieu, pauvre petite...

Puis ils se séparèrent.

V

Helsingfors, où les Karol échouèrent au printemps, après un long et épuisant voyage, était une petite ville blanche, riante, paisible. Les buissons de lilas fleurissaient les rues. C'était la saison où le ciel ne s'obscurcit jamais et garde jusqu'au matin une lumière laiteuse, la douce transparence d'un crépuscule de mai.

Hélène fut mise en pension chez la veuve d'un pasteur finlandais, Frau Martens, personne méritoire, chargée de vertus et d'enfants. C'était une petite femme maigre et agile, aux cheveux blonds, à la peau sèche, au nez rose qui avait été jadis gelé et qui demeurait fendillé en son milieu et d'une couleur violacée. Elle enseignait l'allemand à Hélène et lui lisait « Frau Sorge » à haute voix. Tandis qu'elle lisait Hélène regardait rouler sous la peau jaune du vieux cou sec un petit os pointu, proéminent comme une pomme d'Adam; elle n'écoutait pas un mot et rêvait à sa guise.

Elle n'était pas malheureuse, mais elle s'ennuyait cruellement. Ce n'était pas seulement Fred Reuss qu'elle regrettait. Au contraire, elle avait étrangement vite oublié Fred Reuss... Mais la liberté lui manquait, l'espace, le danger, cette vie excessive qu'elle avait connue et qu'elle ne pouvait plus effacer de sa mémoire.

Le soir, quand les petits Martens chantaient en chœur :

— *Oh, Tannenbaum, oh, Tannenbaum, wie grün sind deine Blätter!...*

Elle écoutait avec plaisir leurs voix sonores et douces, mais en même temps, elle songeait :

— Le bruit du canon... Le danger, n'importe quoi!... Mais vivre!... Vivre!... Ou, alors, être une enfant comme les autres... Avoir une mère comme les autres!... Mais non, il est trop tard... J'ai seize ans, mais mon cœur est empoisonné...

La lune d'automne versait sa froide clarté dans le petit salon orné de plantes vertes; elle s'approchait de la fenêtre, regardait le golfe qui miroitait dans l'ombre et songeait :

— Je voudrais me venger... Est-ce que je mourrai sans m'être vengée d'eux?

Car, depuis la nuit où cette idée pour la première fois l'avait effleurée, elle s'en nourrissait, s'en délectait sans cesse :

— Lui prendre son Max! Leur rendre à tous les deux ce qu'ils m'ont fait souffrir!... Je n'avais pas demandé à naître, moi!... Oh, j'aurais bien mieux aimé ne pas être née... Mais on n'a pas pensé à moi, c'est certain... On m'a jetée sur cette terre, et on m'a laissé grandir!... Eh bien, ce n'est pas assez! C'est un crime de mettre des enfants au monde et de ne pas leur donner une miette, un atome d'amour!

Me venger!... Ah, je ne puis pas renoncer à cela!... Ne l'exigez pas de moi mon Dieu!... Il me semble que je préférerais mourir plutôt que de renoncer à cela!... Lui prendre son amant!... Moi, la petite Hélène!...

Le dimanche seulement, Hélène voyait sa mère et Max. Ils venaient tous les deux, restaient un court moment et repartaient. Max, parfois, laissait quelques marks sur la table.

— Tu t'achèteras des bonbons...

Après son départ, elle donnait l'argent aux domestiques et longtemps n'arrivait pas à maîtriser le tremblement de haine qui la secouait tout entière.

Cependant, elle s'apercevait d'un changement entre sa mère et Max : il était subtil encore et insaisissable. Mais leurs paroles étaient différentes, et leurs silences. Ils s'étaient toujours querellés, mais à présent, l'accent de leurs querelles était plus âpre, chargé d'impatience et de colère.

— Ils deviennent conjugaux, — songeait Hélène.

Longuement, cruellement, elle regardait le visage de sa mère; elle pouvait le contempler autant qu'il lui plaisait : jamais les durs yeux ne s'abaissaient sur elle; Bella semblait tout entière tendue vers Max; elle scrutait avec une attention passionnée chaque mouvement de ses traits, tandis qu'il se détournait, comme s'il eût supporté avec peine le poids de son regard.

Le visage de Bella commençait à se relâcher; les muscles se détendaient; sous la poudre et la crème, Hélène voyait apparaître les rides que le fard engluait sans les masquer, qui ressortaient en lignes fines et profondes, au coin des yeux, des lèvres, des tempes. La surface peinte de la peau se craquelait, perdait son aspect lisse et crémeux, devenait grumeleuse, plus grossière, plus rude. Sur le cou se traçait le triple sillon de la quarantaine.

Un jour, ils arrivèrent après une querelle plus longue et plus pénible qu'à l'habitude : Hélène le vit aussitôt à l'expression douloureuse et irritée du visage de sa mère, au tremblement de sa bouche contractée. Bella ôta d'un mouvement emporté sa fourrure et la jeta sur le lit :

— Il fait une chaleur ici!... Est-ce que tu travailles bien, Hélène?... Tu n'as rien fait l'année dernière!... Comme tu te

coiffes mal!... Cela te vieillit de cinq ans, ces cheveux tirés en arrière!... Je ne tiens pas à m'affubler d'une fille à marier. Oh, Max, ne tournez pas comme une bête en cage!... Fais-nous donner du thé, Hélène...

— A cette heure-ci?

— Eh bien, quelle heure est-il donc?

— Sept heures. Je vous attendais plus tôt.

— Tu peux bien attendre ta mère une heure... Ah, l'ingratitude des enfants et du monde entier... Pas une âme qui vous aime, qui ait pitié de vous!... Personne...

— Es-tu donc tant à plaindre? — demanda doucement Hélène.

— Je meurs de soif, — dit Bella. Elle prit un verre d'eau et but avidement. Ses yeux étaient pleins de larmes. Quand elle eut reposé son verre, Hélène la vit passer à la dérobée son doigt sur ses cils et regarder avec anxiété sa figure dans la glace : les larmes délayaient le fard. Max prononça avec peine entre ses lèvres serrées :

— Cela devient odieux!...

— Ah, vraiment, c'est là votre avis?... Et la nuit que j'ai passée, à vous attendre, tandis qu'avec vos amis et ces femmes...

— Mais quelles femmes? — soupira-t-il d'un air excédé, — vous voudriez m'enfermer à triple tour et que je ne vois, que je n'entende, que je ne respire que vous!

— Autrefois...

— Oui, justement, c'était autrefois!... Comment ne le comprenez-vous pas?... On n'est jeune qu'une fois, insensé qu'une fois. Il est permis de tout jeter par la fenêtre, sa famille, son passé, son avenir, une fois, une fois seulement!.. A vingt-quatre ans!.. Mais la vie passe, l'être humain change, devient plus vieux, plus sage... Mais vous! Vous!.. Vous êtes tyrannique, égoïste, exigeante... Vous vous rendez odieuse aux autres et à vous-même... Je suis malheureux, ces jours-ci, vous le voyez bien, je suis triste, las, irrité... Vous n'avez pas pitié de moi... Je ne vous demande qu'une chose pourtant! Laissez-moi seul!... Ne me traînez pas derrière vous comme vous le faites, comme un chien à la laisse!... Laissez-moi respirer...

— Mais qu'avez-vous enfin?... Conçois-tu cela, Hélène?...

Il n'a pas de lettres de sa mère, pas de lettres de sa chère maman. Mais est-ce ma faute, enfin?... Je te le demande, est-ce ma faute?...

Max frappa nerveusement la table du poing :

— Est-ce que cela regarde cette gamine?.. Oh, assez, assez de larmes!... Je vous jure, Bella, si vous recommencez à pleurer, je m'en vais et vous ne me revoyez de ma vie!... Au moins autrefois vous étiez dure à vous-même autant qu'aux autres!... Cela avait une espèce de séduction, dit-il plus bas : dans mon cœur, je vous appelais Médée... Maintenant...

— Oui, — songeait Hélène, silencieuse et invisible dans l'ombre, — tu vieillis... Chaque jour qui passe t'enlève une arme et à moi m'en ajoute une. Moi, je suis jeune, j'ai seize ans, je le prendrai, ton petit ami, et ce ne sera ni très long, ni très malin, hélas, ni très difficile, et quand je t'aurai bien fait souffrir, je l'enverrai promener, car, pour moi, il sera toujours le Max détesté de mon enfance, l'ennemi de ma pauvre morte!... Oh, comme je la vengerai bien. Mais il faut attendre encore!...

Elle se souvenait confusément de ces soirs de son enfance, quand elle rentrait du jardin public, lorsque la soif la dévorait et qu'elle marchait sous la voûte des tilleuls, respirant leur parfum et rêvant au lait froid qui l'attendait dans un bol bleu, et comment elle berçait en elle cette soif, fermait à demi les yeux, et imaginait la sensation douce, froide, fluide dans sa gorge du lait glacé, puis, dans sa chambre, elle irritait encore son désir, tenait longuement le bol entre ses mains, en approchait son visage et mouillait ses lèvres de lait, avant de boire à longs traits.

Tout à coup, le téléphone retentit. Hélène prit le récepteur; on demandait Max à l'appareil. Elle dit :

— Pour vous, Max. Des nouvelles de Constantinople. On téléphone de votre hôtel.

Max lui arracha le récepteur des mains. Elle vit sa figure se décomposer. Il écouta un instant sans rien dire, puis raccrocha et se tourna vers Bella :

— Voilà, — dit-il à voix basse, — vous pouvez être heureuse maintenant!... Vous m'avez tout à vous!... Plus rien, plus rien hors de vous ne me reste!... Ma mère est morte... Seule...

comme elle l'avait prédit!... Oh, je serai puni, je serai terriblement puni!... C'était donc cela, ce poids qui m'étouffait!... Elle est morte à l'hôpital, à Constantinople, ce sont des étrangers qui m'annoncent sa mort... Elle était seule... Et mes sœurs?... Que sont-elles devenues pendant ce voyage où je n'étais pas à leurs côtés pour les protéger, pour leur venir en aide, pendant que j'étais avec vous, avec vous et les vôtres!... Ah, jamais je ne vous le pardonnerai!

— Mais vous délirez, — cria Bella en larmes, tendant vers lui son visage convulsé, dont le fard fondait — est-ce ma faute?... Ne soyez pas cruel... Ne me repoussez pas!... Vous me punissez de vos propres erreurs! Est-ce juste?... Oui, j'ai voulu vous garder, vous retenir!... Quelle femme aurait agi autrement?... Est-ce ma faute?...

— Tout est de votre faute, — cria-t-il en la repoussant avec violence.

Elle s'accrochait à ses vêtements; il dit avec haine :

— Oh, assez, assez, nous ne sommes pas au cinquième acte de l'Ambigu!... Laissez-moi!...

Il ouvrit la porte; elle cria encore :

— Vous ne me quitterez pas!... Vous n'avez pas le droit de me quitter!... Pardon, Max, pardon!... Ah, je suis plus forte que vous ne le croyez!... J'ai sur vous plus de puissance que vous ne le croyez!... Vous ne pourrez pas me quitter...

Hélène entendit battre le portail dans la rue vide. Elle dit la voix tremblante de colère :

— Tais-toi, je t'en prie. Nous ne sommes pas chez nous ici.

Bella tordit ses mains avec égarement.

— Et c'est tout ce que tu trouves à me dire?... Tu me vois désespérée!... Pas un mot de pitié, pas une caresse... Tu n'as donc pas vu comme il me traite!... Sa mère est morte d'un cancer au sein!... Est-ce ma faute?...

— Cela ne me regarde pas, — dit Hélène.

— Tu as seize ans. Tu comprends la vie. Tu comprends bien.

— Je ne veux pas comprendre...

— Malheureuse petite égoïste, cœur dur... Enfin, tu es ma fille!... Pas un mot d'affection... Pas un baiser!...

Frau Martens entr'ouvrit la porte :

— Le dîner est servi!... A table, Hélenchen!...

Hélène tendit son front aux lèvres de sa mère qui se détournèrent d'elle, et elle rejoignit Frau Martens qui, déjà, devant la soupière fumante, rendait grâce à Dieu pour le pain quotidien. Le cœur d'Hélène battait de haine et de colère :

— Ah, ce serait trop facile vraiment! — songeait-elle.

QUATRIÈME PARTIE

I

Le souffle de la révolution qui dispersait à son caprice les hommes à la surface de la terre, jeta les Karol en France en juillet 1919.

Boris Karol quelques mois auparavant avait traversé la Finlande, perdu cinq millions de couronnes suédoises sur le change, en avait regagné deux et était reparti pour Paris, où sa femme, sa fille et Max devaient le rejoindre.

Le bateau s'approcha des côtes d'Angleterre le jour de la signature de la paix. La nuit était froide et brumeuse comme en automne; les étoiles brillaient et se voilaient tour à tour. La terre était illuminée; des girandoles de lampions reliaient l'une à l'autre les petites villes côtières qui, elles, ne formaient qu'un seul bloc de lumière tremblante, jaune, diffuse, entourée d'un halo qui vacillait doucement à travers l'humide brouillard marin. Dans le ciel des fusées montaient, les unes éclatantes, les autres ne laissant derrière elles qu'une fumée cuivrée. Le vent portait vers le bateau des bouffées de musique guerrière, mais ces héroïques fanfares ne parvenaient pas à dissiper la solennelle mélancolie de cette nuit : l'ivresse de l'Armistice était depuis longtemps passée et il ne demeurait qu'un lourd et maladroit effort vers la joie. Un pilote anglais monta à bord; il était ivre; il chancelait; il répétait avec un accent cockney, d'une voix épaisse et attendrie :

— *Every man on land is married to-night, Ladies...*

Pour le fuir, Hélène alla se cacher à sa place préférée, à l'avant du bateau, où le bull beige du capitaine rongeait à

petit bruit les cordages. Longtemps elle regarda les rives de la France qui flottaient doucement au-devant d'elle dans la nuit. Elle les contemplait avec tendresse. Cher pays... Jamais, en revoyant la Russie, son cœur n'avait battu si joyeusement... Elles semblaient la fêter, avec leurs bords illuminés et les fusées qui volaient sur la mer. A mesure qu'elle approchait, il lui semblait reconnaître l'odeur du vent; elle ferma les yeux. Cinq ans sans revoir cette douce terre, la plus belle au monde... Ce laps de temps pourtant si bref lui semblait infini : elle avait tant vu de choses... elle s'était transformée d'enfant en jeune fille... Un monde avait croulé entraînant des hommes innombrables dans la mort, mais cela, elle l'oubliait, ou plutôt en elle un farouche égoïsme veillait. Avec toute la dureté impitoyable de la jeunesse, elle repoussait les souvenirs funèbres, la pitié, le regret; seule vivait en elle la conscience de sa force, de son âge, de son pouvoir enivrant. Peu à peu une sauvage exaltation l'envahit. Elle sauta sur le paquet de cordages pour mieux sentir le souffle du vent. La mer scintillait faiblement dans l'ombre, éclairée par les feux du navire. Doucement, elle tendit les lèvres, comme si elle eût voulu baiser au vol l'air marin. Elle se sentait légère et soulevée de joie, comme portée en avant par une force plus puissante qu'elle-même.

— C'est la jeunesse, — songea-t-elle en souriant : — ah, il n'est rien de meilleur au monde...

Elle vit venir Max; elle reconnut son pas et la flamme de la petite pipe qu'il fumait.

— Tu es là? — dit-il d'une voix lasse.

Il s'approcha, s'accouda à ses côtés et silencieusement regarda la mer; un fanal allumé l'éclairait. Comme il avait changé!.. Il était de ces hommes que l'extrême jeunesse fait paraître plus fins et plus beaux qu'ils ne le sont en réalité; il n'avait pas trente ans et déjà son visage glabre et tiré aux commissures des lèvres, plus gras, plus lourd, se fripait, enlaidissait; il n'avait plus ses beaux cils soyeux, ni le pli méprisant au coin de la belle bouche; elle s'affaissait maintenant, avec une expression lasse et irritée; sa mâchoire était marquée d'or.

Il siffla doucement le bull :

— Hep, Svea, laisse-moi ta place... Pousse-toi un peu, Hélène...

Il sauta auprès d'elle et s'assit, tenant le bull sur ses genoux. Hélène disait à mi-voix :

— Ces feux à droite, c'est sans doute le Havre... Comme il brille... Je crois que je reconnais le dessin de la Côte de Grâce... Oui, c'est la France, la France!

— Tu es contente? — demanda-t-il distraitement.

— Oui. Pourquoi ne le serais-je pas? J'aime ce pays, et de le voir ainsi illuminé me semble un bon présage...

Il ricana :

— Présomptueuse jeunesse... Les feux, la musique, les cris, tout cela n'est pas dans ta pensée en l'honneur d'un événement aussi négligeable que la signature de la paix, mais pour toi... Ce que ça peut être bête, une petite fille...

— Allez, allez, — dit-elle, en lui prenant la main, — vous seriez bien content d'être à ma place... Regardez-vous... Embêté, irrité... pourquoi? On ne sait pas... Moi, je suis contente, je me sens légère, heureuse... C'est que j'ai dix-sept ans, mon cher, et que c'est un âge heureux!

IRÈNE NEMIROVSKY

(*A suivre.*)

AU STUDIO

Celui qui entre pour la première fois dans un studio, non en visiteur, ou comme une *personne étrangère au service*, mais en homme qui peut se dire de la maison, éprouve une émotion comparable, pour le charme et la nouveauté, à celle que procure au bachelier de province son premier voyage à Paris.

Puérile sans doute, cette émotion plusieurs fois répétée fait bientôt illusion, gonfle d'importance l'âme du plus humble et tient lieu d'idéal, parfois de personnalité, chez des milliers d'adeptes du cinéma, qu'ils soient patrons, metteurs en scène, acteurs, rimeurs de chansons ou portiers. Quelques-uns même ne peuvent se défendre à la longue d'un certain sentiment de supériorité à l'égard de ceux qui n'ont pas le bonheur d'appartenir à la grande armée cinématographique.

Aux yeux d'une vedette passable, d'un producteur classique, d'un metteur en scène moyen, le théâtre est une institution antédiluvienne; il a fait son temps; ses arrière-plans sont à peu près sans attraits et ses coulisses n'intéressent plus guère les spectateurs d'aujourd'hui. Ce point de vue est aussi celui de la partie la plus « populaire », donc numériquement la plus importante, du public. Interrogez les fervents : Sorel est moins troublante que Garbo, la vie de Charlie Chaplin offre plus d'intérêt que celle de Lucien Guitry. S'il veut captiver l'auditoire international, l'acteur le mieux doué doit faire son entrée au cinéma. L'exemple de Charles Boyer est typique. Non que le théâtre soit mort; au contraire, il est à la veille d'une renaissance. Mais il est réservé

au petit nombre, il est cher, et, pour le vulgaire, il ne s'est pas assez écarté de la vie réelle. On en fait le tour trop vite. Il suffit en effet de s'asseoir dans un fauteuil d'orchestre, devant Shakespeare, Molière ou Ibsen, pour prendre en quelque sorte connaissance du théâtre, pour savoir ce qu'on voulait savoir, car le théâtre est extraordinairement frappant, évident et manifeste. Dès que le rideau tombe, il n'est plus...

En revanche le cinéma est beaucoup moins apparent. Par lui-même, le film n'est rien, c'est une marchandise, du spectacle en bobine tiré à plusieurs exemplaires, une collection de cartes postales. Rien ne vit. Pour le public, ce qui est immense et mystérieux, c'est tout ce qui précède la projection d'un film dans une salle quelconque, tout ce qui se passe dans un monde jugé féerique où les choses obéissent à l'homme, où le corps et l'esprit sont perpétuellement grisés par un mélange d'industrie et de fantaisie, où l'on est riche par définition, facilement aimé ou amoureux, puisqu'on ne pense qu'à l'amour, et généralement à l'abri de ces petites misères physiques et morales dont souffrent les hommes qui vont au cinéma au lieu d'en faire. Forme actuelle du merveilleux, le cinéma a mis l'enchantement à la portée de toutes les bourses. Il absorbe l'imagination des masses. C'est une sorte d'Atlantide, et nous savons maintenant à quoi rêvent les jeunes filles[1].

***

Les portes de ce monde secret se sont ouvertes pour moi il y a trois ans. Appelé à rédiger, puis à diriger en Allemagne l'adaptation de films tournés simultanément en deux versions, comme cela se fait à Hollywood, à Londres, à Prague, à Munich, comme cela se fera demain à Moscou où déjà prend forme l'idée d'un *Pierre le Grand*, je n'avais de ma vie mis les pieds ni les yeux dans un studio. J'apparus donc un matin,

1. Dans une conférence qu'il prononça à Bruxelles en mai 1932, M. Charles Dekeukeleire disait : « Tout d'abord la vedette était simplement un être dont on ne savait pas grand'chose, si ce n'est qu'elle avait une vie extraordinaire. Puis elle est devenue une idole qui a des toilettes princières ou extravagantes, de l'argent plein les poches, des automobiles et une vie scandaleuse. Après l'attirance du mystère, il restait à susciter la curiosité du scandale. »

dans ceux de Berlin, au triple titre de profane, de curieux et de professionnel. Aussi les impressions du premier tour de manivelle auquel j'assistai furent-elles assez confuses, le professionnel ayant été obligé de fournir au pied levé des explications aux étonnements du profane et de s'élever du jour au lendemain, au nom de l'art et de la technique, au nom de la discipline et de la conscience, contre le sourire du curieux.

L'Allemagne, que je connaissais, de Kœnigsberg à Karlsruhe, pour y avoir été tour à tour jeune client de pensions de famille spécialisées avant la guerre dans « l'élève français » touriste, journaliste, conférencier, envoyé spécial d'un hebdomadaire parisien à l'occasion du voyage Briand-Laval, l'Allemagne, que je croyais connaître, comme peut le croire un ancien interprète dans un camp de prisonniers de guerre, ou tout simplement un « homme de l'Est », m'apparut tout à coup extraordinairement nouvelle.

L'obligation de me lever parfois très tôt et parfois très tard, de dîner à minuit, de jouer aux cartes à l'heure où dorment les joueurs normaux, de faire ma correspondance dans les cantines et de me comporter, à l'égard des maîtres d'hôtel, chauffeurs, barmen, d'ailleurs bien involontairement, en monsieur-qui-fait-du-cinéma, transforma pour moi Berlin en capitale inconnue et irrationnelle. C'était l'époque de Bruning, de Pommer, de Lilian Harvey, tous trois disparus de l'Allemagne hitlérienne, mais dont certains abbés libéraux, quelques ingénieurs du son et de pieux maquilleurs se souviennent encore en cachette avec tendresse.

Les studios de N... sont environ à vingt-cinq kilomètres de Berlin. On peut s'y rendre par un train électrique de banlieue, qui est fort pratique, mais le cinéma, grand seigneur, met volontiers à la disposition de ceux qu'il engage, metteurs en scène, acteurs, adaptateurs, de très confortables Mercédès qui font la navette entre les studios et les hôtels de la capitale. Par la *Kantstrasse*, la Tour de la Radio et les bois de Wannsee, qui ont l'air entretenu, soigné, comme des coiffures, le voyage matinal est très agréable, mais il devient monotone à la longue, et l'autostrade célèbre, ce fameux Avus, qui relie Berlin à ses lacs et à ses plages, atteint, vers le trentième jour de

travail, à une monotonie de steppe. Par temps de pluie, il a la tristesse des chemins de halage, et les occupants des voitures, généralement frileux et nostalgiques, luttent à coups de cigarettes contre cette morosité nordique que les fenêtres fleuries des palais pour ouvriers bien propres, les bouleaux, les avenues larges des banlieues berlinoises n'arrivent jamais à dissiper.

L'arrivée aux studios est contrôlée jour et nuit par un certain nombre de singuliers portiers en uniforme dont deux au moins semblent sortir du *terrarium*[1] de la Budapesterstrasse. A droite s'élèvent les bâtiments réservés à l'administration et à la comptabilité que les Français, toujours préoccupés de la tenue du mark ou de leurs chèques sur Paris, ne manquent jamais de regarder machinalement au passage. A gauche se trouve la première cantine, dont les tables, les marronniers, le menu collé sur un tronc d'arbre, rappellent les guinguettes des bords de rivière. Au fond d'un domaine plat, qui a les dimensions d'un terrain d'aviation, mais dont le caractère industriel est adouci par une grande variété de constructions et par un amusant voisinage de machines et de décors, apparaissent les studios de brique rose, couleur Kremlin, pareils aux murailles de quelque drame wagnérien.

Fabriques de sentiments, d'aventures et surtout de personnages qui, mieux étudiés, auraient pu avoir dans la légende la place des Roland, des Princesse de Clèves, des Rastignac, usines humaines dont la concurrence à l'état civil est à la fois plus vivante et plus périssable que celle du roman, ces studios sont les plus vastes d'Europe, l'Allemagne ayant vu aussi grand en matière cinématographique que dans les domaines chimique ou militaire. Nos voisins n'ont pas été longs à comprendre que le cinéma est avant tout une industrie, non un passe-temps semi-artistique, encore moins une affaire de bar que l'on peut traiter par-dessous la jambe, comme on le croit volontiers autour de l'avenue des Champs-Élysées.

Cette constatation faite, s'il n'est pas en visite, s'il ne fait pas partie d'une de ces caravanes que les dirigeants de la société XX font promener chaque semaine par des cornacs

1. Département du Zoo berlinois artistiquement conçu pour l'élevage des reptiles, batraciens, insectes, etc.

sur leurs terres, le nouvel arrivant s'achemine automatiquement vers la cantine numéro 2, située entre les studios dits muets, et les nouveaux, mieux adaptés au sonore. C'est là qu'il fera connaissance avec tous les représentants d'une entreprise cinématographique, de la *vamp* à la cabotine, du magnat au laveur de carreaux. En pourpoints, en habits, en armures, en robes du soir, en crinolines, planche vivante du Larousse, histoire du costume, carnaval, dîner de têtes, les figurants résignés qui ne savent jamais s'ils tourneront dans six minutes ou dans six heures, jouent au bridge ou au soixante-six, sorte d'imitation de la belote.

L'un des quatre ou cinq producteurs de la maison prend un premier café en compagnie de l'adaptateur français ou d'une vedette *à essayer*, qui a l'air à la fois étonnée de se trouver dans cette atmosphère, et ravie de voir les vedettes *lancées* allumer une cigarette ou tenir une fourchette comme le commun des mortels. Des monteurs élégants que leurs occupations transforment en critiques ou en censeurs, lisent avec soin le journal du matin et s'attardent longuement sur la page réservée aux films. Vêtues de la blouse blanche des infirmières, vêtement en honneur dans la maison, des monteuses se tiennent, obéissantes, à côté d'eux, comme un harem en déplacement. Elles aussi pensent, mangent, dorment et rêvent *cinéma*. On bâille. La ruche est encore aphone et muselée. Menuisiers, peintres, architectes, tailleurs, assistants divers, aides-opérateurs, petits rôles, photographes, traducteurs, assistants en second, vice-aides-monteurs, dactylographes, secrétaires de chefs de production et secrétaires de ces secrétaires, attendent l'ordre, le bon plaisir, le courant, l'événement ou le muezzin qui annoncera le commencement du travail.

Acteurs et metteurs en scène sont invisibles à cette heure. Les acteurs sont dans leur loge, chez le coiffeur ou chez le costumier. La matinée est entièrement consacrée au fond de teint, à la perruque ou à la fausse moustache. Ne cherchez pas à voir une *star*, un *as*, un *jeune premier*, le matin. Il n'y en a pas. Tout ce monde naît. Quant au metteur en scène, qui, pour des raisons mystérieuses et que le public ne discute pas, tient au cinéma le rôle suprême, on le trouve sur le plateau ou plus exactement sur le *set*, en train d'examiner le décor

dans lequel il doit tourner, se livrant avec l'opérateur à une besogne et à des grimaces d'arpenteur, de déménageur, d'inspecteur de police ou de maître de cérémonies. Il s'agit de placer les appareils, camera, microphone, de distribuer la lumière dans un boudoir, d'éclairer une rue de bois, un château de cartes, de mettre en valeur un hall d'hôtel ou un pont de paquebot, de savoir si l'actrice, qui n'est pas encore ondulée, dira : « *Vous pouvez vous retirer, je ne vous connais plus* », debout ou couchée, à l'acteur, dont le pantalon a besoin d'un coup de fer.

Discussions souvent fort longues et si décevantes, si confuses, que le metteur en scène se laisse choir dans le pliant de paysagiste qui porte son nom, et se prend la tête dans les mains. Découragé par ce verbiage qui ne repose sur rien et ne mène à rien, l'opérateur allume une cigarette, bien qu'il soit défendu de fumer, et donne l'ordre à ses hommes d'éteindre un instant les projecteurs immenses dont la clarté bout comme un ragoût de sabbat. On sifflote dans l'obscurité. Brusquement, l'étincelle jaillit dans la cervelle d'un penseur et l'on se remet à déplacer les meubles de la scène à tourner, à faire avancer ou reculer les wagons d'une fausse gare.

L'aspect de la cantine est toujours le même. Les monteurs lisent, les figurants jouent. Toutefois, l'assistance s'est augmentée de quelques acteurs moyens, enfin prêts, rasés, peignés, et qui mangent délicatement la petite saucisse aux pommes, un papier de soie glissé sous le col, l'œil brillant, la lèvre saine. Toutes les conversations roulent sur le cinéma. Il n'est pas un comique, pas un décorateur, pas un auteur de dialogues capable de se délivrer un instant des préoccupations de son métier. Du reste, embarqué dans une légende qui ne laisse que peu de place à la vie, celui qui tourne n'a plus le temps de savoir qui gouverne, qui meurt, qui veut la paix. Il ne connaît guère que le nom du metteur en scène, l'adresse de la maison où il habite, et parfois le contenu de son scénario. En revanche il est charmant et heureux. J'ai vu peu d'acteurs tristes, du moins parmi les Français. Les rôles qu'ils créent contribuent sans doute à leur donner une personnalité changeante et souple qui se prête volontiers aux circonstances les plus inattendues. La nouveauté

du décor, l'empressement des Allemands à servir, à inventer, à perfectionner, occupent constamment la pensée de celui qui rêve et le sauvent de la mélancolie.

***

La cantine tressaille. Voici un chef de figuration à l'œil dur. Aussitôt se lèvent les hoplites, gens du monde, paysans, soldats hybrides, matelots ou mercenaires qui jouaient aux cartes. C'est le signe que, dans l'un des sept studios, un film est commencé. Les impatients reprennent courage. La cantine se vide peu à peu; on y entend mieux la langue allemande se marier à la française, ce qui ne choque plus aucune oreille, la société XX étant aujourd'hui un centre de collaboration franco-allemande où le ronronnement bilingue fait partie du caractère de la maison. Et puis cela se sait en Europe. L'atmosphère de camaraderie qui règne dans cet univers cinématographique du monde germain est indéniable. Je veux bien qu'elle repose sur les mille détails d'un métier commun, international, métier qui permettrait à un acteur danois de se sentir à l'aise chez les metteurs en scène portugais, mais il est incontestable qu'elle crée annuellement, entre quatre cents Français et quatre cents Allemands, des liens profonds, sincères, qui se défont assurément avec la rapidité des images cinématographiques, mais dont la qualité rappelle les amitiés du temps de la guerre et les sympathies d'université.

Il suffit, pour mériter le cœur des Allemands — qu'ils soient libéraux en secret, hitlériens, monarchistes, militaristes — de rester dans les limites de la fiction et de ne pas s'intéresser à la vie du IIIe Reich, comme le fit le signataire de ces lignes. Celui qui a passé quelques années dans un studio ne croit plus ni aux armements, ni aux rivalités, ni à l'impérialisme; il croit à l'éternité du film, à la valeur des contrats, à la suprématie du cinéma. Pour l'Allemand de studio, c'est au gouvernement, vedette obscure, à s'occuper de ce qui n'est pas cinématographique, comme le camp de concentration, l'industrie lourde, la guerre microbienne ou la militarisation de la jeunesse. L'Allemand de studio obéira, mais ne jugera jamais, ne murmurera jamais.

Le cinéma est exclusif et tentaculaire. C'est une religion à laquelle vous avez choisi d'appartenir. Si vous, Français, commettez l'hérésie de vous intéresser un peu à ce qui se passe, non plus dans un studio, mais dans le voisinage des arsenaux ou des camps d'entraînement, non plus dans un vestiaire pour figurants, mais dans un magasin d'habillement pour jeunes miliciens, vous devenez immédiatement un ennemi de l'art, de l'industrie cinématographique et de l'Allemagne. Mais ceci est une autre histoire.

Restons encore un peu à la cantine en attendant qu'on vienne nous chercher. Voici quelques figures nouvelles : le marchand de journaux, chargé comme un livreur de grand magasin, le représentant de la presse cinématographique, qui a une *interview* à prendre sur le vif, des mères de danseuses, des cousins de ténor, le fabricant de *lyrics*, l'accessoiriste, qu'on sent à la recherche d'un paquet de cigarettes françaises pour une scène qui se passe à Nice, ou d'une paire de lunettes irremplaçable puisqu'elle figure déjà sur les *bouts* tournés la veille. Passe une caravane de hallebardiers ou de faneurs qui donne à la ruelle un petit air de kermesse. Appelés dans leurs bureaux par le grand patron, ou par un des remplaçants du grand patron, les producteurs se lèvent, salués par les garçons de cantine, vêtus de blanc comme les barmen. Le producteur est roi. Tout ce qu'il fait est definitif et réussi.

Il s'agit d'étudier entre quatre murs l'idée proposée par la *dramaturgie*[1] pour le prochain film. Car le cinéma a ceci de particulier que l'on ne pense au film en cours d'exécution qu'avec une sorte d'indifférence, et parce qu'il le faut, alors qu'on réserve ses inquiétudes et le meilleur de sa substance grise pour le film à venir, lequel est toujours et par définition le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre.

L'aspect d'une usine cinématographique offre encore une autre particularité que le visiteur de hasard ressent vivement. La plus grande partie du personnel passe sa vie, espère, souffre et vieillit dans un studio sans voir le moindre film. Le cinéma est ce qui s'y manifeste le moins : il n'a, pour ainsi dire, pas droit de cité. C'est le côté théâtral de la chose qui

1. Service de la société X... où se fabrique le scénario.

apparaît. Les cinéastes, comme on les nomme, auront beau dire et protester : ils en sont encore à photographier du théâtre par bribes, du théâtre par grains, chapitres, lopins, copeaux, tessons, bouchées, mais du théâtre. Ils ne se décideront vraisemblablement jamais à photographier autre chose, car il faut qu'une scène de ménage soit étudiée, il faut qu'un assassinat soit préparé et répété. Mais ceci n'est pas un reproche. Ce qui manque aux inventeurs de films, et je dis inventeurs dans l'impossibilité où je suis de donner un nom précis au véritable fabricant, au créateur authentique, qui n'est pas un, mais plusieurs, ce qui leur manque, c'est de connaître un métier qui n'a encore qu'une forme et pas de fond, des manières et pas de sujets, des procédés et pas d'âme; ce qui leur manque enfin, puisqu'ils en sont à la période d'imitation, c'est justement le goût de photographier et d'enregistrer les sujets ou les chapitres interdits, sous peine d'insuccès, au théâtre et au roman, et qui pourtant réclament une forme. On pourrait faire à la fois plus court et plus long qu'à la scène, puisqu'il n'y a plus d'entr'actes et que les allées et venues d'une pièce à l'autre, d'une ville à l'autre, sont faciles. On ne nous propose que du compact. Peu de films donnent l'idée de l'absence, de la simultanéité, du hasard, des rêveries qui se mêlent à nos actions, du désir, du souvenir. Les producteurs se sont mis dans la tête que le spectateur n'admettait que les opérettes pleines d'action et les histoires trépidantes mais sans fondement.

Le drame est qu'il s'agissait de plaire à près de trois cent millions de spectateurs par semaine, et l'on est allé au plus pressé, au plus commode. Mais le moyen de faire autrement? La vie de studio est à cinq ou sept cents francs la minute. On n'a pas le temps de se livrer à des recherches, on n'a pas envie d'épurer un personnel qui a la réputation de « faire public ». Du moment que le créateur individuel est inconnu au cinéma, les responsabilités artistiques n'existent plus. Le contrôle ne s'exerce que sur l'électricité, la pellicule, le temps de travail des ouvriers. Le patronat cinématographique voit la question sous sa forme « usine ». Et quant à ce qui sera projeté dans les salles, on pense que le public est bon prince, mais d'abord on est absolument convaincu de l'excellence des produits que l'on met en circulation.

On peut en principe tourner n'importe quoi, me disait un jour un acteur averti qui, depuis longtemps, avait renoncé à s'élever contre les rôles qu'il devait tenir à l'écran. Les auteurs de scénarios se plaignent des producteurs qui ne consentent jamais à lire leurs œuvres. Cela est pourtant arrivé. Mais, à première vue, le producteur ne trouve rien de spécialement cinématographique dans les manuscrits qu'on lui soumet. Pourquoi tournerait-il *les Noces de Jeannette* de préférence au *Roman comique*? Tout est matière à découpage. Les spécialistes de la petite scène, du sketch, du gag, les inventeurs de personnages bouffons ajouteront à une œuvre quelconque les détails qui, d'après eux, leur manquent. Soyez assuré que les producteurs sont loin de chercher partout, comme ils le proclament, des sujets de films. Et d'où vient cette habitude d'une classe d'amateurs de proposer constamment des histoires, des drames, des opérettes aux entrepreneurs? Propose-t-on des nouveaux modèles au constructeur de locomotives, de nouveaux crus aux fabricants de champagne? Le producteur sait bien ce qu'il fait. Il se décide à faire tourner par ses employés ce qu'il croit être actuel ou dynamique. Il suit la mode aussi, tout comme un grand chemisier. Quand il sent que le second Empire est dans l'air, il lance ses scribes à la poursuite de Napoléon III. Il achète des droits d'auteur à ceux que le succès a déjà consacrés et qui occupent les places les plus en vue sur les colonnes d'affiches. Mais qui l'en empêche? Pourquoi voulez-vous qu'il s'expose inutilement au danger d'être incompris, qu'il se risque dans des aventures? C'est un marchand comme les autres.

***

Le jour où j'assistai pour la première fois à la répétition « avec son et lumières » d'une scène que j'avais écrite, le producteur se trouvait justement au studio et se tenait, nerveux, jaunâtre, admirablement compétent, entre la camera et le metteur en scène que cette présence du chef transformait en fantôme craintif et toussotant. La répétition eut lieu avec le cérémonial traditionnel, si parfait qu'il semble être le

résultat de plusieurs siècles de patience et d'attention. Pareil à un lampion éteint, le micro se balançait au-dessus des acteurs. Des ordres furent criés en allemand, mots brefs à odeur de caserne, lourds de sens et désormais irremplaçables. La jeune fille chargée de noter le métrage se fit toute petite et retint son souffle. Le metteur en scène risqua encore un dernier signe, quelque chose comme un geste d'adieu qui évoquait le mouchoir des gares, et par quoi il souhaitait bonne chance aux deux acteurs qui entamaient le film, qui commençaient une aventure de huit à neuf semaines. Il y eut encore un déclic et l'on entra dans le solennel. Ayant réglé ses lumières, l'opérateur s'était assis. Sur la pente du fatal, la chose ne l'intéressait plus. C'est son aide, un gamin au corps de jockey, qui s'était collé à la camera dans la position du mitrailleur.

La scène était, en argot de studio, *travelling*, c'est-à-dire que l'appareil voyageait, qu'il s'approchait des acteurs, qu'il s'en éloignait. Le producteur, qui avait apporté de sa main quelques suggestions au scénario et ajouté une phrase au dialogue, comme Rubens ajoutait quelques touches aux pochades de ses armuriers ou de ses animaliers, observait le mécanisme de la prise de vue de l'œil d'un homme qui s'est fait un peu de cuisine pour soi-même. L'assistance faisait cercle autour d'un acteur qui mimait le découragement en mâchonnant un bout de cigarette. L'appareil évoluait dans un silence d'opération chirurgicale. Le personnage se leva, hésita quelques instants et sortit enfin du champ en empruntant le chemin qu'on lui avait tracé. Satisfait de ce qu'il avait vu et jugeant que le métrage était suffisant pour couper comme il voudrait, le metteur en scène mit fin à la tension, et le personnel nécessaire à la confection d'un plan se remit à vivre.

Quelle que soit la scène, le fonctionnement est toujours le même. Qu'il s'agisse d'un désespéré qui enjambe un parapet de cuir bouilli pour se jeter dans une rivière matelassée, de tricherie au jeu, d'une bagarre, de la lecture d'un testament, de la rencontre de Dante et de Béatrice ou de la réception de Christophe Colomb par Ferdinand et Isabelle, ce sont les mêmes procédés, le même silence. Un film est une suite de scènes d'ensemble, de solitudes, de passages, de gros plans.

La distribution de ces éléments sur deux à trois mille mètres de pellicule constitue *le style* cinématographique, à telles enseignes que des monteurs habiles, doués d'un coup de ciseaux heureux, musiciens nés qui s'ignorent, sauvent parfois un film tout imprégné de longueurs et d'ennui. On voit assez par là que le film est une affaire d'écriture, d'équilibre entre les effets, de développement réussi. La prise de vues proprement dite ferait plutôt songer à l'art du peintre. Mais il y a peu de peintres vrais, et la plupart, non contents de peindre, prétendent écrire, inventer, disposer.

Comme l'ont expliqué cent fois Pagnol et d'autres, ce n'est pas le metteur en scène qui doit composer un scénario; c'est au scénariste, auteur dramatique, ou romancier, car le film est, tout compte fait, une accumulation de détails, à mettre en scène l'œuvre qu'ils ont écrite pour l'écran, comme ils écrivent pour la scène ou pour le lecteur, et à la mener à bien de la première à la dernière image.

Or le metteur en scène qui n'est que metteur en scène, le *réalisateur*, comme on dit, est devenu un personnage indispensable devant qui s'inclinent par principe les auteurs, les rédacteurs de dialogues (curieux métier qui consiste à faire parler des personnages que l'on n'a pas créés), les acteurs, les producteurs, les acheteurs et les critiques, l'État, les idées générales et Dieu. Le metteur en scène est une sorte de maître nageur, de sorcier, de mécanicien qui a survécu au cinéma muet. Un ci-devant. Si, par malheur, le music-hall disparaissait, les girls, qui ont bien mérité de lui et à elles seules le personnifient, se feraient pleureuses. En revanche les metteurs en scène, qui triturent du Stendhal ou de l'Hégésippe Simon et accommodent du Molière, risquent d'être les fossoyeurs du cinéma.

J'en étais là de mes réflexions lorsque le jeune interprète chargé de transmettre aux acteurs français des indications que le metteur en scène jugeait imprudent de me laisser donner, m'avertit que la *pause* venait d'entrer en vigueur, à la façon d'un armistice. Un à un, les membres du film reprirent le chemin de la cantine. Nous avions tourné trois plans en deux versions, dans le même décor. Le programme de travail en prévoyait bien une demi-douzaine, mais ces programmes

ne peuvent être rédigés de façon précise et personne n'arrive à les suivre. Un mauvais acteur peut se tromper dix fois en récitant son texte, divers parasites tels que ronflements, chocs, chutes, s'incrustent fréquemment dans la bande sonore comme des tiques dans un épiderme, il n'est pas interdit quand on a huit semaines devant soi de prendre un plan de trois ou quatre façons différentes, le placement des appareils ne s'effectue parfois qu'après bien des recherches...

Toutes choses, m'expliquait le metteur en scène, qui rendent malaisée l'application du programme le plus scrupuleusement établi. C'était la première fois qu'un metteur en scène m'adressait la parole. Courtaud et délicieux, celui-ci m'inspira dès l'abord, par ses attitudes et ses gestes, des métaphores cinématographiques un peu faciles et fatales. Il ramenait le monde, la politique, la morale, l'au-delà, à quelques prises de vues et s'endormait dans le film des films. Sa voix, seule, était d'un homme pareil aux autres hommes. Elle trahissait peut-être un peu de lassitude quand il m'adressait la parole, soit que cet excellent garçon eût décelé en moi quelque inaptitude au service cinématographique, soit qu'il fût mécontent de voir qu'on lui avait adjoint un collaborateur pour la version française. Que dis-je, un collaborateur? Une ombre. Moins encore : un papier carbone.

***

C'est à l'heure du déjeuner qu'il faut voir la cantine ou, comme on dit là-bas, le casino, de la société XX. Gonflée de groupes immobiles qui attendent, de mouvements, de conciliabules, de profils et de nuques, comme une place publique un jour de défilé militaire, colorée, bourdonnante, épaisse, elle fait songer à un bal qui aurait été interrompu par l'arrestation de l'orchestre. L'odeur des produits de beauté, des cosmétiques et des rassemblements s'y mêle à celle du cigare allemand, de l'huile synthétique et de ce fromage de tête qui inspire aux charcutiers berlinois des trouvailles de céramistes. La nourriture y est celle des wagons-restaurants de la Mitropa, lourde, grasse et peu soignée. Mais le Reich est pauvre en gourmets,

et ce n'est pas à N... que l'on songe au talent des cuisiniers. Les vedettes, qui consentent comme des califes à se mêler au peuple pendant le repas de midi, mangent sans sourciller ce qu'on leur donne. L'art est autrement important. Rien ne vous empêche de vous précipiter chez Horcher, chez Pelzer, ou au Kloster Keller de Potsdam, en fin de journée. C'est votre droit; mais au studio, peut-on se préoccuper de la résistance d'une escalope ou des impuretés d'un jambonneau?

Pour ce premier jour, une sorte de cinéaste anarchiste, qui en voulait alors à toute la terre parce qu'aucune firme allemande ne s'était décidée à tourner un de ses films, s'offrit à me servir de guide. Après avoir longtemps joué à cache-cache dans la cohue, nous arrivâmes à dénicher trente centimètres de table dans l'ombre de la machine à faire le café. On nous servit au bout d'une heure. Pour tuer le temps, mon compagnon me désigna les célébrités de la salle : femmes aimées, adorées, plus importantes aujourd'hui pour un pays que ne le furent autrefois les déesses et les vestales des civilisations qui ont pu se passer de cinéma, acteurs connus dont le regard ruineux flotte dans un univers transcendant que nous ne pouvons pas comprendre, producteurs impertinents qui téléphonent aux États-Unis pour un oui ou pour un non, ce que n'osent des ministres, metteurs en scène à tant le film, génies capricieux, faiseurs de mondes, comme ce Fritz Lang, qui ne peut *inszenieren*, si on ne lui apporte au studio une tasse d'un précieux bouillon extrait de sept à huit kilogrammes de viande.

Aréopage de princes dont les idées et les lumières, dites *créations* ou *réalisations*, passent en intérêt, en efficacité, en retentissement, celles des laboratoires; Académie de grands Mogols, de margraves, de tyranneaux, de tendrons arrogants, de Walkyries et de bayadères empesées dont l'ameublement, les amours, les alopécies, les régimes et les chiens éclipsent les travaux de la Société des Nations, le radium, la stratosphère, le prix Nobel, le chômage, la politique et jusqu'à l'élégance, dans les journaux, revues, magazines et encyclopédies d'un monde qui est à leur dévotion. Devant le haut personnel cinématographique, sorte de mythologie du prolétariat, que mettent au monde, chaussent, instruisent et soignent Bugatti, Liebig, Compagnie des wagons-lits, Cannes,

Miami, Saint-Moritz, Lucky Strike, garçons et débutants divers ne sont que courbettes et grâces.

Le cinéma n'a qu'un ennemi au monde, c'est le cinéma. Les sociétés ne tarderont pas à être victimes de la publicité démesurée qu'elles ont faite à leur personnel, dans un esprit d'ailleurs commercial, et du climat sublime dans lequel elles font vivre leurs exploitations. Si encore les résultats de ce règne étaient excellents! Il y a certainement, sur le plan burlesque ou policier, bon nombre de films agréables et de fort jolies filles dans la troupe internationale. Mais dans l'ensemble le bilan frise le médiocre, le contourne ou le sollicite avant de s'y noyer.

Fille de Barnum et de Bobard, comme disait un Américain, une industrie qui se propose de satisfaire douze milliards de spectateurs par an d'une part, et quelques millions d'actionnaires de l'autre, finit par produire de la camelote. C'est entendu, le cinéma-Dieu a créé un monde, il s'agit maintenant de le coloniser, de l'irriguer, de l'organiser. On a inventé le système des vedettes, dans la nécessité où l'on se trouvait de remédier aux maladies de la qualité. Du moins, les soirées des deux hémisphères sont-elles encore hantées par des croisades de filles ravissantes que le truquage, l'allusion, le gros plan et les indiscrétions de la camera rendent plus désirables encore. Or, pour aimable qu'il soit, ce paravent n'arrive pas à dissimuler un tonnage respectable de niaiseries à prétentions psychologiques, de stupéfiants artistiques, de narcotiques facétieux, de comptes d'auteur, de faux Millet ou de dekobrismes (le mot fut prononcé) sur la valeur desquels tout le monde est fixé. Mais qui refuse de s'assurer contre l'incendie, de régler ses redevances d'abonnement au téléphone, de faire bonne figure à l'homme du gaz? Dans un chef-lieu de canton, le cinéma, tel qu'il se pratique et se manifeste actuellement, vaut bien la manille ou la veillée au coin du feu, sans compter, comme dit Malraux, qu'il a fait toucher du doigt aux prolétaires le luxe dans les demeures des riches.

La course aux bénéfices, le cinéma-poker, devaient nécessairement aboutir aux expédients, gammes bancaires, cavaleries plus ou moins réussies, déficits plus ou moins étalés (300 millions pour la France) qui glacent d'effroi certains administra-

teurs imparfaitement intoxiqués. L'heure est venue de trouver autre chose, si l'on ne veut pas assister de la part de la clientèle à un *refus de voir*. La Paramount tient en réserve quatre films en couleur qu'elle destine à l'Europe. Quatre seulement, afin de ne pas effrayer le parlant, comme le parlant avait effrayé le muet, comme le relief, l'odeur ou la température feront pâlir demain la couleur. Mais que les fabricants se hâtent. Déjà l'on retransforme en music-halls les music-halls qui avaient été transformés en cinémas. La chanson revit, qu'elle soit vieille France ou jeune Amérique; les diseurs de cabaret n'accepteront bientôt plus les leçons des dandies de l'écran; le French-Cancan est à la mode, et la radio donne de grandes satisfactions aux familles. « Le rêve de la foule commence », écrivait Jules Romains à l'époque où Charlie Chaplin s'apprêtait à montrer ce que c'est que le cinéma. Une fois réveillée, prenons garde qu'elle ne se lève du pied gauche.

Loin d'être déplacés dans un studio, ces sujets sont au contraire fréquemment débattus par ceux-là mêmes qui appartiennent corps et âme à un métier dont les agréments et les surprises sont au demeurant nombreux et variés. Le cinéma est pour celui qui « en fait » une forme de l'aventure, et peut-être la seule. Aucune autre profession ne peut lui être comparée pour les occasions qu'il procure de voyager, de loger chez l'habitant, de découvrir des endroits dont seule une camera peut être curieuse et de se lier en un point quelconque de l'Europe avec des types qu'on aurait probablement ignorés. Quant à la vie au studio, il en est peu qui présentent autant de séductions, qui exercent pareille attirance, du moins pendant quelques mois.

— Nous allons tourner la scène 218, me disait un de ces secrétaires-grooms qui pullulent dans les firmes berlinoises, et dont le nom est à peu près intraduisible en français. La scène où le commissaire se fraye tant bien que mal un chemin dans la foule pour venir surprendre le bandit international qui s'apprêtait à danser. Un orchestre espagnol est arrivé ce matin de Barcelone, il sera synchronisé plus tard, mais enfin il est dans le plan. On répète en allemand. Comme la scène est très difficile, le régisseur vous saurait gré d'y assister avec vos acteurs. J'ai sonné le rassemblement dans les loges. Venez,

vous prendrez votre café sur place. Je vous le ferai apporter par le garçon.

Lesté de cette explication, je me dirigeai vers le *Ton-Sud*, ou le *Ton-Nord*, transformé pour la circonstance en bal populaire. Tout studio a horreur du vide. S'il n'est animé de personnages, le plus beau décor n'éveille aucune émotion, il n'est plus qu'une carte postale agrandie et fragile d'où le merveilleux, effarouché, disparaît. Peuplé d'électriciens, de maquilleuses, de figurants et d'opérateurs au milieu desquels évoluent les vedettes, le décor aussitôt vous invite et vous retient. On pourrait vivre dans ces bibliothèques provisoires, ces salons éphémères, ces boudoirs luxueux et périssables dont les décorateurs berlinois ont le secret. Que de manœuvres se donnent la forte joie d'être ministres, prélats, gangsters pendant une heure, dans cette atmosphère où la vie s'étonne parfois d'être si facile à imiter.

Précédé de l'aide en second pour l'avertissement à donner aux acteurs et suivi du garçon de cantine qui portait quelques tasses de café, j'entrai dans le bâtiment de briques par une porte de château fort. Deux cents personnes dansaient la séguédille sur une sorte de promontoire couleur de route. Au fond, par intervalles, l'orchestre espagnol attaquait une danse et se taisait dès que les figurants avaient acquis de la vitesse et compris le rythme. On n'enregistre généralement aucun son dans ces grandes scènes d'ensemble. Quatre assistants redressaient les épaules, priaient la foule de murmurer « comme dans la vie », indiquaient des jeux de physionomie à ceux qui risquaient de demeurer longtemps dans le champ. Trois appareils étaient braqués sur cette manifestation. Manches retroussées et front couvert de sueur, comme le veut la légende, le metteur en scène commandait la bataille et agitait son porte-voix.

Dans un coin de cette fête espagnole, une sorte de buffet avait été dressé. Au premier plan, sans autre raison que les exigences de la couleur locale, deux *aficionados* buvaient de la bière aussi fausse que les arbres et surveillaient du coin de l'œil les allées et venues d'un personnage louche que l'on commença par renvoyer dans sa loge, à cause d'une cravate qui n'était pas la même que celle du plan précédent, tourné à Cadix un mois plus tôt. Lorsque la vraie cravate fut retrouvée,

d'autres difficultés surgirent. Agacée, l'héroïne demanda la permission de faire un somme et se retira. On changea deux fois de place les appareils, tandis que l'opérateur entrait en discussion avec ses électriciens juchés au sommet du studio, comme des couvreurs. Costumés et maquillés depuis le matin, les figurants se produisirent enfin vers six heures du soir. Quelques-uns faillirent se plaindre, car le syndicat auquel ils appartiennent est pour l'observation de clauses rigoureuses. Il arrive souvent que la direction d'une entreprise cinématographique ne soit pas d'accord avec ce personnel indispensable et anonyme qui ne retire du métier aucun bénéfice artistique. On s'est décidé à le faire tourner de jour et à garder les acteurs, mieux payés, pour la nuit.

A partir de cinq heures, les personnages d'un film qui ont quelque poker en vue ou des amies à voir en ville commencent à demander au secrétaire du directeur de production à quel moment ils peuvent espérer être libres. Les réponses données à ces questions sont généralement évasives. Pour peu que l'on ait projeté de tourner une chute de neige, une émeute à bord, une panne d'ascenseur ou une idylle en avion, elles sont carrément négatives. Les cabines téléphoniques sont alors prises d'assaut. A sept heures, le metteur en scène accompagné de son état-major prend le chemin d'une salle de projection et se fait présenter les plans tournés la veille. La projection des scènes françaises suit celle des scènes allemandes donnant lieu à quelques comparaisons où parfois percent des nuances de rivalité. A moins qu'ils n'aient réussi à gagner le cœur du chef, les acteurs sont rarement admis à ces délibérations, qui d'ailleurs ne leur sont pas conseillées par les experts. Vus séparément et plusieurs fois de suite, les morceaux d'un film engendrent le pessimisme et jettent les comédiens dans le doute.

Lorsqu'il a fait son choix, ce qui ne va pas sans maintes hésitations, le metteur en scène entraîne ses confidents à la cantine. Cette cantine qui tient du port, de la maison natale, de la salle d'attente et du cantonnement. Les monteurs retournent se mettre en tenue de ville dans leurs ateliers où ils mènent une vie paisible de fonctionnaires pointilleux préposés à l'examen des passeports. Le personnel inutilisable

quitte les studios. Les pompiers passent l'inspection des loges. Des bruits de machine à écrire révèlent que des secrétaires d'un genre particulier consignent pour le grand patron les dialogues du jour et précisent les raisons pour lesquelles certaines scènes ont été tournées six ou sept fois. De jeunes gamins lymphatiques pour qui le cinéma, plus ancien que leur naissance, ne vaut pas mieux et ne contient pas plus de possibilités que la banque, l'imprimerie ou le grand magasin, préviennent les acteurs de l'heure à laquelle la limousine de service ira les chercher le lendemain.

Les actrices achèvent de s'habiller dans des loges exiguës où il est interdit de laver du linge, de faire cuire un œuf, et redeviennent pour la nuit des dancings, des familles ou des amants, des femmes comme toutes les femmes. Que de fois les badauds de la bourgade n'ont reconnu à leur sortie ni Brigitte Helm, ni Martha Eggerth, ni Renate Müller! En revanche Hans Albers, Willy Fritsch, Frölich, Heinrich Georg, Gründgens sont affectueusement salués quand ils franchissent les frontières de la ville du film en Mercédès ou en Horsch, et quelquefois acclamés. Quant aux Français, le badaud brandebourgeois ne leur accorde qu'un regard de curiosité sourcilleuse. Il se doute bien que les acteurs français sont aussi célèbres en France que les acteurs allemands en Allemagne, mais il ne les a pas vus à l'écran, ce qui est le point capital, et il se méfie toujours un peu du Français d'exportation, car nous avons en Europe la réputation de choisir nos représentants sans discernement.

Autant le déjeuner est vertigineux dans cette cantine où les proclamations national-socialistes voisinent aujourd'hui avec les instructions relatives au service, autant le dîner s'allonge. On y est d'ailleurs plus à l'aise. La décongestion du lieu est propice aux confidences et aux œufs brouillés. Il ne reste du grondement journalier de l'usine que quelques murmures. C'est le moment que choisissent les ingénieurs du son, gentilshommes de cette faune, pour demander aux Français quelques détails sur l'activité cinématographique parisienne, quelques précisions sur les chances d'une entente franco-allemande. On se promet de rectifier au montage certaines erreurs, on s'interroge sur les films à venir. Des belotes commencent. Une

poignée de musiciens retenus depuis des heures dans quelque salle par une série de *mélanges* difficiles, entrent en coup de vent et se partagent le jarret fumé qui figure sur le menu. Les anciens évoquent leurs souvenirs, dans le style tendre et sincère des chambrées.

Apparaît un baladin de gouttière vêtu d'un complet zinzolin. Des mains se tendent vers ce Parisien nanti d'un extrait de naissance sur papier de bar qui fut toujours directeur de quelque chose et qui vit, en écornifleur dessalé et respecté, des suintements du coffre-fort cinématographique international où il s'est faufilé. Toujours à la recherche d'une *affaire*, il daigne parfois se montrer dans les studios où il fit ses débuts. Calicot outrecuidant, ancien adolescent recherché, amant ou mari selon la nature des opérations dont il a eu l'idée, et conseiller, paraît-il, de quelques mandarins du film, ces princes de la superproduction et de la supernoce qu'il faut surprendre au cabaret à l'heure où ils confondent le cigare et le stylographe, ce Struensée de wagon-lit redonne de l'actualité au point de vue désespéré des Goncourt. « On est dégoûté des places par ceux qui les occupent, des honneurs par ceux qui les reçoivent et des femmes par ceux qui les possèdent. »

Mais le personnel des studios, qui croit à l'Olympe en matière de cinéma, et pour qui la vie, le cœur, l'aventure, la fortune ne sont que contrats, embouche la trompette dès que se manifeste l'un de ces coiffeurs distingués qui lui sert de Dieux. Désir d'évasion sans doute : le cinéma est une machine à promesses, une mine de rêves, comme le montre assez le regard perdu des demoiselles monteuses, des *garderobiers, brosseurs, friseurs, bühneleute*, commis divers au découpage ou à la *Kalkulation*, qui ne tourneront jamais, qui ne feront jamais tourner, et qui passeront leur vie au milieu de la féerie cinématographique dans l'attitude des enfants devant un aquarium.

Les voilà dérangés dans leurs songes. Il faut regagner un atelier où s'effectue un *dunning* compliqué. La foule s'émeut et quitte sa torpeur. Les petits métiers du studio règlent leur maigre dîner. Le metteur en scène bat le rassemblement et emmène son équipe sur le chantier. Je prends la tête de ma

version, réduite pour la circonstance à quelques utilités chargées d'échanger de vagues propos sur le fond d'un paysage tourné sans acteurs en pays basque ou dans le duché de Bade, film-décor que projette sur un écran un opérateur invisible et qui sera photographié une deuxième fois[1]. Le lendemain, au développement, l'illusion sera complète. Celui qui n'a même jamais entendu parler de la route de Pau à Biarritz s'y verra en promeneur. Car les ateliers berlinois font bien les choses : la photographie est adroite et précise, le son excellent, le montage soigné. A de très rares exceptions près, les chœurs sont plus qu'honorables, les décors ne font pas sourire et les synchronisations ne permettent pas de supposer qu'à l'origine les chanteuses ne chantaient pas et que certains acteurs s'exprimaient à la prise de vues avec un solide accent prussien. En matière de technique, nos voisins n'admettent ni l'à-peu-près, ni la médiocrité. C'est le fond qui manque le plus.

Vers minuit, la coutume est de prendre un dernier grog à la cantine en attendant que les acteurs soient démaquillés. Enfin, les limousines s'ébranlent, combles de bâilleurs, longent les ateliers où l'on voit luire les croupes de pachyderme des machines électriques, et s'élancent dans la nuit brandebourgeoise. Pour beaucoup de noctambules commence alors l'heure des pokers et des bars. Les snobs de la profession se réfugient chez Ciro's, où ils commencent par s'apercevoir, souriants et bien coiffés, sur les murs du cabaret, car Mustafa, le patron, une des célébrités de Berlin, inamovible et gracieux, est collectionneur de visages de vedettes. Les amateurs de sensations, que rebute la noce respectable, visitent les boîtes canailles des quartiers populaires sous la conduite de Conrad Veidt ou de Spielmans. Mais personne ne renonce à mêler les préoccupations de métier aux plaisirs des bordées. Le dimanche est réservé à des joies plus instructives : courses, matches de boxe ou de foot-ball, visites au Zoo ou au *Pergamon*. Il n'est pas un comédien, pas un scribe de la version française qui n'ait rapporté de Berlin avec le poignard de la jeunesse hitlérienne une reproduction du buste de Nefrit ou la photographie d'une épinoche de mer.

La monotonie brillante, bien remplie, cordiale et comme

1. C'est ce système de projection de décor que l'on nomme *dunning*.

réchauffante de la vie au studio, qui remplace la vie de famille pour tant de fonctionnaires du film, n'est guère interrompue que par le retour d'une troupe partie depuis trois ou six semaines « en extérieur », les banquets traditionnels de la société qui ont lieu soit à la cantine soit dans un studio, ou le départ pour Hollywood d'une des gloires de la maison. En temps normal, on s'installe dans son film comme dans une pension, et l'on en bouge peu. Que l'on soit acteur de grande classe, adaptateur ou miroitier, on fait partie d'un tout, comme un soldat d'une batterie. A la cantine, chaque film a sa table, de même que chaque production a ses limousines, ses loges, son photographe et son mouchard. Il n'est pas recommandé d'entrer dans le studio d'un collègue. Celui qui « réalise » Samson et Dalila, ne tient pas à la visite des gens de Daphnis et Chloé. Chacun chez soi.

Aussi bien l'on est vite dépaysé pour peu que l'on quitte son département. Chaque film a son climat, ses habitudes de travail, son souffre-douleurs, ses farces particulières et ses superstitions. En revanche, on peut se prêter des acteurs pour petites scènes, et les adaptateurs eux-mêmes ne refusent pas de revêtir un pourpoint à l'occasion ou de tenir le rôle d'un commissaire de police.

***

Un sérieux nettoyage a été opéré dans les studios au lendemain du triomphe national-socialiste. Là comme ailleurs, Hitler veut être maître et Dieu. Les vedettes ont été obligées de lui céder la première place. Aujourd'hui, l'uniforme brun ou noir se marie aux costumes de la figuration, ou *Komparserie*, comme disent les Allemands, et les proclamations, ordres, manifestes du parti se mêlent, sur les murs des bureaux, des ateliers ou des cantines, aux notes timides du service intérieur. Tels acteurs que l'on croyait paisibles ou indifférents, arborent aujourd'hui la croix gammée et font partie d'une section.

Longtemps obligatoire, le salut hitlérien est parfois abandonné et ne reconquiert l'unanimité qu'à l'occasion des grands succès du chef, comme le départ de Genève ou le retour de la Sarre. On sent très bien que sur le plan de l'aventure, et d'ailleurs sur tous les points, le haut personnel cinémato-

graphique doit s'incliner devant le haut personnel national-socialiste, et pourtant j'ai toujours eu le sentiment de me trouver au cinéma dans une sorte de *no man's land* où les manifestations du régime étaient vaines et parfois ridicules. On a perquisitionné sans résultat dans les loges d'artistes, on a introduit des miliciens dans l'administration et dans la production, on a chassé les Israélites, on a orné le terrain de guirlandes imprimées en l'honneur du parti, mais on n'est pas arrivé à donner à la maison l'aspect ni le cœur hitlériens. Le nazi le plus réussi, le plus constellé et le plus résolu perd de son importance s'il mange à la même table qu'un mousquetaire.

Sans doute, les sociétés au grand complet sont-elles obligées d'assister aux discours du Führer au même titre que les administrations et les casernes. A cette occasion toute la population de N... se rassemble dans un studio décoré, lavé, tapissé de drapeaux à cet effet. On vide les ateliers, on inspecte les loges, et le marchand de soupe ferme les cantines à double tour. La parole du chef commence par créer une atmosphère qui tient du désert et de la grève. Mais elle est sans pouvoir réel sur un auditoire depuis longtemps séduit par le rêve cinématographique, charmé par les acteurs, et pour qui les perfections sociales ne sauraient être comparées aux perfections techniques. La voix d'Hitler, ses emportements et ses nuances tournoient autour du haut-parleur comme un essaim d'abeilles autour d'une ruche, et ne s'en éloignent guère. Mais ce gargarisme est toujours approuvé. Les Français ne sont pas tenus d'écouter le chancelier, pourtant ils ne manquent pas un discours, car le spectacle mérite d'être vu. Deux miliciens aux épaules de statues-colonnes se tiennent, parfaitement immobiles, de chaque côté du haut-parleur, et tout le temps que durera le discours, la main collée à la hampe du drapeau, ils ne remueront pas un cil. Des chants terminent la profession de foi, et des bras se lèvent pour prêter serment. Une sorte de metteur en scène invisible règle ces mouvements d'ensemble, mais la cérémonie trahit plus d'entraînement que de conviction, ce qui fit dire à un charmant acteur berlinois, d'ailleurs nazi, à côté de qui je me tenais debout au cours d'une de ces manifestations :

— C'est encore du cinéma.

ANDRÉ BEUCLER

UN SOIR A CHIO

Νὴ καλιμερα, νὴ ωρα καλὶ
Le matin n'est plus! le soir pas encore :
Pourtant de vos yeux l'éclair a pâli.

Νὴ καλιμερα, νὴ ωρα καλὶ.
Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore
Et la nuit, plus tard, amène l'oubli.

GÉRARD DE NERVAL

Thanasidis nous dit :

— Budza, ou Boudza, b, o u, comme il écrivait lui-même, à la française, c'était le surnom d'un vieux juif smyrniote, tailleur, fripier et usurier, qui s'appelait en réalité Lévi. Il y a une localité, près de Smyrne, qui se nomme ainsi : il en était peut-être venu. Le second de ses fils, Elia, continua son métier, surtout l'usure et, après bien des hauts et des bas, il finit par se trouver à la tête d'une petite banque, mettons, plus modestement, une boutique de changeur. L'aîné, beaucoup plus âgé, était parti pour les Balkans, comme tant d'autres de sa race. Il mourut à Salonique, petit banquier comme son cadet. Elia unit les deux maisons sous sa direction et gagna une belle fortune. C'est lui qui fut anobli par l'empereur Ferdinand... Oui, il était baron du Saint-Empire comme beaucoup d'autres financiers de sa race. On raconte qu'il avait rendu certains services à l'archiduc Charles-Albert, mais cela n'a pas dû suffire...

Lesquels?... Non, pas ceux que vous croyez.

En 1890, Charles-Albert fit un pèlerinage à Jérusalem. Quoiqu'il voyageât *incognito*, on le fit passer par Constan-

tinople, car on voulait le montrer aux Turcs. Or il avait en horreur l'ambassadeur de son pays, un certain Putz von Putzenburg, ou Putzenfeld plutôt, ou quelque chose dans ce goût-là. Bref, Son Altesse Impériale paria avec ses familiers qu'Elle *couperait* au speech que cet honorable diplomate ne manquerait pas d'essayer de lui faire au débotté; et en effet, tandis que Putzenfeld s'avançait tout souriant sur le quai et présentait un bouquet à l'archiduchesse, le Prince, qui s'était esquivé avec son aide de camp, appela un fiacre et fila droit à l'hôtel dont on lui avait retenu un étage, car il avait refusé de loger à l'ambassade. Putzenfeld fut ulcéré, et d'autant plus que diverses personnes avaient observé la scène : il se vengea en célébrant en termes discrets, mais placés avec art dans des oreilles qui l'étaient moins, les déplorables façons du petit-fils de l'Empereur.

Cependant le Prince s'était mis sans délai à ses amusements et divertissements ordinaires. C'est ainsi que, le lendemain même de son arrivée, s'étant muni de quelques jeunes personnes aimables, il s'en fut souper dans un cabaret réputé. Il y but abondamment; après quoi il se trompa de porte et apparut soudain, nu comme un ver (sauf ses bottes et son chapeau, soyons justes) à l'ambassadeur d'Angleterre qui dînait tranquillement avec sa femme et sa belle-sœur dans un cabinet particulier.

Ce n'est pas tout. Vous n'ignorez peut-être pas que les bas-fonds de Constantinople étaient alors assez célèbres par la variété des divertissements qu'ils offraient aux amateurs : l'archiduc entreprit de les explorer sans retard. Et Putz von Putzenfeld put joindre à ses remarques sur l'impolitesse de Son Altesse Impériale des allusions à ses mœurs libidineuses... Un soir, que l'archiduc avait bu encore plus qu'à l'ordinaire et saoulé jusqu'à son aide de camp, qui était pourtant bien entraîné, il ramena à son hôtel quelques amis de rencontre, les fit entrer dans la chambre de sa femme, réveilla cette chaste princesse et lui ordonna de prendre des poses plastiques après avoir ôté sa chemise. Bref, pour échapper à ce nouveau Pausole, la pauvre créature en fut réduite à se fourrer sous le lit, d'où tous les discours de Son Altesse Impériale ne purent la décider à sortir.

Le lendemain, elle écrivit longuement ses malheurs à la princesse sa mère, en Wurtemberg; mais on jugea utile que le public les ignorât. Cela paraissait d'autant plus difficile que les amis de rencontre s'étaient prudemment éclipsés sans donner leurs noms et que nul ne savait ce qu'ils étaient devenus. Tout faisait craindre, en outre, que l'ambassadeur ne montrât pas toute la diligence souhaitable à empêcher l'histoire de se divulguer; enfin, s'il faut tout dire, le Prince manquait un peu d'argent, pour cette raison que les banques étaient lasses de lui en prêter.

Eh bien, c'est ici que notre Boudza fit merveilles. Il paraît qu'il avança les sommes qu'on voulut, retrouva les témoins de la fâcheuse scène, les paya, leur fit peur et, en un mot, sauva la situation. Si l'histoire est vraie, ce dont je vous ai dit que je ne saurais répondre absolument, il avait bien gagné son titre de baron.

Or, il avait deux fils, qu'il envoya à Paris, selon l'usage, pour y achever leurs études. L'aîné, Léon, devint docteur en droit, puis regagna son pays natal et entra dans la boutique paternelle avec la joie d'un homme qui obéit à sa vocation. Mais Spiridion, le cadet, s'attarda davantage : à vrai dire il fréquentait moins à la Sorbonne qu'au d'Harcourt — ou au Vachette, car il était éclectique, mais le Quartier latin lui plaisait : c'est un endroit si propice à la flânerie! Le Luxembourg est un flemmodrome d'été sans rival. Ah! les bonnes heures! Vous vous rappelez?... Bref, il serait peut-être resté toute sa vie au Quartier latin si son père n'avait fini par lui couper les vivres. Il rentra, mais il parut, hélas! dès son arrivée à Smyrne, que les études qu'il prétendait avoir faites ne lui avaient pas donné le sens des réalités commerciales, car on vit rarement un homme moins doué pour les affaires en général et la finance en particulier. Si bien qu'au bout d'un an son père l'envoya diriger une petite succursale qu'avait la banque Boudza à Chio, en lui déclarant qu'il « était bien le fils de sa mère ». Il faillit même ajouter qu'on ne reconnaissait pas en lui le sang des Boudza, car il avait oublié le petit tailleur obséquieux qu'il avait été lui-même trente ans plus tôt, et acquis exactement autant de solennité que d'âge, de ventre, de noblesse et d'argent.

Au fond, Spiro ressemblait à sa mère. Quand je l'ai connue, celle-ci n'était plus qu'une grosse dame molle et fardée, mais il n'en avait pas toujours été de la sorte et elle avait même été assez belle en son jeune temps, si j'en juge par les photographies. Oh! belle à la mode smyrniote sans doute : la cuisse lourde, le sein vaste, et roulant de gros yeux plus langoureux que vifs. Mais quoi! ainsi faite, elle avait plu à beaucoup de gens, et l'on raconte que certains le lui avaient fait savoir, notamment un jeune juif d'origine portugaise (ce qu'il y a de plus élégant pour un juif d'Orient) qui tenait une belle boutique de bijoux faux. Il en tirait de l'assurance — et elle était si nonchalante!... Au demeurant, une excellente épouse, placide à souhait, et qui, après fortune faite, passait régulièrement quatorze ou quinze heures dans son lit sur vingt-quatre.

Bien différent des autres Boudza, Spiridion était à peu près aussi actif qu'elle : aussi la sinécure de Chio suffit-elle à combler pleinement ses besoins d'action et il ne sollicita jamais du vieux baron qu'une seule augmentation d'appointements dont je parlerai dans un instant. En revanche, il lui réclama énergiquement l'aide d'un fondé de pouvoirs et l'obtint.

Grâce à cet homme zélé, il put régler sa vie, à Chio, de la manière la plus agréable pour lui. Le matin, il allait au café. Puis, après déjeuner, venait la sieste. Il faisait un petit tour à la banque vers les cinq heures et demie, et, ayant signé quelques lettres, il s'en retournait au café jusqu'à neuf heures et demie ou environ, qu'il allait dîner. Le soir, nouvelle séance au café. Dans vos pays une pareille vie l'eût mené droit à l'alcoolisme; mais Spiridion, ou plutôt Spiro, ou plutôt Pipi, comme tout le monde l'appelait, ne buvait guère que de l'eau et de temps en temps une minuscule tasse de café turc : à quoi l'on voit qu'il était pour le moins Grec à demi. Chez nous les terrasses des cafés sont toujours pleines, surtout dans les petites villes, mais personne n'y commande jamais rien. Ainsi mes compatriotes satisfont, si l'on peut dire, à la fois leur sobriété naturelle et leur sociabilité. Il n'y a que les cafetiers qui y perdent, mais ils se dédommagent en ne commandant rien non plus à leurs propres fournisseurs. Et ainsi de suite jusqu'au paysan qui, d'ailleurs, n'a pas grand'chose à vendre, le pauvre!... Mais revenons à Pipi.

Je vous ai dit qu'il n'avait jamais demandé qu'une seule fois à son père d'augmenter ses appointements, — à vrai dire considérablement. Ce fut lorsqu'il épousa Euphrosyne Apostolopoulo... Oh! vous pouvez connaître ce nom : il est assez célèbre depuis la révolte et les massacres de 1822! Les Apostolopoulo, c'était ce qu'il y avait de mieux dans l'île. Tout à fait ruinés d'ailleurs : mévente du vin, mévente de l'huile, mévente de la mastica, les affaires d'armement aux mains des étrangers. Mais Euphrosyne était fermement décidée à ne pas vieillir dans la gêne et quand elle voulait quelque chose, celle-là... L'ennui, c'est qu'elle n'était que médiocrement au goût de Spiro. Mais elle prit les moyens de le devenir... Ce sont toujours les mêmes trucs, vous savez : beaucoup de complaisance, un peu de chantage...

Et d'ailleurs j'ai probablement tort de dire qu'Euphrosyne n'était pas à son goût. Bien rares, les gens qui ont des goûts; au fond la plupart n'aiment ni ne détestent rien, hors ce qu'on leur a enseigné qu'il convient de haïr ou de détester. Or aucun code religieux ni mondain ne parlait d'Euphrosyne : comment voulez-vous qu'il ait su quoi penser d'elle, ce Pipi? Mettons qu'il ne se sentait point porté vers sa personne par une inclination irrésistible, voilà tout.

En tout cas, elle joua courageusement le tout pour le tout : elle lui fit le coup du grand amour. Flatté, il se laissa faire. Rendez-vous, correspondance... Un beau jour, Apostolopoulo père vint lui dire qu'il compromettait sa fille, ce qui était d'ailleurs la vérité, et qu'il devait l'épouser. Il se résigna très volontiers à continuer d'être « adoré ». Sa nonchalance était sans bornes, et rompre une habitude dépassait ses forces.

Quant au vieux Boudza, il y avait beaux jours qu'il s'était habitué à l'idée que son second fils n'était qu'un propre à rien, comme il disait. En outre, ayant pris ses renseignements, il n'ignorait pas que la famille Apostolopoulo était des premières du pays, donc digne d'une alliance avec les barons Boudza, n'est-ce pas? Joignez que, lorsqu'il vint passer quelque temps chez son fils pour faire la connaissance de sa future bru, il se prit subitement de passion pour l'île de Chio, jura qu'il y finirait ses jours et acheta la propriété des Cotzidichi, à Campo. — Naturellement il l'acheta pour un morceau de pain...

puisque le pauvre homme, même pour son plaisir, n'a jamais su faire que de bonnes affaires! Enfin il écrivit dans son testament qu'il voulait être enterré à Chio, et cela dut lui porter malheur, car il mourut moins de deux ans plus tard, sans avoir jamais eu le loisir de loger dans sa propriété ni même de remettre les pieds dans l'île. C'est Pipi qui a hérité de la villa et aussi d'une partie des actions de la banque; mais Léon, le fils aîné, gardait la majorité et la place de président et d'administrateur délégué : c'était le plus gros morceau, bien entendu.

Devenu de la sorte un des richards de Chio, Pipi continua d'aller par les rues en veston d'alpaga et en pantalon de toile fripé, coiffé d'un feutre mou qui, jadis gris, vieillissait en blondissant doucement, et on lui savait gré de cela. C'était un petit homme bas sur pattes et qui marchait à pas menus; toutefois ses tendres yeux sémites, noirs et brillants, à reflets dorés, et sa belle moustache — en ce temps-là!... — tout cela aurait bien pu plaire aux femmes, il me semble, et même à la sienne, s'il n'eût été si cruellement ennuyeux; mais, dieux! qu'il l'était! Sa conversation n'était qu'une sorte de ronronnement; c'était quasi étouffant...

Cela peut servir d'excuse à Euphrosyne jusqu'à un certain point, mais elle en a grand besoin. Car, presque au lendemain de son mariage, elle tomba amoureuse de Démétrios Castradès et le manifesta avec tant d'éclat que Chio tout entier s'en étonna. Or, à Démétrios Castradès succédèrent beaucoup d'autres jeunes gens et le ménage de Pipi devint la fable de la ville. Cependant notre homme ne se doutait de rien. Je suis persuadé qu'il y a bien moins de maris complaisants qu'on ne le croit. La méfiance est si inconfortable! Pipi était résolument optimiste par nature.

On m'a raconté qu'un jour Karsaveras, qui avait vraiment de l'amitié pour lui (après tout, est-ce bien sûr?), Karsaveras, dis-je, entreprit de l'avertir. C'était au café Dipsodocou.

— Écoute, Pipi, — dit Karsaveras, — tu vas me dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais tu sais que je suis ton ami et j'espère que tu prendras mes paroles en bonne part.

— Dieu te sauve, Stavro! — répondit Pipi. — Si l'on ne

trouvait pas de conseils et d'affection chez ses amis, où en trouverait-on, sinon dans sa famille? Tu es un vrai ami parce que tu as de l'amitié pour moi, et moi aussi j'en ai pour toi : aussi suis-je ton ami comme tu es le mien. Et l'on doit toujours rendre service à ses amis, parce que, si on ne le fait pas, c'est qu'on n'a pas vraiment d'affection pour eux. Ai-je raison, oui ou non?... Leur rendre service dans la mesure du possible, naturellement! — ajouta-t-il en songeant soudain que Stavro allait peut-être lui demander de l'argent.

— C'est assez délicat, — reprit l'autre, et il se mit à sourire comme pour atténuer l'importance de ce qu'il allait dire.

Là-dessus, voilà Pipi qui commence de se méfier un peu. C'est que Stavro Karsaveras avait une réputation de causeur plein d'ironie; fort anglomane et admiré à cause de cela, il s'était fait une spécialité de cet humour à froid qui passe à Chio pour spécifiquement britannique. Or Pipi faisait profession de goûter passionnément cet humour-là, justement, et d'ailleurs l'ironie en général; malheureusement il ne l'apercevait presque jamais. Alors il se méfiait : mettez-vous à sa place! Quand il croyait en découvrir quelque trait, tant pour s'assurer lui-même qu'il ne se trompait pas que pour avertir les autres (car il était bonhomme), il s'écriait prudemment : « C'est une plaisanterie », sur un ton à demi interrogatif, mais qu'il accompagnait d'un sourire fin, à tout hasard.

— Je vais te parler franchement, — continua Karsaveras. — Hier j'ai rencontré ta femme... Le bon Dieu ait son âme! Il est vrai qu'elle est assez grande pour sortir sans sa bonne, comme on dit à Paris, mais...

— C'est une plaisanterie? — demanda Pipi et il but une gorgée de son verre d'eau pour se donner le temps de réfléchir. Mais, à voir la mine étonnée de Stavro, son sourire tout d'abord circonspect ne tarda pas à s'assurer, puis à se changer en un rire plein de confiance et d'autorité. Sur quoi Bakariadès et Scronios, qui causaient à une table voisine, vinrent s'asseoir à la sienne; il leur expliqua que Stavro lui avait déclaré plaisamment que sa femme était assez grande pour sortir sans sa bonne, et Karsaveras découragé s'inclina devant les décrets du Destin. C'est ainsi que Spiridion Boudza perdit l'occasion d'apprendre ce que savait toute la ville de Chio.

A vrai dire, les propos de son ami n'avaient pourtant pas laissé de l'étonner un peu et, à la réflexion, il dut se sentir légèrement troublé, car le soir même, en rentrant pour dîner à Campos, il posa à sa femme cette question-ci, et sur un ton presque sévère, ma foi!

— Qu'as-tu fait cet après-midi? Tu es sortie?

Il n'y avait là que Mitsos Argyrostratos, jeune et charmant jeune homme qui était arrivé à Campos peu après le départ de Pipi et qu'Euphrosyne avait retenu à dîner.

— Moi, — dit-elle, — je n'ai pas bougé d'ici et Mitso non plus. Et toi, qu'as-tu donc fait?... Tâche de marcher droit, et de ne pas me tromper, vaurien, ou gare! — ajouta-t-elle coquettement et, tout en riant, elle le menaçait de son ombrelle.

— Tu sais, — expliqua Pipi à son jeune hôte, — Euphrosyne plaisante! Elle ne voudrait jamais me battre, tu penses bien! Une femme ne doit pas battre son mari; c'est le mari qui doit garder l'autorité dans son ménage.

Sur quoi Euphrosyne reprit pour achever de détourner la conversation.

— Pourras-tu faire porter demain une robe à moi chez Iaroufalia, afin qu'elle me l'arrange?

— Certainement, — répliqua-t-il, — tu n'auras qu'à me la donner et je l'emporterai à Chio. Dis à Vassilo qu'elle n'oublie pas de mettre le paquet dans la voiture, car en partant je pourrais bien l'oublier moi-même, et si jamais je l'oubliais, je ne pourrais la porter, naturellement. Sitôt arrivé, j'enverrai le cocher chez Iaroufalia avec la robe à arranger et Iaroufalia te l'arrangera : de la sorte tu pourras l'avoir, la robe, dans une huitaine de jours, si elle est prête à ce moment-là. Mais je pense qu'elle sera prête et alors tu pourras l'avoir. Peut-être, pourtant, qu'elle ne le sera pas, auquel cas tu ne l'aurais pas. Je suppose que tu as dit à Iaroufalia comment elle doit te l'arranger, parce que, si tu ne le lui as pas dit, elle ne le saura pas. Je dirai au cocher de lui demander si elle le sait et il me le dira en revenant. Ou plutôt il te le dira à toi-même, ce soir, quand nous rentrerons à la maison pour dîner, si Dieu le veut. De la sorte tu le sauras. N'est-ce pas? A moins que Christos ne comprenne pas bien lui-même ce que lui dira Iaroufalia, etc.

Ainsi se déroulaient d'ordinaire les discours interminables et emmêlés de Pipi. Il continua de la sorte pendant longtemps encore, mais les explications d'Euphrosyne n'allèrent pas plus loin ce soir-là, ni jamais. A vrai dire certains allèguent que, Pipi s'étant de bonne heure pourvu d'une maîtresse, il est du tout impossible qu'elle ne lui ait jamais parlé des libertés que prenait sa femme... Mais c'en est assez sur lui. Il n'a jamais rien demandé hors sa tranquillité; laissons-le donc en paix.

En vieillissant, Euphrosyne était devenue passablement « collet monté »; au reste elle avait toujours été prude : ne vous l'imaginez pas comme une créature évaporée. En 1913, elle avait quarante-quatre ans et une fille de dix-huit qu'on appelait Annoula : ses deux autres enfants étaient morts. Elle ne cherchait pas le moins du monde à se rajeunir, toujours habillée de noir, de bleu foncé, ou, l'été, de mauve et de gris, et de la façon la plus bourgeoise; j'avoue que je ne m'en souviens plus, mais je parierais que ses jupes n'étaient même pas assez *entravées* pour l'empêcher de monter un escalier; à cette époque c'était là beaucoup de pruderie. Sa tournure, ses allures étaient restées assez juvéniles parce qu'elle était mince comme une carte à jouer et qu'elle avait la jambe fine, mais son visage sans éclat était moins frais que son corps. Elle ne le fardait pas, ce qui au reste était alors moins étonnant que ce ne le serait aujourd'hui. Elle le couvrait seulement d'une couche épaisse de poudre de riz, à l'ancienne mode; et dans ce blanc mat ses yeux brillaient d'un feu de malaria, d'un feu triste qu'on eût cru allumé par des pâtres dans un désert... Au demeurant, il est bien probable que si c'était Papaiorghis qui vous la peignît, il vous en ferait un portrait tout différent de celui-ci. A cette époque il était son amant depuis quatre ou cinq ans au moins, et il avait l'air de l'aimer plus que jamais. A chacun sa chacune, comme vous dites, et tous les goûts sont dans la nature, mais pour ma part je n'ai jamais rien compris à celui de Papaiorghis.

A cette époque, la longue liaison d'Euphrosyne, ses toilettes si sages et ses excellentes façons, tout cela avait sensiblement amélioré sa réputation naguère déplorable. D'ailleurs, quand on possède une fortune immense, qu'on sort

d'une excellente famille et qu'on a pour mari un baron, même oriental, on trouve toujours chez les gens du monde des trésors d'indulgence. Une foule de Grecs qui avaient leurs affaires en Grande-Bretagne venaient user leurs loisirs à Chio; d'autres s'y installaient après fortune faite; au total on y était si anglomane que dans le reste de la Grèce, on appelait en riant les habitants de l'île les Anglo-Chiotes : et c'est dire que le snobisme y florissait. Malgré les potins qui couraient sur elle, la baronne Boudza, qui parlait anglais comme une lady et qui donnait des *garden-parties* somptueuses dans sa villa, était une des reines du pays.

Thanasidis interrompit un moment son récit. Devant nous, la mer, la vieille Méditerranée des amants, oscillait avec une écœurante douceur. J'entendais les petites tapes cordiales qu'elle donnait sur le flanc de notre navire immobile, comme on flatte l'encolure d'un cheval. Elle était déserte jusqu'à l'impudeur; le soleil, qui emplissait le ciel silencieux de sa morne fête, la possédait, la couvrait pleinement jusqu'à ses rives lointaines, aux courbes pures, jusqu'au fond de ses vieux golfes languides et chauds... Notre hôte leva son verre de cristal où la glace mettait une buée exquise à voir; puis, lorsqu'il eut bu posément la dernière gorgée, il reprit en ces termes :

— Voyez-vous cette maison, là-bas, sur le port, celle qui a, juste quatre fenêtres éclairées? Il y a vingt ans, elle appartenait à Hellé Karavoglou, la nièce par alliance de Kastolos, que vous connaissez, n'est-ce pas?... Non? Je croyais... Nous nous y sommes bien amusés, dans cette maison! Hellé était aussi gaie que son mari et elle recevait plusieurs fois par semaine. Cela pouvait se faire en ce temps-là : la vie était plus facile qu'aujourd'hui... Un jour, à un grand *tea*, j'y étais en train de causer avec Euphrosyne Boudza, justement. Il y avait un monde fou, mais la plupart des gens s'entassaient dans la même pièce, comme toujours, celle où se trouvait le buffet. Je vois encore Euphrosyne assise dans un fauteuil; moi, je suis sur une chaise en face d'elle, un peu penché en avant pour lui parler. Je dois vous dire qu'en ce temps-là je

lui faisais la cour, naturellement... Oh! non, elle ne me plaisait pas! c'était plutôt par politesse...

Bref je la regardais dans les yeux... Ses prunelles paraissaient noires comme du jais au milieu de son visage de craie, si larges qu'elles n'étaient bordées que d'une étroite marge de blanc, très brillantes aussi, mais sans profondeur : des petites flaques d'encre exactement. Soudain le point lumineux de la pupille semble jeter une étincelle, s'échappe et le regard passe au-dessus de ma tête... Comment vous dire? Ce n'était pas une œillade, un coup d'œil coquet, mais scrutateur, presque timide et pourtant appuyé, brûlant, un regard à la fois chargé de curiosité et si femelle, si nu, que je m'en sentis offusqué, presque gêné. Je me retournai d'instinct et vis le jeune Grégoire Arena.

Un beau garçon, certes, et qui pouvait plaire, quoique un peu lourd. Il ressemblait assez à ces Antinoüs qu'on trouve souvent dans les galeries d'antiques; il en avait le front pur et borné, les lèvres charnues et roulées, le cou rond, fort comme une colonne, et l'air à la fois mâle et légèrement sournois. A peine hellène : son grand-père était venu de Trieste à Athènes comme valet de chambre d'un Allemand de la cour du roi Othon, et son père avait épousé une Italienne. Quant à moi, je n'avais pas grande sympathie pour lui : je le trouvais renfermé, vaniteux, lourdement rusé comme un paysan, et je crois bien qu'il n'aimait que l'argent, dont au reste il n'avait guère : son père, petit armateur à Volo, ayant eu cinq fils, s'était trouvé heureux de caser Grégoire à Chio comme employé chez son ami le banquier Campobasso... Non, je ne l'aimais pas beaucoup, mais vous savez comme vont les choses dans nos petites villes où l'on vit dehors et où l'on se rencontre sans cesse : on fait semblant d'être bons camarades, surtout l'été; c'est tellement plus commode, — et avec cette chaleur!... D'ailleurs j'étais encore jeune médecin à ce moment-là : il ne s'agissait pas de se brouiller à tort et à travers avec les gens et de perdre sa clientèle.

— Quel est ce Palikare? — me demanda Euphrosyne avec une moue dédaigneuse. — Vous le connaissez? Présentez-le-moi donc.

Mais, au lieu d'attendre que je le lui amenasse, elle se leva

en même temps que moi et se dirigea vers lui. Il venait justement d'accepter une tranche de *tsourek* et du thé : un peu embarrassé de sa tasse et de son gâteau, il avait l'air plus paysan que jamais. Et en face de ce beau gars aux poignets solides, cette Messaline bourgeoise, chaude et salace sous sa décente robe de crêpe de Chine gris, couvrant ses yeux fiévreux d'un face-à-main d'écaille, c'était plus affligeant que risible, je vous assure.

Le lendemain même, nous causions, Arena et moi, au café Dipsodocou, lorsqu'Euphrosyne traversa la place. Il faut que vous imaginiez bien la scène : le café étend au loin sous les platanes ses tables de bois vert, où le feuillage pose ses découpures d'ombre comme un puzzle en désordre; Arena est installé à l'une d'elle où je viens de m'asseoir à côté de lui; il a ôté son chapeau et une tache de soleil illumine son front blanc, un peu bas, aussi bien taillé qu'une abaque de colonne dorique. Passe à distance madame Boudza, maigre, bien coiffée, très « dame » sous son grand chapeau noir et son ombrelle claire. Nous la saluons. Elle répond par un petit signe de tête sans y joindre le moindre sourire, puis soudain tourne droit vers nous. Nous nous levons surpris, car ce n'est pas trop l'usage à Chio, que les dames viennent parler aux jeunes gens assis au café.

— Vous ne voulez donc pas me dire bonjour, monsieur Arena? — dit-elle en souriant, les yeux fixés sur lui.

Il proteste sérieusement : italianissime, son fort n'était pas le badinage et dès qu'on plaisantait devant lui, il se figurait qu'on le raillait; mais il n'en paraît que plus charmant à Euphrosyne qui prend sa gravité pour une marque de jeunesse et de naïveté.

— Eh bien, — dit-elle, — venez faire un tour avec moi à Campos : le cocher m'attend là-bas, devant chez Coscozos. Ce sera une bonne œuvre : je n'ai pas de *kef* aujourd'hui (comme vous diriez : j'ai le spleen). Et vous aussi, docteur, — ajouta-t-elle.

L'invitation, bien entendu, ne m'était faite que par politesse; je la déclinai sous prétexte d'un client à visiter. Arena hésita. En ce temps-là, les équipages étaient rares à Chio (les autos privées le sont encore) et l'idée d'être rencontré dans une somptueuse victoria en compagnie d'une dame considérable

l'enchantait, car il avait vingt-deux ans; en outre, tel que je le connaissais, il devait calculer que le goût que madame Boudza semblait avoir pour sa personne pourrait lui procurer divers avantages. Mais d'autre part il venait de me confier qu'il avait rendez-vous avec une jeune personne dont il espérait, ce jour-là justement, obtenir de grandes faveurs.

— Ce serait avec plaisir,mais j'ai un rendez-vous d'affaires dans une demi-heure, — dit-il naïvement. — Ah! je n'ai pas de chance!

— Est-elle brune ou blonde, votre affaire? — demanda Euphrosyne assez gaiement.

Il répondit par un sourire niais et fat à miracle. Sur quoi Euphrosyne devint subitement plus distante que si nous eussions été d'infimes cirons perdus dans la poussière à ses pieds et, après un petit semblant de salut fort sec, elle nous tourna le dos et s'en alla, laissant Arena fort vexé (bien à tort!).

Je restai ensuite près d'une semaine sans le rencontrer. J'étais dès cette époque fort occupé.

— Eh bien, — lui dis-je lorsque je le retrouvai, — tu l'as revue?

— Qui ça?

— La baronne Boudza, naturellement!

Il me conta que, le lendemain même de la scène du café Dipsodocou que je viens de vous dire, il l'avait croisée dans la rue, en sortant de sa banque, et saluée « plutôt sèchement », sans s'arrêter. De même les jours suivants, et là-dessus il avait commencé de se dire qu'il était difficile que ces rencontres fussent l'effet du seul hasard et que, pour le poursuivre de la sorte, il fallait que madame Boudza eût un béguin pour lui.

— Mais je me suis bien gardé de l'aborder, frère! C'est elle qui a été forcée de faire toutes les avances, tu sais!... Enfin, avant-hier, voilà qu'elle s'arrête net, braque sur moi son face-à-main à long manche et me dit en souriant ironiquement : « Vous êtes froid avec moi, M. Arena! » Je réponds que je ne me serais jamais permis de lui adresser la parole le premier, ignorant si cela lui serait agréable. « Oh! mais cela me » ferait un plaisir fou, inouï, songez donc! » reprend-elle sur

le même ton railleur. Cela me blessa : j'ai horreur qu'on se moque de moi. Je la saluai, attendis un instant avec une politesse glaciale, mais elle ne trouva rien à ajouter : elle comprenait sa faute, mon cher, elle était désespérée; et je partis. Je n'étais pas fâché de moi-même, au fond.

(C'était son habitude que de n'être pas fâché de lui-même; et quant à la « politesse glaciale » du genre anglais, c'était une de ses spécialités : il y réussissait même si bien qu'il y donnait parfois une impression de virtuosité, ce qui d'ailleurs ne manquait pas de réchauffer sur-le-champ les gens qu'il eût voulu geler, quand toutefois ils étaient assez fins pour s'en apercevoir.)

Une semaine plus tard, il dînait chez madame Boudza en compagnie d'une douzaine de personnes dont j'étais. Cette antique maison des Apostolopoulo à Chio, je l'ai vue vendre à l'encan et démolir comme tant de nos vieilles demeures. Elle était à cette époque toute pleine encore de ses meubles dorés, contournés, tortillés à l'italienne; elle gardait ses grands salons en fausses boiseries plus *rocaille* que nature, ses portes et ses glaces à trumeaux — de ces trumeaux où l'on voit des marquis et des dames Louis XV vêtus de nuances trop foncées, bleu marine, chocolat ou vert épinard, — le tout d'un rococo attendrissant, et si visiblement faux, si naïvement pastiché, si évidemment daté de 1850, que cela prenait la saveur d'une œuvre originale. Arena n'était jamais venu dans la maison et j'observais du coin de l'œil quel effet faisaient sur lui ces merveilles alors passablement éblouissantes pour moi; mais son visage restait parfaitement inexpressif, comme d'habitude.

Euphrosyne ne montra pas plus d'amabilité pour lui que pour les autres, ne le regarda pas davantage, et elle ne s'efforça pas le moins du monde de le faire parler, ce qui au reste eût été difficile, car il n'avait rien à dire. Néanmoins, telle était l'atmosphère qui se dégageait d'elle, le courant qu'elle émettait (je ne sais comment appeler cela), qu'à la fin du dîner Papaiorghis était blême de fureur. Mais, pour madame Boudza, il s'agissait bien de lui! Elle ne le voyait même plus. Quant à Pipi, plus Papaiorghis pâlissait, plus il semblait ravi : à la fin il souriait comme une tirelire, ronronnait comme une

toupie, et se frottait les mains avec allégresse; c'était un charmant spectacle... Et Arena? Je le vois encore, l'air plus « marbre » que jamais, le front fermé... Je ne suis pas près d'oublier ce dîner-là.

Le lendemain, 1er mai, madame Boudza partait pour sa maison de Campos comme chaque année à pareille date, et quelques jours plus tard elle y donnait un nouveau dîner. Arena, invité, répondit qu'il ne pourrait se rendre libre ce soir-là. Or, à peine eut-elle reçu sa lettre, voilà Euphrosyne qui accourt à Chio.

— Mon cher, me racontait plus tard Grégoire, elle a attendu pendant vingt-cinq minutes à la porte de la banque dans sa voiture, parce qu'elle ne savait pas l'heure de sortie des employés. En me voyant, elle descend, marche droit à moi et me dit : « J'ai reçu votre lettre. Pourquoi ne voulez-vous pas dîner chez moi? »

J'étais littéralement suffoqué, mécontent aussi qu'elle fût venue me relancer jusque-là... Tu penses si ça se voyait, cette victoria! Quand on vous monte une scie, dans cette banque, il n'y a plus moyen de s'en dépêtrer...

(Sa vraie raison, celle qu'il ne disait pas, c'était, bien entendu, qu'il sentait d'instinct que la dureté, la brutalité même étaient le meilleur moyen qu'il eût d'attacher à lui cette fière personne qui venait de lui faire tacitement l'humble aveu de ses sentiments. Il reprit :)

— Je lui ai répondu tout d'une traite : « Est-ce que vous croyez que je gagne assez dans cette sale banque pour avoir de quoi louer des voitures et me faire conduire à la campagne? Je n'ai pas d'argent, moi! Et l'on ne peut pourtant pas revenir à pied de Campos, n'est-ce pas?... Alors il faudrait garder le fiacre toute la soirée? » « Elle est *restée*, mon enfant! » (C'est comme si vous disiez en français : « Ça lui a fait un effet. »)

Quant à cela, je le crois volontiers. Je parierais qu'elle ne songea même pas à ce qu'il y avait de bas dans cette querelle d'argent qu'il lui faisait et à laquelle elle ne pouvait répondre autre chose que de proposer à Grégoire de lui en donner. Quel soulagement pour son amour-propre, en effet, que de pouvoir se dire : « Il est pauvre. Voilà ce qui l'empê-

chait! C'est cela seulement! » Il faut avouer que les chemises de soie d'Arena étaient d'ordinaire passablement jaunies par les lavages, le pantalon qu'il mettait pour aller à la banque un peu marqué aux genoux, son chapeau fort culotté. Peut-être remarqua-t-elle soudain tout cela... J'imagine, qu'en ce cas un flot de tendresse l'envahit : elle appartenait au genre des amantes maternelles; c'est peut-être pour cela qu'elle n'était pas trop bonne mère.

— Comme si vous ne saviez pas que je vous enverrai chercher quand vous voudrez! — s'écria-t-elle, les larmes aux yeux.

Lui, cependant, il se trouvait comme enivré de sentir son pouvoir sur cette femme si riche, si puissante. Alors elle crut le voir ému. Mais il lui dit durement :

— Ai-je l'air d'un homme qui se laissera entretenir par vous?

Et, l'ayant saluée, il partit sans se retourner.

Ce jour-là, elle pleura d'humiliation et de douleur en pleine rue : « Elle en pleurait », me disait Grégoire. Et les choses continuèrent ainsi durant quelque temps. Il la mettait au régime de la douche écossaise, comme vous appelez cela en français, je crois. C'est le système du dompteur : un morceau de sucre, un coup de fouet. Il me disait : « Je la dresse, celle-là. Et le plus fort, c'est que je ne sais pas pourquoi. J'ai besoin de l'humilier parce qu'elle m'aime, voilà tout. »

...Vous trouvez ces derniers mots *ignobles*, chère amie? Vous savez, les appréciations morales n'ont pas grand sens pour un médecin. Quant à moi, je croirais plutôt que Grégoire obéissait à un complexe d'auto-punition assez bien caractérisé. Notez aussi qu'il était plutôt cupide : pessimiste, comme on dit, et inquiet du lendemain malgré son air endormi, il craignait toujours de manquer d'argent. Aussi était-il nécessaire qu'il se ruinât, et c'est ce qu'il n'a pas manqué de faire par la suite. Une bonne psychanalyse l'eût peut-être guéri... Mais laissons cela, si vous voulez.

Le résultat de la brutalité de Grégoire, c'est que pour la première fois de sa vie Euphrosyne se sentait vraiment dominée. Il la traitait comme une brute qu'il était. A force d'être fouaillée, elle devenait presque humble, elle, l'impérieuse.

Un jour, le bien-aimé accepta de dîner à Campos impromptu; le peu gênant Pipi était justement à Smyrne : toutes les joies pour Euphrosyne! Dans cette propriété de Campos, la maison est assez semblable à l'une de vos grandes villas de Chatou ou de Ville-d'Avray, sauf la grande noria, semblable à un jouet pour jeune géant sage sous sa pergola peinte de couleurs pimpantes, de bleu, de vert, de jaune, de rose, et couverte de glycines. Mais le jardin... un bois de citronniers et d'orangers comme on n'en voit dans vos pays que dans les contes de fées. Il est transpercé dans son milieu, comme un papillon, par une grande allée droite comme un I, qui s'en va jusqu'au mur du fond entre deux merveilleuses bordures de fleurs... Ce n'est pas bien raffiné, quant au dessin, mais l'art du jardinier est fort inutile ici.

Euphrosyne et Grégoire montèrent donc dans la voiture de la dame, qui attendait comme d'habitude, devant la boutique de Coscozos. En route, Arena prit soudain la petite main qui gisait sur la banquette : il glissa son doigt sous le poignet du gant et Euphrosyne frissonna si complètement, pour ainsi dire, que, jusqu'à son ombrelle, qu'elle tenait dans son poing droit, en trembla légèrement. « C'était tellement comique que je ne pus m'empêcher de rire, frère », me disait-il. Il mit nue la main qu'il tenait et la serra. Troublée, les yeux clos, elle se sentait frémir jusqu'au plus intime de sa chair.

A Campos, elle l'emmena sous les platanes, à l'écart de la maison.

— Et M. Boudza, comment va-t-il? — pensa-t-il alors à demander.

— Il est à Smyrne! — répondit triomphalement Euphrosyne; elle s'était bien gardé d'apprendre cela à Grégoire avant qu'il eût accepté de venir dîner.

Mais pas un instant il ne s'approcha d'elle.

Au dîner parurent Annoula et son institutrice anglaise. Je ne vous dis rien de la jeune fille : dans le récit qu'il me fit de cette soirée, Arena ne m'en souffla pas mot. Après le café, elle se retira avec sa gouvernante. Le repas avait commencé très tard, à près de neuf heures et demie. La nuit était d'une douceur exquise. Euphrosyne proposa de faire quelques pas au jardin.

— On n'y voit goutte, — dit Arena.

— La blancheur de l'allée nous guidera, — fit-elle.

Ils marchèrent côte à côte, puis il prit son bras et elle s'appuya sur lui, toute troublée. Un rossignol sans génie répétait éperdument ses six notes. Comme ils traversaient le parfum charnel d'une touffe de tubéreuses, Euphrosyne s'arrêta et leva son visage vers le jeune homme; la lueur d'une étoile y faisait miroiter ses larges prunelles noires. Il respira l'odeur épaisse des fleurs mêlée à celle de la femme, et soudain il se pencha en enlaçant ce corps défaillant, baisa la bouche... Elle semblait prête à se défaire comme un bouquet. « Attends... Rentrons », murmura-t-elle pourtant, car elle avait de l'expérience.

Ils revinrent vers la maison. Comme ils pénétraient dans le vestibule, Annoula sortit du salon. Vêtue d'une légère et flottante robe d'été, elle avait un air de jeunesse et de fraîcheur printanières. En voyant sa mère rentrer avec Grégoire, elle ne dit rien, ne sourit point, ne salua point : elle se mit soudain à courir, gravit l'escalier de bois si légèrement qu'on n'en entendit pas craquer une seule marche, et disparut. « Une jeune fille... » songea Grégoire obscurément.

La chambre d'Euphrosyne était au premier étage, au-dessous de celle d'Annoula. Mais les domestiques n'étaient pas encore couchés : on les entendait remuer dans la maison. Madame Boudza, nerveuse, conduisit le jeune homme au salon. Ils y trouvèrent une servante qui ôtait les liqueurs. Celle-ci revint peu après, apportant des boissons fraîches sur un plateau. Tout cela prit du temps. Euphrosyne avait les nerfs tendus. Quand la femme de chambre fut enfin sortie, elle dit au jeune homme :

— Venez vous asseoir un peu auprès de moi.

Mais là-dessus elle dut sonner la servante : elle avait oublié de donner des ordres à Christos, le cocher; il ne fallait pas le laisser se coucher.

— Dis-lui qu'il attende, — commanda-t-elle. — Je le ferai prévenir quand il faudra qu'il attelle pour ramener le kyrié.

— La voiture est déjà à la grille, — répondit allégrement la fille; sur quoi le visage de sa maîtresse changea de telle sorte qu'elle ajouta dans un murmure : « Christos avait cru bien faire... » (C'était son mari.)

Grégoire, à ces mots, parut tout à coup assiégé de scrupules incoercibles. Il ne voulait pas faire veiller le cocher trop tard. Il craignait que le cheval ne prît froid à l'attendre. Lui-même, il devait se lever de très bonne heure le lendemain. Bref, il lui fallait partir. Et déjà il était debout pour prendre congé.

Euphrosyne lui tendit la main machinalement et, quand il la lui serra, elle eut un accès de fou rire nerveux, inquiétant. De temps en temps, elle se calmait un peu, puis elle regardait la mine que faisait le jeune homme et repartait de plus belle. Cela dura deux ou trois minutes, après quoi elle s'arrêta et se tamponna les yeux avec son mouchoir. Il y eut un instant de silence.

— Je ne vois pas... — commença Grégoire avec dignité.

Alors, sans l'écouter, elle se mit à l'injurier doucement. Soudain vieillie, les larmes aux yeux, les traits tirés, comme tordus, toutes ses rides creusées (« Elle avait la figure bonne à repasser, mon petit! » me disait-il : c'est une expression de chez nous), elle lui jetait à mi-voix des mots ignobles dont (selon l'heureuse formule d'Arena encore, parlant à ma personne) dont « on se demandait vraiment où elle les avait appris ». Il était si sot qu'il s'offensa, devint digne et reprit la fameuse « politesse glaciale ». Comme il partait, Euphrosyne rouvrit la porte du salon pour lui lancer, à voix basse, une dernière insulte... Mais le lendemain matin, de très bonne heure, au moment où il sortait de chez lui pour se rendre à la banque Campobasso, il la trouva devant sa porte, qui l'attendait, indifférente au qu'en-dira-t-on, toute coiffée et corsetée, avec ses frisettes, le visage poudré à blanc, gantée, tirée à quatre épingles (c'est comme cela que vous dites en français, n'est-ce pas?) son *en-tout-cas* à la main — et elle lui demanda pardon!

Ensuite, et pendant quelque temps, on la vit presque chaque jour promener sur le port ses yeux de possédée et sa mise si sagement bourgeoise; comme par hasard, c'était toujours à l'heure où se faisait la sortie des employés de Campobasso. Elle ne parlait pas à Grégoire : il le lui avait sans doute défendu. « Ah! voilà Euphrosyne du Boudza! Il va donc être six heures. Réglez vos montres », nous disait Hellé Karavoglou avec un sourire malveillant. Elle était si bonne langue

qu'il n'était jusqu'à sa femme de chambre qui ne sût que madame Boudza courait après un matelot du port qui ne voulait pas d'elle. « Elle en sèche sur pied! » constatait Hellé et, ma foi, il y avait quelque chose de cela, car Euphrosyne maigrissait et n'embellissait pas.

Sur ces entrefaites, je quittai Chio. Le docteur Hausset, mon maître, mon « patron », m'avait toujours promis que, s'il voyait une place pour moi en France, il me le ferait savoir. Il m'écrivit que Perdrier avait besoin de quelqu'un pour l'aider dans ses recherches sur les sécrétions hypophysaires. Il lui avait rappelé ma thèse et Perdrier était disposé à me créer une situation si je voulais travailler avec lui.

J'avoue qu'entre la perspective de continuer à *faire de la clientèle* à Chio et celle de travailler avec le professeur Perdrier à Paris, même moins fructueusement, je n'hésitai pas une seconde. Je partis donc en toute hâte... Hélas! je n'étais pas arrivé depuis trois semaines que mon patron mourut. Huit jours plus tard, ce fut le tour de mon vieux maître Hausset. Que devenir? Chez vous la concurrence est dure, car les médecins sont innombrables, et un étranger, même honoré de la confiance d'un Hausset et d'un Perdrier, n'a, malgré tout, pas beaucoup d'occasions de réussir. Il fallait vivre : je me décidai à quitter Paris, où j'avais tant espéré pouvoir m'installer, et à regagner mon île natale. Oh! ce ne fut pas sans combat! Mais je dois dire... Enfin j'avais laissé à Chio de tendres habitudes. J'avais une amie qui ne m'avait pas encore oublié. Je n'avais pas été absent plus de trois mois... En revenant, je retrouvai à peu près mon ancienne clientèle et je repris sans trop d'enthousiasme ma vie passée.

Grégoire Arena me parut changé : lui si fat jadis, si indiscret, impossible désormais de lui arracher un mot sur ses amours. Et bien mieux : vous devinez que, bâti comme il était, beaucoup de femmes lui faisaient les yeux doux; que de bonnes fortunes il eût pu avoir, s'il eût voulu! Mais c'est qu'il ne semblait pas vouloir, justement : « Ah çà! quelle est donc l'heureuse élue? » me demandais-je, mais je ne la découvrais pas et nul ne lui connaissait de liaison. Je dois même dire que d'assez fâcheuses rumeurs commençaient de courir, tantôt sur ses goûts, tantôt sur ses moyens — lorsqu'éclata

comme un coup de tonnerre la nouvelle de ses fiançailles avec Annoula! Sans que rien l'eût fait prévoir, voilà qu'il cueillait soudain la plus riche héritière de Chio. Certes on avait remarqué qu'il allait souvent chez les Boudza, mais les gens malins croyaient que c'était pour la mère et voilà qu'il allait épouser la fille!

Que s'était-il passé? Je n'en sais rien, mais je parierais qu'il ne se fit aucun scrupule de se servir de son ascendant sur Euphrosyne pour la faire consentir à ce mariage si cruel pour elle... Car enfin, ce n'est pourtant pas madame Boudza qui dut lui proposer sa fille, n'est-ce pas? ni même la lui donner de son plein gré!... Annoula l'aimait donc, ce beau garçon? Oui, apparemment. Dans toute cette affaire néanmoins, c'est elle, le grand mystère.

Physiquement, imaginez une jeune personne d'un maintien assez fier, plutôt jolie en somme, et même assez charmante, quoique sa mince bouche, son long nez, tout son corps subtil et comme sans poids n'inclinassent guère à des pensées voluptueuses. Il n'y avait qu'environ un an qu'elle était à Chio. A quinze ans, son père et sa mère l'avaient envoyée, pour perfectionner son anglais, non dans une pension britannique, mais chez des Gréco-Américains de leurs amis qui vivaient à Chicago, et elle avait rapporté de là, outre un accent yankee à donner des vapeurs au sénateur Borah, la science de conduire les automobiles, ce qui plongeait les habitants de Chio dans la stupéfaction. Il faut dire qu'il n'y avait encore qu'un nombre minime d'autos dans l'île (les routes étaient d'ailleurs en piteux état) et qu'il ne s'y trouvait pas une femme capable de les piloter, en sorte que l'adresse d'Annoula faisait grand effet. Elle avait obtenu de ses parents une petite voiture (américaine naturellement : déjà il n'y en avait pas d'autres dans notre pays); mais, afin de ne pas donner carrière aux mauvaises langues, madame Boudza exigeait qu'on ne l'y vît jamais sans son institutrice, ce qui en raison du goût naturel de miss Bowley pour le confort et de sa crainte des secousses (elle avait le rein délicat), donnait lieu à des scènes épiques... Et voilà tout ce que je puis vous dire d'Annoula. Elle paraissait toujours gaie, elle souriait, elle avait l'humeur la plus égale du monde, bref elle était « gentille »,

comme vous dites, on ne peut plus « gentille », et au total si peu attachante que je me demande si personne avait jamais eu envie de causer avec elle pendant cinq minutes d'affilée. Bref, je la trouvais insignifiante et j'ai quelque mérite à l'avouer, car cela ne fait pas grand honneur à ma perspicacité, comme vous allez voir.

J'imagine donc qu'elle aima le splendide garçon qu'était Grégoire... Et lui?... Oh! lui, la charité nous commande de croire qu'il l'aima aussi; toutefois, je le connais assez pour affirmer que la dot et les « espérances » d'Annoula ne durent pas lui être indifférentes. (« Espérances », c'est bien comme cela que vous dites en français, n'est-ce pas? Cela m'a toujours paru fort spirituel). Bref les deux jeunes gens, aidés sans nul doute de Pipi qui devait, du coup, se frotter les mains plus que jamais, forcèrent Euphrosyne à consentir à leur union. Aussi bien, quel prétexte pouvait-elle alléguer, la pauvre femme, hormis son amour que justement elle devait taire?... Et vous vous demandez peut-être ce qui me donne à croire que Pipi avait poussé de toutes ses forces au mariage? C'est la joie débordante qu'il fit paraître lorsque les fiançailles furent annoncées : il est à remarquer qu'à l'ordinaire sa joie était en raison inverse des ennuis de sa femme. Le petit homme avait pris du ventre depuis quelques années : rose de bonheur comme on le voyait à cette heure, il avait l'air d'un de ces lampions de papier qu'on appelait à Paris, de mon temps, lanternes vénitiennes. Il faisait plaisir à regarder, vraiment. Mais c'était un plaisir triste.

Et Euphrosyne? demandez-vous...

Oh! Euphrosyne, vous savez, elle n'avait pas l'habitude d'aller raconter ses affaires au premier venu. Elle faisait exactement ce qu'elle avait toujours fait, rendait les mêmes visites, donnait les mêmes réceptions et s'habillait de la même façon. Seulement, elle avait un peu maigri et ses larges pupilles ressemblaient à deux petits cratères : on croyait y voir bouillir et tourner la lave sans flamme ni éclat.

... Je vous demande pardon : je suis un peu long. Mais je vais aller maintenant beaucoup plus vite et pour une raison fort simple : c'est que je n'ai plus guère connu les faits que du dehors en quelque sorte... Voici :

Le mariage fait, les jeunes époux (lui vingt-trois ans, elle moins de dix-neuf) partirent pour un voyage de noces qui dura plus de sept mois, et ils ne revinrent de Paris et de Londres qu'en décembre. Ils s'installèrent dans un bel appartement qu'ils avaient loué à la ville. Arena s'était fait faire une magnifique série de costumes en Angleterre. (« On voit qu'il n'a plus peur de la note de son tailleur! » disaient les bonnes gens) et il était plus beau, plus Antinoüs que jamais. Avec les femmes, il avait perdu en fatuité ce qu'il avait gagné en assurance, bref il semblait maintenant passablement *habitué* et je ne pouvais m'empêcher de songer qu'il était impossible que ce fût la seule Annoula qui l'eût ainsi changé : il avait dû plaire à beaucoup d'autres durant ces sept mois. Tout porte à croire, d'ailleurs, qu'elle ne s'en était pas doutée, car ni son visage ni ses façons ne décelaient la moindre inquiétude. Au reste, je dois dire que Grégoire semblait plein d'attentions pour elle.

Un jour pourtant que je venais de visiter un de mes malades dans le quartier turc, je me sentis d'humeur à marcher et envoyai ma voiture m'attendre en un lieu que je désignai au cocher. Soudain, je reconnus les larges épaules d'Arena à quelque distance devant moi. Je pressai le pas pour le rattraper, mais ces étroites ruelles s'entrecroisent à l'infini, vous le savez : il tourna soudain et, quand j'arrivai moi-même à l'angle de la rue, ce fut pour le voir entrer dans une maison bien médiocre, comme elles sont toutes. L'étroite porte qu'il avait franchie, et devant laquelle je passai un instant plus tard, donnait sur un couloir terminé par un petit escalier. Elle était ouverte : sans doute ne la fermait-on jamais. J'eus l'indiscrétion de pénétrer dans le couloir et j'entendis quelqu'un, qui ne pouvait être qu'Arena, gravir lentement les dernières marches du premier étage, faire quelques pas sur un petit palier, laisser cliqueter un trousseau de clés, ouvrir une serrure, entrer et refermer une porte. « Tiens! me dis-je, voilà donc l'*aimoir* de M. Grégoire Arena. Il est fort bien caché, ma foi! Ce n'est pas dans ce quartier qu'on songerait à le chercher... »

Je repris mon chemin, assez amusé de ma découverte. Et dix minutes plus tard, c'est-à-dire assez loin de là, je croisai Euphrosyne et j'eus l'intuition qu'elle allait rejoindre Grégoire. Pour moi (mais je ne suis pas très intelligent) l'intuition, c'est

une série d'observations et raisonnements subconscients. Sans doute avais-je observé sans m'en rendre compte quelque gêne qu'Euphrosyne marquait presque imperceptiblement en répondant à mon salut? Ou quoi?... Il se peut aussi que le souvenir d'une impression que j'avais eue quelque temps auparavant fût venue renforcer chez moi celle de ce jour-là. Oh! bien peu de choses!...

C'était chez madame Karsaveras, laquelle donnait un goûter-dîner-souper, une *mastica*, comme nous appelons cela (dans l'anglomane Chio, on disait à cette époque *cocktail-party*). Je n'avais pu rester que peu de temps, car je commençais, Dieu merci, d'avoir beaucoup à faire. Bref je partais déjà, que beaucoup d'invités arrivaient encore.

Comme je descendais, je croisai le minuscule ascenseur dont s'enorgueillissaient tant les locataires de la maison; il élevait lentement deux personnes au milieu de la cage de l'escalier : c'étaient Grégoire et Euphrosyne. Mon Dieu, ils avaient bien pu se rencontrer dans le vestibule, mais ils étaient si absorbés dans leur conversation, encore qu'elle ne parût pas d'une animation extraordinaire, qu'ils ne m'aperçurent point. Je n'en fus pas d'abord frappé; mais plus tard je revis en esprit la scène telle que je l'avais enregistrée inconsciemment : Euphrosyne plus fiévreuse que jamais sous ses manières si froides, Grégoire debout à son côté, qui l'écoutait, les yeux fixés sur elle; et j'eus soudain le sentiment qu'au moins dans les propos qu'ils tenaient ce jour-là, il y avait quelque chose qui n'eût pas dû y être.

Et puis le mois de juillet arriva. Un jour, je fus appelé à Campos pour examiner Annoula qui était malade : elle passait en effet l'été chez ses parents avec Grégoire. Je ne pus arriver qu'à une heure de l'après-midi, si bien que madame Boudza voulut à tout prix me garder à déjeuner.

Je n'avais pas vu Annoula depuis deux mois; je la trouvai bien changée : tout ce qu'il y avait eu de frais dans ce jeune être en fleur semblait maintenant fané; elle n'avait pas vieilli — je veux dire qu'elle ne s'était pas déformée ni ridée, mais elle avait perdu tout éclat, tout brillant... Je n'ai jamais beaucoup cru à notre médecine, à nous docteurs, en tant qu'art de guérir : seuls, les guérisseurs, les rebouteurs s'entendent à cela.

En tout cas ce n'étaient pas des drogues qui pourraient rendre la santé à cette jeune femme. Je dis à son mari, tout en descendant l'escalier avec lui pour aller déjeuner, qu'il faudrait à la malade un changement d'air, un voyage, des distractions. Mais il reçut très froidement mes avis et ne parut pas décidé le moins du monde à quitter Chio. Il répondit vaguement qu'il songerait à ce que je lui conseillais, parla d'une nouvelle consultation... Bref je n'obtins aucune promesse précise.

Pendant le déjeuner, la conversation fut assez peu agréable, du moins pour moi. C'est qu'à chaque instant et presque sans s'en apercevoir, par un mot, un sourire complice, madame Boudza et son gendre faisaient allusion à quelque souvenir qu'ils avaient en commun, à des faits infimes qu'ils étaient seuls à connaître, ou bien ils riaient de quelque plaisanterie clichée et, pour ainsi dire, chiffrée, incompréhensible aux autres, comme il s'en fait entre gens qui vivent ensemble, lorsqu'ils s'accordent bien et s'entendent à demi-mot. Pipi ne semblait pas mieux au fait que moi de tout cela : de temps en temps il dégorgeait un petit paquet de phrases enroulées et emmêlées comme une pelote de fil, que personne n'écoutait, et c'était tout. Quant aux deux autres, ils avaient vraiment l'air d'être par trop heureux. J'en éprouvais presque une sorte de gêne.

... Je vous narre mes impressions avec complaisance, parce qu'il y a quelque chose de flatteur à se persuader à soi-même que, grâce à sa propre finesse, on a été le premier à percer un secret. Mais je ne fus certainement pas le seul. Peut-être Arena et madame Boudza relâchèrent-ils peu à peu quelque chose de la contrainte qu'ils s'étaient d'abord imposée : c'est ce qui arrive toujours; peut-être les rencontra-t-on trop souvent ensemble... que sais-je? Quoi qu'il en soit, on commença de potiner vraiment beaucoup sur eux... Mais je me hâte.

Un jour du mois d'octobre, je rentrais chez moi pour ma consultation, lorsque je fus appelé au téléphone et j'entendis une voix affolée me dire : « Venez tout de suite à Campos, chez madame Boudza. Elle vient d'avoir un accident d'auto... les jambes broyées. Vite! »

J'accourus en toute hâte et trouvai la pauvre femme en piteux état : le genou littéralement écrasé, une très mauvaise

fracture de la cuisse droite. Annoula au contraire, qui conduisait la voiture, avait eu la chance de se tirer de la catastrophe sans autre mal qu'une cheville foulée.

Je fis à la blessée un premier pansement. Hélas! il n'y avait pas dans notre île un seul chirurgien digne de ce nom, de manière qu'il fallut faire venir d'Athènes le docteur Acropistratos. Mais un Thierry de Martel n'eût pas été de trop pour sauver les jambes de la malheureuse, et encore à condition de s'y prendre à temps. Acropistratos amputa la jambe gauche au-dessus du genou et nous annonça que, de l'autre côté, la cuisse ne se consoliderait peut-être jamais assez pour que la malade pût s'appuyer dessus. Après quoi il partit, couvert d'or, car il avait réclamé de beaux honoraires, je vous assure.

Naturellement, je m'étais renseigné sur les circonstances de l'accident, mais non pas auprès d'Annoula : enfermée dans sa chambre, où on l'entendait pleurer à travers la porte, elle n'avait voulu voir personne, pas même moi, qui désirais examiner sa cheville.

— Madame la baronne était partie dans la voiture de sa fille, me dit Aurelio, le nouveau cocher, un Italien qui était aussi un peu chauffeur. Cela m'a même étonné, qu'elle eût bien voulu y monter, elle qui était si peureuse! Et elle ne voulait jamais être conduite par madame Arena...

— Est-ce que madame Arena conduisait mal?

— Oh! on ne peut pas dire cela : elle avait de l'expérience et elle était assez prudente; en somme elle n'a jamais eu d'accident jusqu'à présent. Mais les femmes, vous savez...

Aurelio n'était pas féministe.

— Et comment se fait-il qu'elle ne se soit pas blessée, madame Arena? — demandai-je.

— Elle a pu sauter. La voiture était emballée sur la pente.

— Emballée?

— Madame Arena aimait à faire les descentes, contact coupé : elle disait que c'était délicieux, que ça rafraîchissait le moteur... C'est vrai que ces Dodge chauffent et, d'ailleurs, avec toutes ces côtes qu'il y a ici, cela n'a rien d'étonnant. Monsieur est toujours content de la sienne?

J'avais récemment acquis une Dodge, moi aussi, et cette preuve de modernisme avait produit un bon effet sur

ma clientèle de la ville; mais j'avais pu constater qu'en effet les deux cylindres peinaient souvent sur nos mauvaises routes, tout en montagnes russes. Le cocher-chauffeur reprit :

— Les freins n'ont pas fonctionné. Ah! il y a longtemps que j'avais dit à madame Arena qu'ils avaient besoin d'être revus! Seulement, les mécaniciens d'ici et rien, c'est la même chose... Je les avais un peu resserrés moi-même; mais il suffit que le frein à pied soit humide pour qu'il glisse.

— Comment se fait-il que la baronne n'ait pas tenté de sauter, elle aussi?

— Elle a dû essayer, mais l'auto était déjà lancée à toute vitesse sur la descente. Ce qui me le fait croire, que madame la baronne a essayé, c'est qu'elle a sûrement posé la main sur le volant, puisque la voiture a brusquement tourné à droite. Elle a dû se mettre debout et s'agripper d'instinct... Elle ne connaissait rien aux voitures, vous savez. On voit très bien les empreintes sur la route... Si vous voulez vous rendre compte?... Ce n'est pas loin d'ici.

J'y allai. La machine gisait, laide et piteuse comme un jouet brisé, au pied du gros olivier où elle s'était fracassée. Des badauds du village, une troupe d'enfants l'entouraient, et ils avaient, pour regarder les coussins arrosés de sang, l'œil horrifié et excité à la fois qu'on voit aux spectateurs des *corridas* au moment de l'ignoble éventrement des haridelles.

Un angle du châssis était fort aplati et le moteur en partie détruit; l'autre côté se trouvait un peu moins abîmé. Il me sembla que le levier du frein à main était dans sa position avant : Annoula ne l'avait-elle donc pas tiré à elle, n'avait-elle pas songé à serrer?... Mais il pouvait certes s'être décroché dans un pareil choc.

Ce qui m'étonnait pourtant, c'était qu'elle eût sauté : il est difficile de sauter d'une voiture lancée, il faut prendre sur soi, cela ne se fait pas si aisément qu'on pourait croire; et puis abandonner son poste quand on est le pilote, laisser sans défense quelqu'un dont on s'est chargé, qui s'est fié à vous, quelle laideur! — et sa propre mère!... Cependant je songeai que la mère d'Annoula était aussi pour elle quelque chose d'autre. Et soudain je ne pus m'empêcher de me dire : « Mais quand elle a sauté, il y a des chances pour que la voiture ne fût pas

lancée bien vite encore, puisqu'elle s'est si légèrement blessée. » Une heure plus tôt, elle n'avait même pas voulu me parler à travers sa porte; j'avais vainement insisté pour entrer : « Choc nerveux, honte, remords, c'est assez naturel », pensai-je. Cependant je revis dans ma tête le levier du frein tout droit. « Et si elle avait lancé exprès la voiture sur la pente, moteur arrêté, sans frein; si elle s'était *tout de suite* jetée dehors, quand la vitesse était faible encore... » N'a-t-on pas déjà vu des gens tomber d'un express et se relever presque intacts?... Mais quoi! je n'avais pas à faire le policier ni le juge, n'est-ce pas? Je n'avais qu'à accomplir mon devoir de médecin, et si l'une des malades était aisée à guérir, sauver l'autre promettait déjà d'être assez difficile!

Presque chaque jour, je venais voir Euphrosyne. Le membre amputé se portait à merveille, mais le cal de l'autre cuisse ne se consolidait pas et tout donnait à penser que, selon la prophétie d'Acropistratos, la pauvre femme ne pourrait plus jamais se servir de la seule jambe qui lui restât. Lorsqu'après cinq mois et demi, en mars, madame Boudza fit en ma présence et en celle des siens sa première sortie au jardin, ce fut dans le fauteuil roulant qu'elle ne pourrait plus jamais quitter que pour son lit. Grégoire n'était pas là : sa belle-mère semblait maintenant souffrir de sa présence et j'avais recommandé qu'il s'abstînt le plus possible d'entrer chez elle, indication qu'il suivait d'ailleurs religieusement. En revanche, Pipi accompagnait le fauteuil à roues, égrenant à l'infini des consolations si insupportablement banales qu'Annoula agacée ne put s'empêcher de lui faire signe de se taire. Euphrosyne, elle, ne semblait pas même l'entendre. En passant dans l'allée près d'une touffe de tubéreuses, elle dit à l'infirmière qui la poussait d'arrêter un instant et respira, les yeux clos, le parfum puissant. Et je songeai au récit que m'avait fait Grégoire de sa première visite à Campos.

Peu de temps après, les Arena annoncèrent qu'au lieu de venir passer l'été dans la villa de leurs parents, comme l'année précédente, ils se rendraient dans le Tyrol. Cette décision raviva le souvenir des anciens potins. « Annoula peut-elle abandonner ainsi sa pauvre mère! » soupira la veuve Epistratou en levant les yeux au ciel. La « veuve Epistratou »,

comme nous appelions cette vieille peste, était célèbre pour sa méchanceté et ses médisances. Ce qu'elle regrettait en réalité, c'étaient les noirs et savoureux commentaires auxquels eût donné lieu le séjour du jeune ménage là-bas. La mère et la fille naguère rivales, l'une infirme aujourd'hui et à la merci de l'autre qui (aurait-on pu insinuer) la torturait; le gendre partagé, amant et mari, en proie à des remords affreux; bref l'adultère, l'inceste, la tragédie morale, la catastrophe, le sang, et là-dessus le trémolo excitant de la souffrance physique, quel beau ragoût, songez donc!...

A vrai dire, il était difficile qu'Annoula, Grégoire même, partissent sans avoir été passer au moins quelques jours auprès de l'infirme, eux qui naguère y vivaient pendant une moitié de l'année. J'ignorais pourtant que je les trouverais à Campos quand j'y allai, ce samedi-là, pour faire ma visite accoutumée à ma malade convalescente.

Le temps était terriblement chaud. Je me vois encore descendant de ma voiture brûlante à la grille du jardin. Je sonne en m'épongeant le front : la femme de chambre vient m'ouvrir, souriante :

— Eh bien, Sapho, comment va ta maîtresse?

— Toujours de même, — répond-elle en changeant soudain d'expression et en prenant la mine appropriée à ses paroles. — Elle ne dit rien, elle ne se plaint pas, mais elle n'en pense pas moins, la pauvre... Enfin, que ce ne soit pire!

A ce moment précis, de véritables hurlements, des cris à vous tordre le cœur dans la poitrine jaillissent de la maison : « Au secours!... Ah! Elle me tue! Au secours! »

— C'est la Kyria! — dit la servante, toute pâle.

Je cours comme un fou. Les cris avaient cessé. Je gravis le petit perron, traverse le vestibule, bouscule involontairement l'autre femme de chambre qui arrivait, et me précipite vers le petit salon : on en avait fait depuis longtemps la chambre d'Euphrosyne parce qu'il était trop difficile de la porter à bras dans l'escalier. J'entends râler. Je veux entrer : la porte est fermée à clé. Je donne un coup d'épaule, mais je n'ai rien d'un athlète, vous savez : le battant ne cède pas. Enfin arrive Aurelio qui, lui, le force du premier coup. Nous pénétrons...

Quel spectacle! Ayant glissé de son fauteuil de telle façon

que sa jupe découvrait son moignon ridicule et son autre jambe dans un appareil de cuir et de fer, Euphrosyne râlait encore, la gorge ouverte, au milieu d'une mare, d'un lac de sang, plein de caillots, plein de ces choses innommables qui sortent d'un cou tranché... Dieu vous préserve de voir jamais rien de pareil, car c'est un spectacle abominable, je vous le jure! A côté de la femme gisait, tout sanglant, un de ces couteaux de cuisine à lame mince et effilée dont on se sert pour tailler des tranches très fines, un couteau à sandwiches, vous voyez ce que je veux dire? Sur un guéridon voisin du fauteuil, un goûter tout préparé dans un plateau, du thé, deux tasses, deux petites assiettes, et par terre, un peu plus loin, une photo de Grégoire Arena, assez belle, ma foi, mais arrosée de sang, auprès d'un portefeuille déplié. Dans un coin de la pièce, le secrétaire en bois de rose était grand ouvert. Enfin, écroulée à deux pas de la porte, Annoula évanouie et serrant dans sa main une petite clé.

Voici ce qui s'était passé :

Chaque jour, sur les cinq heures, on apportait à Euphrosyne son goûter. Cet après-midi-là, elle s'était un peu courroucée contre la femme de chambre sous prétexte qu'il n'y avait pas de sandwiches et que, quand sa fille prenait le thé avec elle, on pouvait bien en préparer. Annoula protesta d'abord qu'elle ne tenait pas du tout à des sandwiches, mais sachant que sa mère était devenue fort irritable depuis l'accident et ses suites, elle jugea inutile de la mettre en colère et se tut.

— Je vais dire à la cuisinière d'en faire tout de suite, — répondit la femme de chambre.

— Non, apporte-moi ici le pain, le couteau et tout.

Puis quand elle eut ce qu'elle demandait et que la servante fut sortie, elle laissa d'abord tomber le couteau maladroitement et pria Annoula de le ramasser. Celle-ci le lui rendit.

— Pose-le sur la table, devant moi, — dit Euphrosyne. — Merci. Maintenant ferme la porte à clé.

— Mais pourquoi?

— J'ai à te parler sérieusement et je ne me soucie pas d'être dérangée.

Que signifiait tout cela? La jeune femme se méfiait vague-

ment, mais sa curiosité était fort piquée, et quel mal une infirme quasi cul-de-jatte eût-elle pu lui faire?

— Maintenant va prendre la clé de mon secrétaire : elle est dans la petite boîte, au fond du premier tiroir de ma commode, le tiroir du milieu... Ouvre le secrétaire. Non, ne laisse pas la clé sur le battant, voyons! elle va tomber : garde-la dans ta main. Maintenant fouille devant toi, là. Tu vois un portefeuille? Apporte-le-moi.

Quand elle le tint, elle l'ouvrit et en tira la photo qu'elle baisa; puis elle la montra à sa fille avec un regard de haine mortelle. Là-dessus, elle empoigna le couteau et Annoula s'écarta instinctivement de quelques pas. Alors Euphrosyne se mit à pousser les appels déchirants, les cris d'assassinée que j'avais entendus en arrivant, et, comme sa fille affolée courait vers la porte, sans hésiter elle se coupa la gorge, d'un seul coup de lame, comme on la tranche chez nous aux moutons de la Pâque. Ce que voyant, Annoula s'évanouit.

... Je vois bien que vous vous demandez comment j'ai pu savoir tout cela. Vous croyez que je brode... Détrompez-vous, je n'invente rien. Ce que je viens de vous dire, tout le monde a pu l'apprendre par les déclarations d'Annoula lors de son procès à Athènes. Car bien entendu elle passa devant la Cour d'assises et il y avait de lourdes charges contre elle : Euphrosyne avait bien combiné sa vengeance. Le procureur de la République soutint qu'après une discusson au sujet de son mari, « provoquée par la jalousie », madame Arena avait couru fermer la porte et assassiné sa mère. Quand on la trouva évanouie, elle serrait encore dans sa main la clé du secrétaire. Le portrait de Grégoire gisait par terre, tout taché de sang, et jusqu'aux empreintes d'Annoula qu'on retrouva sur le manche du couteau! Car Euphrosyne avait songé à tout. Des témoins vinrent rapporter les potins qui couraient, mais en louant la victime et en daubant sur la prétendue coupable, comme toujours; et l'on crut établir le mobile du crime : la fille a tué poussée par une absurde jalousie, répéta le procureur de la République...

Par bonheur pour Annoula, il y avait quelque chose que sa mère avait oublié : c'est qu'on ne saurait égorger quelqu'un qui se débat sans se tacher un peu. Et puisque madame Boudza

avait crié, c'est donc qu'elle s'était défendue. Or, je témoignai qu'Annoula ne portait pas la plus légère éclaboussure de sang et les experts chimistes corroborèrent mes dires... Cela lui valut d'être acquittée, d'ailleurs à la minorité de faveur.

Pour ma part, comme j'étais intimement persuadé, au fond, qu'elle avait essayé de tuer sa mère en auto six mois plus tôt, je ne m'apitoyais pas à l'excès sur son cas. Néanmoins, je fis de mon mieux pour persuader aux jurés la vérité : rien de plus difficile, comme nul ne l'ignore... Et savez-vous? ce procès, c'est lui qui m'a décidé à m'installer à Athènes et qui, par conséquent, m'a valu plus tard le bonheur de vous connaître. En sorte que je ne regrette pas d'avoir quitté Chio, si vous voulez le savoir...

JACQUES BOULENGER

COUP D'ŒIL SUR LA HOLLANDE

On s'est habitué, dans le monde entier, à désigner la totalité des Pays-Bas sous le nom de Hollande. Si cette impropriété s'est imposée de la sorte, aux Néerlandais eux-mêmes souvent, il ne faut pas en attribuer la cause à de simples raisons d'euphonie, mais plutôt au rôle prépondérant que la Hollande a de tout temps joué dans l'histoire du pays. Située au débouché d'un profond hinterland qui drainait la voie rhénane, reliée aux pays scandinaves, à l'Angleterre, par une mer étroite, cette région était destinée, par sa position géographique même, à devenir un centre de grand commerce. Le sol, émergeant à peine des flots, formé par une succession d'îles que lacs et bras de mer découpaient à l'infini[1], pauvre, déshérité même, n'avait rien qui pût attirer l'homme. Aussi, l'homme ne s'était fixé sur ces rives que pour y commercer en direction du nord et du sud. Vers le nord s'offrait le marché scandinave. Deux siècles de patient labeur (du début du xve siècle à 1631), devaient en assurer la totale conquête. Vers le sud, le Rhin, prolongé par ses affluents, conduisait aux cols alpestres. C'est par cette route que les marchands hollandais gagnaient Venise qui monopolisait alors le commerce avec les Indes. Pendant le voyage d'aller, ils vendaient les marchandises achetées en Scandinavie et puis, chargés des produits de l'Orient, ils revenaient vers leur pays, en agrémentant leur route du même commerce.

1. Depuis l'an 1500, ces terres ont été réunies par l'assèchement de 4 000 kilomètres carrés de surface submergée.

Les grandes découvertes maritimes eurent pour conséquence d'ouvrir à ce commerce de transit des directions nouvelles. La route du Cap une fois révélée par les Portugais, Venise se trouva supplantée par eux dans le commerce avec l'Orient et, peu à peu, les Hollandais abandonnèrent leurs pénibles randonnées vers l'Italie pour s'approvisionner à Lisbonne en produits orientaux. Or, les caprices de l'Histoire allaient, d'un coup, mettre fin à ce métier d'intermédiaires et porter la Hollande au rang des grandes puissances maritimes. Philippe II, maître des Pays-Bas, venait de s'emparer du Portugal lorsque les Provinces-Unies se soulevèrent contre lui (1580). La fermeture du port de Lisbonne ruinait le commerce hollandais. D'autres, moins intrépides, se fussent soumis; il faut admirer que les marchands d'Amsterdam et de Rotterdam aient répondu à l'héritier de Charles-Quint en frétant des navires pour forcer la route des Indes. L'entreprise, contre les flottes espagnole et portugaise, prodigieusement audacieuse, devait réussir. Dès 1595 les navires hollandais abordaient dans les îles convoitées. En quelques années, des comptoirs étaient fondés, des traités de commerce étaient signés. La Hollande avait mis la main sur d'inépuisables richesses.

L'habileté de l'organisation, non moins que l'intrépidité de la conquête, mérite l'admiration. Dès 1602, les États des Provinces-Unies rassemblent en une seule compagnie toutes les associations privées qui font le commerce avec les Indes; la célèbre compagnie des Indes Orientales est née. Au milieu des luttes et des conquêtes, elle prospère[1]. Un peu plus tard, à partir de 1621, apparaît la compagnie des Indes Occidentales qui exploite les côtes atlantiques de l'Afrique et s'installe au Brésil et aux Antilles. En Hollande même, le commerce, la pêche, la navigation sont en pleine prospérité. L'immigration protestante, par surcroît, vient d'y introduire un grand nombre de nouvelles industries. Ce petit pays connaît une activité géante. Le premier en Europe, il devient un pays de

1. La Compagnie des Indes Orientales a distribué à ses actionnaires :
de 1649 à 1684, soit en 30 ans, 624 p. 100 de leur capital.
de 1685 à 1720 — 991 p. 100 —
Luzac : la richesse de la Hollande.

grand commerce, et sa fastueuse bourgeoisie, dont les richesses devaient étonner Maris de Médicis[1], se développe et s'affermit tout au long du XVIIe siècle.

Ce qu'elle avait acquis pendant son « siècle d'or », la Hollande le retrouva intact au sortir d'une centaine d'années d'histoire mouvementée, lors du grand remaniement de 1815. Après 1831, séparée de la Belgique et rendue à elle-même[2], au seuil de temps nouveaux, elle allait reprendre, en la multipliant, son activité d'autrefois.

Dans l'arrière-pays, l'Allemagne se transformait en grande puissance industrielle. Sur les bords mêmes du Rhin, la proche Westphalie voyait surgir la houille, talisman nouveau, et sa population se développait suivant un rythme jusqu'alors inconnu. La Hollande allait devenir le grenier de cette foule ouvrière. Le monde, comme l'Allemagne, était en voie de croissance et de transformation, les colonies hollandaises, — l'immense archipel aux îles inexplorées, cinquante fois plus étendu que la métropole et sept à huit fois plus peuplé qu'elle[3], — allaient ajouter au commerce des denrées d'épicerie qui avait fait leur valeur passée, celui de produits industriels, le caoutchouc, le pétrole, les minerais, celui de produits de consommation : le sucre, le café, le thé, le tabac.

Rotterdam, à l'embouchure de la Meuse et du Rhin, se spécialise dans le commerce de transit avec l'Allemagne. Amsterdam reste le port des colonies.

Rotterdam voit s'installer sur ses quais toute l'industrie lourde westphalienne (Hambourg, pour elle, est trop loin à l'est, Emden n'est relié à l'intérieur par aucune voie navigable). C'est là qu'abordent les lourds cargos qui portent aux usines allemandes les minerais, c'est là qu'on transborde leur chargement sur les péniches ventrues qui remontent le Rhin jusqu'à la Ruhr, plus loin, jusqu'à Mayence et Ludwigshafen. En sens inverse, les exportations de l'industrie allemande sont déchargées à Rotterdam et de là dirigées vers les ports du monde entier. Que les Hollandais ne se satis-

1. Voir note 2 de la page 634.

2. Dans la suite de cet article nous emploierons le mot Hollande pour désigner la totalité du pays.

3. La population des Indes néerlandaises compte 60 millions d'habitants.

fassent pas, dans ce trafic intense, du prix de simples péages, on le comprend sans peine. Le commerce de transit était à l'origine de leur richesse et les circonstances n'avaient jamais été si favorables à ce genre d'activité.

Amsterdam organise l'exploitation des colonies sur des bases nouvelles. De puissantes sociétés se constituent, spécialisées dans le commerce de chaque produit colonial. Elles achètent des plantations, envoient sur place des ingénieurs, des directeurs commerciaux, elles substituent aux méthodes indigènes, des procédés qui multiplient le rendement.

Le commerce d'exportation des Indes néerlandaises atteignait en 1928 près de 26 milliards de francs (dont 20 p. 100 environ, avec la métropole). Ce chiffre, en même temps qu'il nous fixe sur l'importante activité commerciale des Indes, nous donne une idée des énormes bénéfices que la métropole en a tiré. Il faut noter en effet que la presque totalité de la production indienne est contrôlée par des entreprises hollandaises et que les considérables capitaux engagés ont rapporté sans cesse des dividendes extrêmement élevés. Une récente étude[1] estime le chiffre global de ces capitaux à 30 milliards de francs. On reste en dessous de la vérité en admettant qu'un portefeuille de titres coloniaux rapportait, avant la guerre, 20 p. 100 en moyenne[2]. Ceci revient à dire, que bon an mal an, les porteurs hollandais auraient touché 5 à 6 milliards de francs de dividendes. Certes, l'opération n'a pas eu, dès l'origine, cette ampleur, mais si l'on veut se faire une idée de l'importance qui revient aux colonies dans la formation de la richesse hollandaise, il faut bien admettre que cette opération porte sur un siècle.

En somme, depuis la seconde moitié du XIXe siècle, comme au XVIIe, c'est en dehors du territoire national que les Hollandais ont trouvé les principales sources de leurs bénéfices. Cette affirmation pourrait sembler paradoxale à qui sait que, dans le même temps, l'agriculture, l'élevage, l'industrie ont connu,

1. J. I. M. Welter, *Economische Verhouding tusschen Nederland en N. I.* (Rapports économiques entre la Hollande et les Indes).

2. Nous avons pris huit valeurs coloniales hollandaises différentes (sucre, tabac, café, thé, caoutchouc, pétrole, étain, banque) et nos calculs établissent, comme moyenne de dividendes payés : en 1912 : 26 p. 100, en 1925 : 33 p. 100.

dans la métropole, une ère de grande prospérité. En vérité, c'est bien l'étranger encore, l'Allemagne surtout, qui a provoqué cet essor économique.

L'agriculture hollandaise, renonçant à demander à un sol sablonneux, humide, de produire des céréales, s'est orientée vers une forme spéciale, horticole et maraîchère. Le peu de probabilités d'un conflit armé, qui réduirait le pays à vivre sur ses ressources propres, permit de négliger les cultures alimentaires. Mais, du point de vue du rapport, quelle différence entre le meilleur champ de blé et la serre la plus exiguë, trompant les saisons, couvant ses fleurs, ses raisins, ses primeurs, les mûrissant sous les cieux les plus ternes! Certaines régions, comme le Westland, aux environs de La Haye, celle d'Aalsmeer, près d'Amsterdam, sur des centaines d'hectares, sont couvertes de serres. De hautes cheminées d'usine, empanachées de fumée en hiver, dominent étrangement ces immobiles et silencieux paysages de verre. Ce sont les « Usines à fleurs ». Le morcellement de la propriété, le coût des installations et aussi la perfection que les Hollandais savent porter dans leurs organisations commerciales, ont conduit les propriétaires à se réunir en puissantes coopératives. L'étude de ces organismes complexes sort du cadre de cet article, mais il est impossible de ne pas les mentionner, car la production et la vente sont contrôlées par eux. La tulipe, la jacinthe, croissent en pleine terre et sont cultivées plus spécialement dans la région qui s'étend entre Haarlem et les environs de La Haye. C'est vers la fin d'avril que leur célèbre floraison, à perte de vue, fait apparaître ses carrés si vivement colorés. Il n'est pas douteux que le marché intérieur absorbe une grande partie de ces légumes, de ces fruits, de ces fleurs, mais c'est surtout pour l'étranger que fument les cheminées d'Aalsmeer. En 1928, l'exportation des légumes se chiffrait à 690 millions de francs, celle des oignons de fleurs à 430 millions, celle des fruits à 110 millions. Plantes et fleurs, pour plus de 100 millions de francs, prenaient le chemin de l'étranger. Le total des exportations horticoles et maraîchères la même année, dépassait 1 milliard et demi de francs. Par contre, la Hollande importait 5 millions de tonnes de céréales.

Autour du Zuyderzée, dessinant un immense croissant,

s'étendent les prairies permanentes dont la surface (1 322 000 hectares) est supérieure à celle de la totalité des autres cultures (1 million d'hectares). Ce sont, en général, des terres conquises sur les eaux, des polders. Là se développe, dans toute sa monotonie, le paysage hollandais classique. D'étroits canaux d'assèchement, tous les cent mètres environ, dessinent sur le sol un gigantesque damier. Les moulins à vent, isolés et parfois par troupes, agitent silencieusement leurs ailes. Une ferme, coiffée jusqu'au sol, se tapit derrière un rideau d'arbres. Dans chaque case du damier, les vaches blanches et noires, prisonnières des canaux, paissent inlassablement l'herbe grasse. L'élevage principalement concentré dans cette partie du pays constitue, pour la Hollande, une source importante de richesse. Laissons aux spécialistes le soin d'admirer savamment les efforts des éleveurs hollandais pour améliorer la race bovine par la sélection des reproducteurs, les croisements, les recherches sur la nourriture, par tous ces soins méticuleux dont témoigne, en Frise, le « registre généalogique du bétail ». Le cheptel hollandais qui compte aujourd'hui 2 millions et demi de bêtes à cornes, s'est accru de 550 000 têtes pendant les trois dernières années. Aux revenus de l'actif commerce extérieur des animaux reproducteurs, des bêtes de boucherie, de la viande fraîche, commerce qui se chiffrait, ces dernières années, à 3 milliards et demi de francs et qui, en grande partie, devait son essor à la proximité de 65 millions d'Allemands, sont venus s'ajouter les bénéfices de l'industrie laitière. La production du lait, scientifiquement augmentée (elle dépasse par an et par vache, 3 400 litres), a donné naissance, en premier lieu, à l'industrie fromagère. Gouda, Edam, Alkmaar, pour ne citer que les centres principaux, voient, un jour par semaine, leur vieille place du marché pittoresquement couverte par les tas de boules colorées de cette substantielle nourriture. Bien protégé par sa croûte, dur à souhait, le fromage de Hollande est, par excellence, un produit d'exportation. Ici encore, la production, industrialisée par un grand nombre de coopératives de fabrication et de vente, a atteint un rare degré de perfection. L'exportation du beurre est également considérable. Au total, 335 millions de kilogrammes de produits

dérivés du lait, représentant une valeur de 2 milliards 200 millions de francs ont été vendus à l'étranger, en 1929. Enfin, le lait hollandais avec le cacao des colonies a permis le développement d'une industrie du chocolat, de la confiserie, qui n'a pas au monde son égale.

L'industrie semblait devoir être défavorisée par un sous-sol sablonneux, privé de tout minerai sauf un point de charbon dans le sud. La situation de la Hollande, à proximité des centres fournisseurs allemands, anglais, scandinaves, la présence d'un réseau fluvial qui permettait un transport à bon compte, ont permis de remédier aisément au manque de matières premières. Malgré ces facilités, l'industrie hollandaise s'est orientée vers une production qui tire sa valeur beaucoup plus du travail de l'homme que des matériaux employés[1].

La lampe à incandescence, immatérielle, en est un exemple, la boîte radiophonique en est un autre. La ville d'Eindhoven (usines Philips), qui était une agglomération de 5 000 âmes en 1910, compte aujourd'hui près de 100 000 habitants. La fabrication des avions (Fokker) n'avait aucune raison particulière de trouver place en Hollande, si ce n'est l'ingéniosité des Hollandais. Les textiles, la soie artificielle, les fabriques de moteurs électriques, d'instruments d'optique, de mesure, de précision, toutes les industries qui fourmillent dans le pays, conservent ce même caractère. L'industrie métallurgique n'est représentée que par les constructions de ponts, d'écluses, les chantiers navals, et répond aux besoins primordiaux du pays.

Résumons l'activité économique des Pays-Bas par les chiffres du commerce extérieur : en 1928, le total des échanges se chiffrait à près de 50 milliards de francs, voisin de la moitié du total du commerce extérieur français. La Hollande étant cinq fois moins peuplée que la France, le commerce par habitant y atteignait 6 120 francs[2], contre 2 550 francs pour notre pays. Les échanges avec l'Allemagne représentaient près du 1/3 du commerce total.

1. Nous aurions pu noter la même intelligente prépondérance donnée au labeur humain, à l'art, en ce qui concerne l'agriculture.

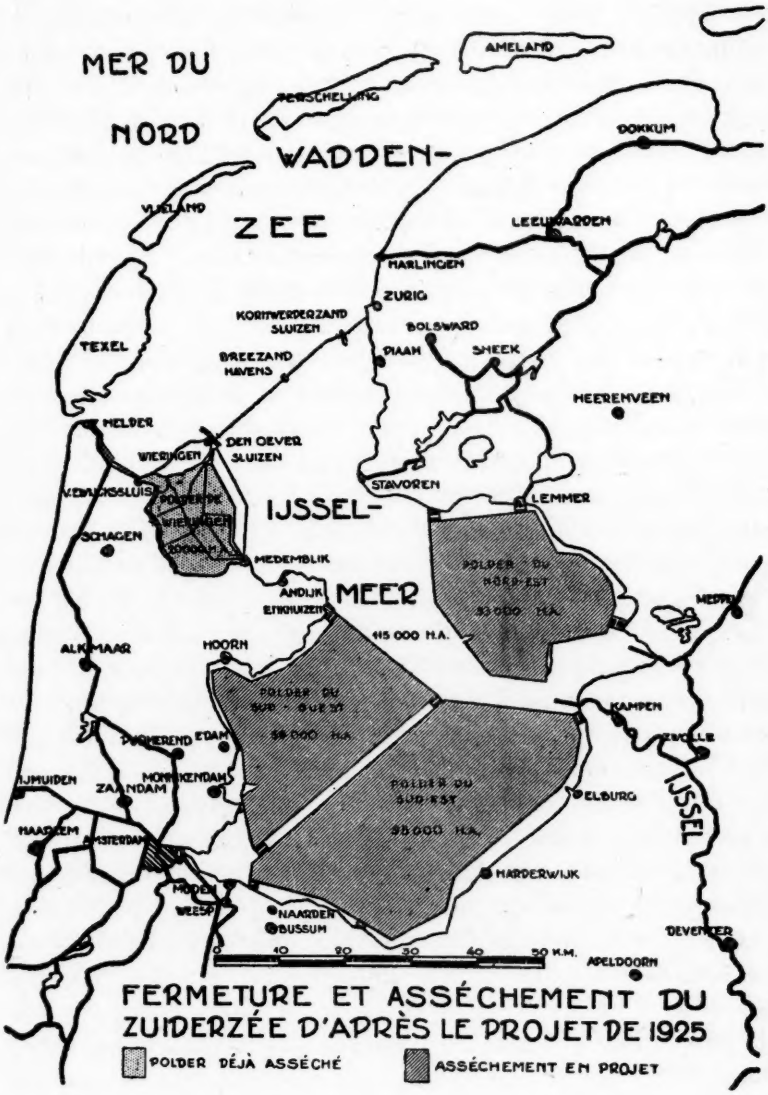
2. Chiffre supérieur à celui de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique des États-Unis.

Depuis des siècles, sans heurts, sans aventures, la Hollande s'est adonnée à ses paisibles travaux, et sa richesse est sans doute, relativement, la plus considérable au monde. On peut se faire une idée des capitaux amassés par ce pays, en comparant ses revenus et les revenus français. Une objection rend le rapprochement difficile, c'est qu'on ne peut opérer que sur les déclarations officielles relatives à l'impôt, faussées en France par une fantaisie officiellement reconnue, mais les chiffres sont tels qu'ils réduisent singulièrement la valeur de cet argument : lorsque les revenus français déclarés s'élèvent à 49 milliards de francs, les revenus hollandais atteignent 41 milliards. Tenant compte du rapport des populations, nous laissons au lecteur le choix des corrections et le soin de conclure. Un parallèle, portant sur la répartition des richesses dans les deux pays, conduit à d'intéressantes constatations. Si l'on compare le nombre de contribuables inscrits dans chaque catégorie, suivant le montant des revenus acquittés, on constate que le rapport est de 3 /4 pour les revenus inférieurs à 200 000 francs. Ensuite, jusqu'à 1 million, les deux pays accusent chacun un nombre de contribuables sensiblement égal (12 000 en France, 10 000 en Hollande). Au-dessus de 1 million de revenus, la Hollande l'emporte, et de loin : 764 contre 494 en 1932.

Très au courant des affaires, les Hollandais demandent à leurs capitaux un rendement maximum. En 1928, les souscriptions hollandaises de titres divers s'élevaient à plus de 6 milliards de francs. Les pays étrangers trouvaient en outre, la même année, près de 3 milliards de francs sur le marché. Ces chiffres expliquent, du point de vue financier, l'importance mondiale d'Amsterdam.

Dans l'harmonieux et puissant ensemble de l'activité hollandaise, la lutte de l'homme contre la nature ne saurait être omise. Cette lutte, qui fut longtemps défensive, a pris de nos jours un caractère nettement offensif. Une loi du 14 juin 1918, a décidé la disparition d'une mer : le Zuyderzée, dont la surface est de 4 500 kilomètres carrés, la profondeur moyenne de 10 mètres environ. Ce gigantesque travail, — l'un des plus considérables qu'aient jamais entrepris les hommes, — a exigé d'abord qu'on séparât le Zuyderzée de la mer du Nord par

une digue de 30 kilomètres de long, de 80 mètres de large. Cette digue relie aujourd'hui, par une belle route et bientôt



par un chemin de fer, la pointe nord de la Hollande à la Frise, (de Den Oever, dans l'île de Wieringen, à Zurig). Partant également de Den Oever et aboutissant au port de Medenblik,

une digue semblable a emprisonné 20 000 hectares de Zuyderzée. De puissantes pompes ont rejeté dans la mer l'eau de cette cuvette, et le nouveau polder, le Wieringerpolder, est apparu. Il est déjà semé de coquets villages, cultivé, coupé de routes. On prévoit l'assèchement de 4 polders[1], entre lesquels un lac étroit recevra les eaux fluviales. La Hollande s'agrandira d'une surface égale à l'une de ses 11 provinces. Les dépenses, évaluées à 4 milliards 500 millions, lors du vote de la loi, seront considérablement dépassées. Dès à présent, le Zuyderzée n'est plus, il est devenu l'Ysselmeer, le lac de l'Yssel, et cette conquête d'un continent n'est pas le moindre des titres de gloire qu'on puisse envier à la Hollande.

Ce bref tableau par lequel nous avons tenté de montrer les origines, le développement et l'apogée de l'activité hollandaise, pendant les dernières années de prospérité, s'assombrit malheureusement par l'effet de la crise mondiale.

Aux Indes, la situation, sous ses différents aspects, ne laisse pas d'être grave et ce fait suffirait à semer le trouble dans l'économie de la métropole. La crise se manifeste d'abord par une importante diminution du capital hollandais investi aux colonies, ensuite, par une chute verticale des dividendes qui affecte gravement les revenus hollandais. Qu'on en juge par les chiffres : pour les huit valeurs composant le portefeuille théorique pris comme exemple[2], nous trouvons en faisant la moyenne des cours extrêmes atteints par ces titres : en 1925 : 290-423 p. 100, en 1932, 92-176 p. 100, soit une diminution d'environ 2/3 du capital. Les intérêts servis par ce même portefeuille, qui atteignaient 33 p. 100 en 1925, sont tombés à 3,3 p. 100 en 1932 et, pour 1933, se sont à peu près annulés. A ces pertes qui atteignent les porteurs de titres, s'ajoutent celles subies par le commerce et l'industrie. Le chiffre des exportations hollandaises vers les Indes est passé de 1 milliard 750 000 francs en 1928 à 470 millions en 1932 et cette régression qui va s'accentuant est due surtout à la concurrence japonaise, phénomène nouveau sur lequel il est bon d'insister.

1. Les travaux se poursuivent actuellement par la préparation de l'assèchement du polder nord-est qui aura une superficie de 53 000 hectares.

2. Voir note, page 625.

Dans le commerce avec les possessions hollandaises, le Japon est favorisé par sa proximité et surtout par les prix de revient extrêmement bas de sa production, prix contre lesquels l'industrie européenne se trouve complètement désarmée. Les Japonais semblent mener, en ce moment même, une offensive commerciale dont il n'est pas besoin d'attendre le développement pour juger de son résultat final et inévitable : l'éviction totale non seulement de la Hollande, mais de tous les pays, en ce qui concerne leurs exportations aux Indes. « Tout ce qu'on pourrait imaginer pour caractériser la violence de l'action commerciale japonaise aux Indes, serait en-dessous de la vérité », nous disait récemment une personne très au courant des affaires coloniales. Le vêtement indigène, d'origine hollandaise, qui se vendait une vingtaine de francs est mis sur la marché à 7 fr. 50 par les Japonais. L'industrie cotonnière des Pays-Bas, concentrée en Twente, se trouve de ce fait en grave péril. Les monts-de-piété, dans les villes de Java, ont été brusquement encombrés par les bicyclettes que les indigènes y engageaient. Les bicyclettes n'étaient pas retirées, car les Japonais venaient d'en introduire qu'ils vendaient, neuves, pour la moitié du prix de l'engagement, dans l'établissement de crédit, des machines usagées.

Du point de vue politique enfin, le problème colonial suscite certaines inquiétudes. Le Japon manque de pétrole. Les Hollandais possèdent, sur la côte orientale de Bornéo, des installations pétrolifères dont les réserves semblent inépuisables. La vive tentation que ces sources exercent sur les Japonais, s'explique par la nécessité absolue dans laquelle ils se trouvent, d'assurer, en prévision d'un conflit éventuel, leur ravitaillement en pétrole[1]. Au cours du printemps 1933, les journaux hollandais se sont faits l'écho de certains bruits qui semblaient préciser la menace japonaise, sur Balikpapan en particulier. Ce ne fut qu'une alerte, plus vive peut-être qu'on ne l'a dit. On comprend que cette importante question suscite de graves préoccupations.

Aux Pays-Bas même, la crise revêt une forme telle qu'on peut se demander si l'économie du pays n'est pas atteinte

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 janvier 1933, l'article de Robert Poulaine, *Russie et Japon*.

dans ses œuvres vives. L'acuité des problèmes que posent l'agriculture et l'élevage semble trouver ses raisons dans l'industrialisation poussée à l'excès, depuis la guerre surtout, dans toutes les branches de la production. Grâce à leur rapidité de compréhension des besoins du marché, grâce aux capitaux considérables dont ils disposaient, les Hollandais se sont équipés, non seulement pour satisfaire à l'intense demande des années de prospérité, mais à une demande bien supérieure. Or, les marchés extérieurs, brusquement, n'ont plus qu'entrebâillé des portes autrefois largement ouvertes. Les différents pays ont été conduits à exiger dans la mesure du possible, de leur production nationale, ce qu'ils avaient jusque-là demandé à l'étranger. Un exemple, l'exportation des œufs, le plus caractéristique parce qu'en tout pays européen il est possible d'industrialiser cette production : en 1929, il sortait de Hollande pour 612 millions de francs d'œufs frais. En 1932, les exportations étaient tombées à 340 millions, en 1933 à 220 millions. L'Allemagne qui importait 80 p. 100 des œufs hollandais, s'est mise, à la suite d'une campagne pour favoriser la production et la consommation du « Deutsch-Ei », à faire pondre chez elle les œufs qui lui étaient nécessaires. Ce n'est là qu'un exemple, le plus violent sans doute, mais pour tous les produits et pour tous les pays, il se répète, plus ou moins accusé.

Les exportations de produits agricoles qui se chiffraient à 6 milliards de francs en 1928 sont tombées à 2 milliards 790 millions en 1932. Le total des exportations hollandaises qui atteignait 20 milliards de francs en 1928 est tombé à 7 milliards 260 millions en 1933.

Dans l'industrie, sauf pour les usines qui travaillent spécialement avec les colonies, on retrouve sensiblement la situation qui est celle de tous les pays européens à l'heure actuelle.

La navigation, dont la Hollande retirait, ces dernières années encore, un bénéfice de 2 milliards de francs, est gravement touchée. De lamentables cimetières de navires désarmés attristent les ports.

Du point de vue financier, on voit la crise se traduire par un budget en déficit de 2,5 milliards sur un total de 7,3 milliards, déficit couvert grâce à des mesures d'économies et de com-

pressions. Du point de vue social, elle se manifeste par la présence d'environ 400 000 chômeurs, soit environ le tiers des travailleurs.

Dans une situation à ce point grave, la Hollande a eu le bonheur de rencontrer un chef dont le prestige est immense, en la personne du docteur Colijn; elle a eu le mérite de trouver dans les Chambres, la sagesse et le patriotisme hollandais.

Jusque-là et depuis de nombreuses années, le fractionnement des partis politiques interdisait aux Gouvernements de s'appuyer sur une majorité parlementaire. Lorsque le docteur Colijn a posé comme condition à son accès au pouvoir, la trêve des discordes partisanes, lorsqu'il a montré que la vie du pays l'exigeait impérieusement, tous les intérêts secondaires se sont tus, et le nouveau Cabinet a réuni aisément une majorité non seulement décidée à le soutenir, mais à lui accorder toutes les initiatives que réclamait une situation exceptionnelle.

Souvenons-nous que nous sommes en Hollande, dans un pays de très ancienne démocratie et de traditions libérales solidement établies; l'exemple aura la valeur d'un enseignement.

L'action du ministère Colijn s'est traduite, dans le domaine économique d'abord, par une série de lois organisant l'assistance financière de l'État aux producteurs les plus durement atteints par la crise (agriculture, élevage), assurant ensuite la protection de la production nationale par modification des tarifs douaniers, par l'institution des contingentements et même par la menace de droits supplémentaires sur les marchandises importées de tel pays qui prendrait, contre l'exportation hollandaise, des mesures jugées trop sévères.

On connaît enfin la ferme position prise par le docteur Colijn en ce qui concerne le maintien du florin à sa valeur-or.

Dans le domaine de la politique intérieure, lorsque le pays un moment s'est trouvé en face d'une menaçante agitation d'extrême gauche (troubles de juillet 1933 à Amsterdam), d'une inquiétante poussée nationale-socialiste, le gouvernement Colijn a su agir avec une adresse et une énergie remarquables. Il est à noter que, sans recourir aux « pleins pouvoirs » non plus qu'aux « décrets-lois », le docteur Colijn a su obtenir du Parlement le vote de « lois de crise » qui lui ont accordé toute latitude pour prendre telle mesure qu'exigeraient les

circonstances, et qui, en somme, constituent un notable renforcement du pouvoir exécutif.

***

La population hollandaise, depuis le milieu du siècle dernier, a connu un développement très rapide. Voisine de 3 millions en 1850, elle dépassait 8 millions en 1932[1]. Sa densité est particulièrement grande dans les deux provinces de Hollande proprement dite, où, sur une bande très étroite et longue de 80 kilomètres, qui va de Rotterdam jusqu'à Amsterdam, une série de villes groupe 2 500 000 habitants. Ces villes présentent certains caractères communs qu'elles doivent à une origine, à un développement sensiblement identiques. Leur histoire commence au XIVe siècle, mais tous les vestiges de ce lointain passé ont disparu. C'est au XVIe siècle et surtout au début du XVIIe que, grâce au considérable enrichissement des marchands hollandais, ces villes se développèrent. A Amsterdam, de chaque côté des larges canaux qui furent alors creusés, apparurent les maisons, — les palais, peut-on dire, — de cette bourgeoisie[2]. Mais le sol incertain, avant de recevoir des constructions[3], exigeant une coûteuse préparation à l'aide de pilotis, il faut attendre le progrès industriel de la fin du XIXe siècle et surtout de l'après-guerre, pour voir enfin les villes hollandaises se transformer et s'étendre sur de larges espaces. Aujourd'hui, la vieille ville, comme la Cité à Londres, devient de plus en plus un lieu de travail seulement. Dans la campagne environnante, là où commence la forêt, de nouvelles agglomérations sont récemment apparues, régions habitées plutôt que villes, résidences des riches marchands, des rentiers. Tels sont Laren, Hilver-

1. Son coefficient d'augmentation depuis cette date (2,71) est de loin le plus élevé qu'on puisse noter en Europe. Il n'est dépassé que par celui de certains pays sud-américains qui ont connu une importante immigration.

2. Un vieux livre allemand donne une description de leur richesse. Il termine : « Ces maisons ressemblent davantage à des habitations princières, royales même, qu'à celles de commerçants. La reine mère de France, Marie, demeura interdite quand elle promena ses regards sur les maisons du Keizersgracht » (Von Zesen, Beschreibung der Stadt Amsterdam, 1664).

3. Le palais de la Reine, l'ancien Hôtel de Ville d'Amsterdam, repose sur 13 659 pilotis. Une pittoresque poésie ancienne dit que si l'on retournait la ville on obtiendrait une gigantesque forêt norvégienne (Cf. von Zesen).

sum, Baarn, près d'Amsterdam, les environs d'Utrecht, d'Amersfoort, ceux de La Haye, de Haarlem, et, plus loin, vers le sud, les alentours charmants d'Arnhem et de Nimègue[1]. Le voyageur qui a parcouru ces régions garde l'impression de s'être promené dans un parc sans limites, parsemé de châteaux. Les coquets villages fleuris qu'il a rencontrés çà et là, avec leurs maisonnettes claires, la rangée des passerelles étroites, fraîchement bariolées que chacune d'elles tend sur le canal, lui semblent les riches communs des luxueuses résidences voisines. En somme, toutes les constructions humaines, d'un bout à l'autre du pays, témoignent d'une richesse exceptionnelle dont nous allons voir les influences sur la formation des classes sociales dans ce pays.

L'état social hollandais est caractérisé par la présence d'une classe bourgeoise, marchande surtout, qui, par son nombre, sa fortune, son ancienneté, est sans doute la plus puissante d'Europe. Nous l'avons vue se former au XVIIe siècle. A partir de la seconde moitié du XIXe, elle reçut l'appoint d'un nombre considérable de marchands encore, issus du peuple, tandis que le personnel des professions libérales, des hautes fonctions sociales qui se multipliait dans le brusque essor du pays, venait en outre grossir ses rangs. Elle s'accrut enfin des nombreux parvenus que fit surgir la guerre mondiale.

Le phénomène bourgeois hollandais présente, de deux points de vue, un intérêt majeur. Il est d'abord unique au monde : nulle part ailleurs un flot de richesses ne se déversa, des siècles durant, avec une si enviable continuité[2], consolidant les classes déjà formées, groupant autour d'elles sans cesse, de nouveaux éléments. Ensuite le processus de la formation et du développement de cette bourgeoisie marque la civilisation hollandaise d'une empreinte profonde. Dans les villes, dès l'origine, cette aristocratie prit une forme patricienne qu'elle conserve encore. Très fortunée, toute à ses

1. Voici, en exemple, le revenu moyen annuel, par contribuable, de quelques-unes de ces localités :

Bloemendal, près Haarlem : 74 170 francs.

Laren, près Amsterdam : entre 50 et 60 000 francs.

Wassenaar, près La Haye : entre 60 et 75 000 francs.

2. Si le XVIIIe siècle a ralenti la formation des richesses en Hollande, il ne semble pas avoir atteint fortement la richesse acquise.

affaires coloniales, à celles de l'État, protestante et sévère, fière et jalouse de ses traditions, très consciente de sa valeur, de sa puissance, elle vécut, confinée dans ses demeures seigneuriales, dominant de très haut le peuple qui l'entourait. Lorsque, plus tard, d'importantes fractions de ce peuple, brusquement enrichies, pénétrèrent à leur tour dans la bourgeoisie, elles se virent imposer, quelque fût leur nombre, dans toute sa force, dans toute sa rigueur, l'esprit de tradition de la classe qui les recevait. On pourrait même dire que tous les nouveaux venus se faisaient un devoir, un honneur, d'adopter la table des valeurs d'un patriciat qui, de tout temps, les avait éblouis. Et, comme il arrive souvent, la crainte d'enfreindre des lois supérieures les amenait à les mal comprendre, à en outrer les exigences. De plus, au fur et à mesure de sa formation, la nouvelle bourgeoisie se séparait en couches bien distinctes, car la dernière établie, dont les titres déjà s'affermissaient, considérait avec quelque condescendance celle qui venait de les conquérir. Le temps, peu à peu, a rapproché et fondu ces différents échelons, mais, aujourd'hui encore, la terminologie qui désigne habituellement les différentes classes entre le patriciat et la petite bourgeoisie, s'avère ici très insuffisante. Dans un état social à ce point complexe, on conçoit que le bourgeois hollandais ait le constant souci de conserver son rang, qu'il craigne à tout moment de déroger. Ce sont là ses raisons d'être parfois « stijf », guindé, hautain, d'aller droit devant lui, comme si la moindre fantaisie de geste, de parole, menaçait de le précipiter dans un abîme de déchéance. Ainsi s'explique, qu'à la hauteur de la bourgeoisie moyenne des professions libérales, se perd la latitude d'aller au cinéma, et, si le théâtre est permis, il n'est toléré, à l'échelon social supérieur, que pour certains galas. Plus haut, on ne se montre qu'à l'occasion de réunions présentant un caractère privé. La rareté des apparitions en public en vient bien vite à une totale abstention.

Au-dessous de cette bourgeoisie, mais très loin au-dessous d'elle, vit la masse des fonctionnaires de l'État et des grandes entreprises, de situation moyenne. Le commerce, dès qu'il exige une installation ouverte au public, range celui qui l'exerce dans un milieu inférieur à celui qui, d'après sa fortune, devrait

être le sien. Ce commerçant a rarement droit au titre de « Monsieur ». La femme mariée qui tient boutique, n'est pas non plus « Mevrouw », madame. On lui dit « Juffrouw », mademoiselle. Il en était ainsi, en France, au XVIIe siècle et la persistance de cet usage montre à quel point la bourgeoisie hollandaise a su conserver ses distances.

Après le dernier échelon petit bourgeois, on trouve, dans les villes, un prolétariat qui s'est formé depuis un siècle par la multiplication excessive de l'élément populaire. La coexistence de ces deux extrêmes, dans leurs formes extrêmes : une aristocratie bourgeoise, ancienne et nombreuse, un prolétariat, dans le sens où Marx entendait le mot — est un des traits dominants de la civilisation hollandaise actuelle. De plus, elle constitue un facteur important de l'évolution future du pays.

Le Hollandais est avant tout un businessman. C'est un homme qui a toujours été lancé dans de très grosses affaires et qui a concentré sur elles toute l'activité de son être. Il travaille tout le jour. Le soir, à la maison, il prend le seul vrai repas de la journée, et, dès huit heures, il reçoit. Parmi ses relations, de nombreuses sont intéressées. Il en conçoit l'intérêt dans le sens le plus large du mot, il est satisfait d'entendre, de voir, d'apprendre quelque chose de nouveau. Le charme passager d'une conversation, les propos légers auxquels nous accordons tant de prix, le trouvent généralement insensible. Ce qui n'est que charmant lui semble puéril. Il en sourit, mais avec une nuance de mépris. Les attirances purement désintéressées, qui souvent nous guident quand nous donnons notre amitié, lui sont inconnues. C'est pourquoi sans doute, le Hollandais ne se lie que difficilement. Mais, son amitié une fois accordée, il devient, de l'avis général, un ami sincère, profondément dévoué, un ami sûr. Il n'en faut pas douter, mais il semble que l'intérêt joue le premier rôle dans la naissance de son sentiment. Rendre service à un Hollandais, c'est acquérir sur lui des droits à une gratitude qui semble ne jamais devoir s'amortir. En continuel conflit d'intérêts avec les hommes dans son fiévreux milieu d'affaires, il s'étonne qu'un homme, rare exception, lui donne son appui et il est prêt à dire : « Celui-ci est mon ami, qui m'aide. » C'est alors seulement que jouent en lui les attirances de sympathie et de

sentiments. Peut-être sont-elles plus fortes, plus sûres et plus durables, parce que nées d'une épreuve.

Le Hollandais aime son intérieur. Dans ce pays de brumes, de vent, de nuits longues, le home a de prenantes douceurs. C'est là qu'il se repose de sa lutte et qu'il la prépare en recevant ses amis. Sa demeure, dont l'installation est remarquable, s'est enrichie peu à peu d'ornements recherchés. Lorsque l'origine bourgeoise de sa famille remonte à un siècle seulement, il a tenu, par un sentiment bien humain et plus spécifiquement hollandais, à la repousser dans le temps, et il sait que de vieux meubles évoquent aisément de lointains et riches ancêtres. Vieilles faïences chinoises et de Delft aux bleus atténués, antiques tapis d'Orient, rares gravures, tableaux du XVIIe siècle, c'est là le cadre riche et reposant des bonnes maisons hollandaises. Habitué de longtemps à ces richesses, le Hollandais a fait son éducation du beau. Il a du goût, il est souvent artiste. Riche, il a beaucoup voyagé. Il connaît le plus souvent, toujours dirai-je, les grands pays qui l'entourent. Il en parle aisément les langues et, fréquemment, il en connaît la littérature. Son remarquable cosmopolitisme semble avoir donné un résultat inattendu en ce sens que chez lui, la synthèse des trois cultures (anglaise, allemande, française), sans doute impossible, paraît ne s'être jamais réalisée. Elles sont en lui un mélange et non pas une combinaison, si l'on peut s'exprimer ainsi. On ne saurait nier que les influences étrangères, en agissant sur ce peuple dont le génie, par lui-même, semble déjà très particulier, aient contribué à le singulariser au point que les Anglais ont cru pouvoir nommer les Hollandais : les « Chinois de l'Europe ». Faisant toute la part qui revient à l'humour dans cette appellation, il lui reste bien un fond d'exactitude qu'il semble possible d'expliquer. Si les Hollandais « ne font rien comme tout le monde », cela tient sans doute à ce cosmopolitisme qui les a conduits souvent à emprunter aux grandes nations ce qu'elles semblaient offrir de meilleur, de telle sorte qu'un étranger, au moment où il reconnaît en Hollande la marque de son pays et se sent en famille, se trouve au même instant dépaysé par l'apparition d'un phénomène qui lui est totalement étranger.

La mentalité du Hollandais dépend enfin de sa religion.

Comme dans tous les pays où deux églises vivent côte à côte, le sentiment religieux s'est maintenu en Hollande plus vivace. Deux églises, c'est peu dire, puisqu'on ne recense pas moins de 48 sectes différentes dans le pays. Les protestants (Réformés néerlandais) sont les plus nombreux, plus de 3 millions, et on compte 2 millions et demi de catholiques. Une dizaine de sectes protestantes réunissent plus d'un million de fidèles. Les Juifs dépassent le chiffre de 125 000. On compte enfin plus d'un million d'individus sans confession et il est à noter que l'irréligion, surtout dans les villes et parmi les éléments jeunes de la population, fait de grands progrès.

Entre catholiques et protestants se manifeste une assez sensible différence de formation, mais dans les relations personnelles et d'affaires, le facteur religieux ne conserve qu'une importance minime. Du point de vue social et politique, au contraire, il devient assez puissant pour diviser le pays car c'est autour de lui que s'est opéré le groupement des intérêts (ligues ouvrières et paysannes, sous la direction du clergé). Les partis politiques prennent position d'abord sur la question religieuse. La droite réunit trois partis essentiellement confessionnels : le parti catholique, le parti antirévolutionnaire, foncièrement calviniste, le parti chrétien-social qui groupe toutes les nuances protestantes modérées. A gauche, les libéraux et les démocrates-libéraux, sans être antireligieux, professent que la religion ne doit prétendre à aucun rôle directeur dans la politique. Les sociaux-démocrates, assez nombreux, et les communistes (2 représentants seulement) forment l'extrême gauche de la représentation nationale. Notons enfin que, depuis l'avènement de Hitler, le mouvement national-socialiste recrute, dans les masses, un certain nombre d'adhérents, actuellement 25 000 environ[1]. Sauf les sociaux-démocrates qui, sur ce point pourtant, apportent, dans la pratique, des tempéraments à la théorie, tous les partis politiques nourrissent, pour la Couronne, pour la reine Wilhelmine en particulier, des sentiments de fidèle attachement.

Les problèmes extérieurs, dans cet heureux pays, n'exer-

1. A noter que le gouvernement hollandais a mis les fonctionnaires qui adhéraient au mouvement national-socialiste, en demeure d'opter entre leur fonction et leurs convictions politiques.

cent pas une grande influence sur la vie politique. Mentionnons toutefois le mouvement pan-néerlandais qui rêverait de réunir dans une même collectivité toutes les populations de langue néerlandaise. Ce mouvement suit donc avec sympathie l'action flamingante en Belgique et il nourrit à l'égard de la défense wallonne, par extension à l'égard de l'influence française, une certaine inimitié. Aux buts qu'il s'est proposés, l'immense majorité des Hollandais oppose quelques idées simples. Ils disent que leur pays sut mettre à son actif des siècles de glorieuse histoire sans que les Flandres y fussent mêlées, ils allèguent que ce que gagnerait leur pays en incorporant 4 millions de Flamands catholiques et en partie socialistes, se perdrait en divisions, ils rappellent enfin la parole de Bismarck : « La Hollande s'annexera d'elle-même », et ils sourient quand on évoque devant eux le péril français, même quand ce péril est qualifié de « franco-belge ».

La langue néerlandaise est très proche parente de la langue allemande et ce véhicule essentiel d'une civilisation, joint à la proximité de l'Allemagne, au mouvement intense des échanges entre les deux pays, fait que parmi les influences étrangères, l'allemande est de beaucoup la plus agissante[1]. Il suffit aux Hollandais d'une courte accoutumance pour saisir le sens général d'un discours en allemand et, par suite de l'interpénétration des deux peuples, la plupart d'entre eux ont acquis cette possibilité. A ce sujet, notons l'importance récente et toute particulière du cinéma-parlant dont la clientèle hollandaise, populaire surtout, voit défiler la totalité de la production germanique.

L'influence française, sauf dans le Limbourg hollandais qui est au contact de la Wallonie belge, commence surtout à se faire sentir dans la bourgeoisie. Dans ces milieux très cultivés, où souvent on n'ignore rien de la pensée française, notre pays compte de ferventes amitiés. Deux grandes sociétés, l'Alliance française et Nederland-Frankrijk[2], en conviant nos littéra-

1. La population étrangère en Hollande comptait :

en 1932 :	Allemands :	110 000.
	Français :	2 500.
	Anglais :	2 500.

2. Hollande-France.

teurs, nos savants, à des séries de conférences, maintiennent avec la France un vivant contact. Signalons que notre pays vient d'ouvrir à Amsterdam, la Maison Descartes, qui recevra quelques étudiants français désireux de fréquenter les fécondes universités hollandaises.

Parmi les influences étrangères, celle de l'Italie a réalisé, ces derniers temps, des progrès intenses qui couronnent d'intelligents et sympathiques efforts. Enfin, le prestige de l'Angleterre, de cette Angleterre calme, froide, élégante, s'est ici de tout temps exercé, c'est en définitive avec l'Anglais, surtout en ce qui concerne les mœurs, l'organisation de la vie, que le Hollandais d'un certain « standing », s'apparente le plus étroitement.

***

« Soyons grands partout où il est possible à un petit peuple d'être grand », dit une devise hollandaise. Il convient de reconnaître que plus de trois siècles d'histoire de Hollande sont dignes de cet orgueilleux programme, et que le rang tenu dans le monde par ce pays a toujours été, de loin, supérieur à celui que pouvaient lui conférer son étendue et sa population. D'autres pays doivent aux richesses de leur sol, de leur sous-sol, un développement récent. Ici, tout est l'œuvre de l'homme. Les richesses, dont nous avons voulu souligner l'importance, se sont entassées dans ce triangle étroit parce que l'homme, de l'Archipel Indien à la mer des Antilles, butinant des contrées lointaines, a su faire de son pays un grenier de produits rares, parce qu'il a su, par une action tenace gigantesque, tourner à son profit l'hostilité d'une nature qui semblait le déshériter.

Sans nul doute, la Hollande semble parvenue à un point dangereux de son évolution. La crise, plus exactement la période de transformation que nous vivons, l'atteint durement. Aujourd'hui encore, les signes apparents traduisent inexactement la gravité du mal dont souffre le pays, mais si, abandonnant l'observation superficielle des faits, on considère le déséquilibre dans ses causes profondes, on voit que leurs conséquences, loin de s'être toutes manifestées, promettent d'autres répercussions qui hypothèquent gravement l'avenir.

Cela, mieux que personne, les Hollandais le savent. Ils le savent, et la raison pour laquelle leur résistance n'a pas manqué, jusqu'ici, d'être empreinte d'une certaine sérénité, ne leur échappe pas. Il ne fait pas de doute à leurs yeux que leur pays vit sur son capital, sur l'immense richesse que des siècles d'intelligent labeur ont accumulée. Les mesures prises jusqu'à l'heure présente pour remédier aux conséquences du fléchissement général des affaires, ont été dictées par les exigences du moment, et si elles ont atteint leur but immédiat, elles paraissent ne pas devoir suffire à la solution des problèmes que réserve l'avenir.

D'ailleurs, le mot de « crise », appliqué à la situation de l'agriculture et de l'élevage hollandais, les deux sources principales de la richesse du pays, caractérise mal cette situation. Ce mot implique une idée d'accalmie prochaine, il contient un espoir. Or, il semble bien que les conditions économiques, financières, douanières, qui avaient formé le cadre dans lequel s'était développée l'activité générale de la Hollande, aient disparu pour ne jamais devoir se reformer telles qu'elles ont existé. Les marchés extérieurs, dont nous avons signalé l'importance, ne se rouvriront sans doute plus si largement à son commerce; il est permis d'avancer cette opinion, d'abord parce qu'on a déjà pu voir les résultats de la dure leçon de choses qui s'impose actuellement à tous les pays européens, se traduire par une meilleure adaptation des productions nationales aux besoins des marchés intérieurs; ensuite, parce que la période d'euphorie d'après-guerre, pour maintes raisons et surtout parce qu'il s'agissait bien d'euphorie, a pris fin pour ne pas renaître. Le problème n'est donc pas seulement, pour l'économie hollandaise, de tenir jusqu'à une reprise des affaires, mais de s'adapter à un état de choses qui menace d'être durable; c'est l'opinion récemment exprimé par le Dr Colijn lui-même, dans un important discours.

La situation des colonies, quel que soit l'angle sous lequel on l'envisage, pose également d'autres questions que celles du moment. Les entreprises qui exploitent les divers produits coloniaux, pour les raisons précitées, pour des raisons de concurcurrence accrue également, paraissent ne plus devoir retrouver leur activité passée. Le commerce de la métropole vers les

Indes se heurte, à peu près impuissant, à la concurrence japonaise, et il est à souhaiter que les discussions qui sont en cours avec le Japon aboutissent à la sauvegarde d'une partie des intérêts hollandais. Du point de vue politique enfin, malgré le traité d'amitié du 19 août 1933 entre la Hollande et le Japon, malgré les déclarations récentes de l'ambassadeur du Japon à la Haye, à l'occasion de son départ, et malgré même les signes de modération qu'on a pu noter, dans la politique japonaise, l'inquiétude que l'empire du Soleil Levant fait peser sur les Indes est loin d'être dissipée.

Au ciel hollandais, incontestablement, des nuages s'amoncellent. Il convient toutefois de ne pas considérer seulement l'orage qui s'annonce, il faut aussi tenir compte des moyens puissants qui doivent endiguer ses effets. Parmi ces moyens, la richesse du pays, qui reste encore à peu près intacte, est le plus important. Ensuite, c'est le génie d'un peuple qui, dans le domaine des affaires, paraît être doué d'une compréhension peu commune, qui sait prévoir, s'adapter, et semble capable de soutenir une lutte opiniâtre, plus encore peut-être, une lutte habile. Enfin, si, aux Indes, l'action économique du Japon paraît être imparable, les buts politiques que pourrait y poursuivre ce pays intéressent les grandes puissances mondiales au moins autant que la Hollande, et c'est là, pour elle, une raison d'envisager le problème avec un certain calme.

Attendons l'avenir. Nous voyons, rangées face à face, la troupe des dangers qui s'avancent, menaçants, et celle des résistances hollandaises dont la puissance ne fait aucun doute. Dans la lutte de début, celle de ces dernières années, la Hollande a offert la réaction d'un organisme en plein état de santé qui supporte allégrement les premières atteintes du mal. Que cette aisance ne lui dissimule pas la dureté des épreuves qui l'attendent, lorsque, moins forte, elle devra subir l'attaque devenue plus violente.

Nous souhaitons, nous Français, qui admirons ce petit pays, qui aimons cette grande nation, parce qu'elle a, tout comme nous, des siècles de glorieuse histoire, de nobles traditions derrière elle, de lui voir franchir avec courage et bonheur ces difficiles étapes.

MARCEL DUTHEIL

BALZAC A GENÈVE[1]

« Eh bien! tu n'as donc pas d'âme, si tu n'es pas séduite par la perspective de consoler un grand homme qui te sacrifiera tout pour vivre avec toi, dans une petite maison au bord d'un lac. » (*Séraphita*, ch. v.)

« Ils se sont aimés devant des lacs, décidément un lac est plein d'amour. »

(*Albert Savarus.*)

Sous un ciel gris et par des rues encore humides de la pluie du matin, arrivait à Genève, la veille de Noël 1833, un voyageur dont l'aspect corpulent et les tempes grisonnantes contrastaient avec un visage jeune où paraissaient à la fois les marques de l'insomnie et de l'exaltation. Dans les songes de ce voyageur de trente-quatre ans, au regard pétillant d'intelligence et dont le cœur est celui d'un tout jeune homme, Genève, depuis trois mois bientôt, n'a cessé d'apparaître confusément comme un paradis ardemment convoité, mais difficilement accessible. Il touche enfin la Terre promise.

M. de Balzac ne vient pas à Genève, cette veille de Noël, pour le simple plaisir de voyager, ni pour la vue du lac ou celle de la neige sur les montagnes environnantes : une dame l'attend, jeune, belle, brune, qu'il n'a fait qu'entrevoir quelques jours à Neuchâtel, trois mois auparavant, et dont depuis

1. Je me fais un agréable devoir de remercier ici madame Augustin de Candolle qui a bien voulu m'ouvrir ses archives de famille et m'autoriser à prendre copie des lettres inédites de Balzac que l'on trouvera plus loin. Je remercie également M. Édouard Long, de Genève, qui, avec une inépuisable bonne grâce, m'a grandement aidé dans mes recherches.

lors il rêve. Ce n'est pourtant pas que M. de Balzac ait beaucoup de temps pour rêver : il est accablé de travail et harcelé par des créanciers; depuis des mois, des années, il mène une vie de forçat, mais il est heureusement pourvu d'un optimisme qui renaît de ses cendres, d'une énergie incomparable, et voici, de surplus, que l'amour vient lui donner des ailes.

M. de Balzac ne fait que traverser la ville, il se rend en droiture à l'auberge de l'Arc, aux Eaux-Vives, hors des portes, sur le chemin qui, au sortir de Genève, mène vers la Savoie. En passant rue du Rhône, il a juste le temps de jeter un regard de travers sur la façade de l'*Hôtel de la Couronne* où il est descendu l'année précédente et dont il a gardé un abominable souvenir[1].

L'hôtel n'y est pour rien, ni Genève, ni les Genevois. Au mois de septembre de l'année précédente, M. de Balzac avait rejoint à Aix-les-Bains, la fille du duc de Maillé, la marquise de Castries, une rousse piquante et spirituelle dont il se croyait épris : il s'efforçait alors d'en faire la conquête et se voyait sur le point d'y parvenir. La marquise déployait toutes ses séductions, toutes les ressources de son esprit, elle se montrait exquisement coquette, prometteuse même : la préférence qu'elle lui montrait flattait agréablement la vanité d'un romancier sensible à la naissance et aux titres. Il avait obtenu qu'ils feraient ensemble en Italie un voyage dont il attendait un irrécusable bonheur; mais, à la première étape, à Genève, M. de Balzac avait bien dû se convaincre que toutes ses espérances étaient vaines et qu'il n'obtiendrait à peu près rien de cette femme dont tout le goût pour lui était dans la tête. Peut-être, dans cette ville, madame de Castries avait-elle vu reparaître devant elle, comme des remords, maint souvenir du temps où elle y était venue en compagnie de Victor de Metternich, ce jeune amant plein de charme qu'elle a perdu trois ans auparavant, qu'elle pleure encore et dont elle a un fils. La marquise, en tout cas, s'est brusquement reprise : et

1. On se rappelle ce qu'en disait Stendhal, dix ans plus tôt : « N'oubliez pas, madame, l'auberge de la Couronne, à Genève, bâtie depuis deux ans. Demandez une chambre au troisième, ayant vue sur le lac : on ferait payer ces chambres dix francs par jour, que ce ne serait pas cher. Rien de plus beau au monde (elles coûtent deux francs) ». Lettre du 28 juin 1822. (*Correspondance de Stendhal*, tome II, p. 246.)

de la villa Diodati, sur les hauteurs de Cologny, où ils sont allés ensemble voir les lieux que hante encore l'ombre de Byron, Balzac est revenu précipitamment à l'Hôtel de la Couronne « maudissant tout et abhorrant la femme[1] ».

Il n'avait fait ainsi à Genève cette fois-là, qu'un rapide et pénible séjour, et il ne se doutait guère que, pour rapide et discret qu'il eût été, ce séjour n'avait pas passé inaperçu de tous les Genevois. Peu après son passage, on pouvait, en effet, lire, dans le *Fantasque*, la modeste feuille littéraire qu'éditait alors Petit-Senn : « On m'a dit que M. Balzac était passé dans notre ville ces jours derniers, je m'en réjouis fort, car notre orgueil national sera ravi que Genève lui ait procuré quelque sujet de contes fantastiques, drolatiques, diaboliques[2], etc... »

Il n'a guère pensé à des contes drolatiques. Affreux souvenir! Voici pourtant que, quatorze mois plus tard, il a repris le chemin de Genève. Il lui faut vraiment une raison bien forte pour le ramener dans une ville à laquelle reste attaché le souvenir d'une aussi profonde, d'une aussi aigre déception.

Un peu plus d'une année avant cette veille de Noël, il avait reçu à Paris une première, puis une seconde, puis une troisième lettre d'une inconnue qui signait « l'Étrangère » et qui laissait paraître pour les ouvrages du romancier une admiration singulièrement avisée. Balzac avait laissé passer, sans y répondre, les deux premières : à la troisième lettre, il se décida. Une telle insistance et les mérites visibles de cette invisible admiratrice triomphèrent de sa répugnance : ce fut le début d'une correspondance abondante et généralement enchantée qui devait durer dix-sept années, jusqu'au mariage avec cette mystérieuse étrangère.

Le mystère, à vrai dire, n'a guère duré : la correspondante n'avait pas tardé à révéler son véritable nom : Éveline Rzewuska, comtesse Hanska, d'une des meilleures familles de Pologne. Balzac, entiché de noblesse, avait tout lieu d'être flatté : la naissance de cette nouvelle amie pouvait rivaliser avec celle de madame de Castries.

1. J'ai pleuré sur le chemin de Diodati... (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 113).

2. *Le Fantasque*, 1re année, n° 21, 1er novembre 1832. L'article est intitulé : « L'Allée de Traverse. » Balzac était venu à Genève aux environs du 16 octobre 1832 ; une lettre portant cette date est adressée de Genève à sa mère (*Correspondance*, p. 159).

Sa curiosité avait pu presque aussitôt se satisfaire : à peine lui avait-elle fait connaître son nom, que la comtesse Hanska lui annonçait, du fond de l'Ukraine, sa prochaine venue en Suisse, à l'instigation de la gouvernante neuchâtelloise de sa petite fille. Balzac venait de publier *le Médecin de Campagne*; il travaillait à *Eugénie Grandet*, corrigeait *la Femme abandonnée*, *le Message* et *les Célibataires* : il a tout de même distrait quelques jours pour se rendre à Neuchâtel. Il ne se tenait plus de voir à quoi ressemblait cette lectrice intelligente et enthousiaste. A peine l'a-t-il vue que son cœur s'est mis à flamber, et tandis que le mari, qui a vingt ans de plus, lisait *le Médecin de Campagne*, l'auteur s'est mis sur-le-champ à faire à la femme une cour des plus vives.

Rentré à Paris, il n'a plus songé qu'à la revoir. En quittant Neuchâtel, elle doit faire à Genève un séjour de deux ou trois mois : il ira donc à Genève : à Genève où il a été si malheureux, et où brille maintenant une promesse de bonheur; mais il a un travail écrasant à accomplir auparavant pour satisfaire les journaux, les revues, les imprimeurs avec lesquels il a pris des engagements; il lui faut courir Paris pour négocier ou faire renouveler des traites : il se couche chaque soir à six heures, se lève à minuit, travaille dix-sept heures par jour. Les difficultés redoublent : *l'Europe Littéraire* sur laquelle il comptait et où venait de commencer à paraître *Eugénie Grandet* fait faillite; chaque jour son départ se trouve retardé; ce bonheur genevois lui semble d'heure en heure plus lointain. « Je n'ai pas le temps de vivre », écrit-il à madame Hanska, « je ne vivrai qu'à Genève », et pour la faire patienter, il lui envoie du cotignac d'Orléans et des alberges de Touraine, et au mari un autographe de Rossini.

Madame Hanska, qui ne se représentait guère la vie de ce galérien de lettres (qui donc, d'ailleurs, eût imaginé qu'un homme pût mener une existence pareille?), s'est impatientée de ces délais qui lui ont paru trahir de l'indifférence, et déjà elle lui a fait dans ses lettres des scènes de jalousie. Cependant le malheureux ne songeait qu'à Genève : il y arrive enfin; il faut que le lieu de son affront devienne celui de sa revanche.

Il avait, dans ce dessein, fait le projet de descendre à l'*Hôtel de la Couronne*, dans cette sombre chambre où il a

malaisément ravalé ses larmes et où il voudrait cette fois cuver son bonheur. Madame Hanska en a décidé autrement. Avec son mari, sa petite fille, ses domestiques, elle s'est installée dans une sorte de pension, la maison Mirabaud, aux Eaux-Vives, à la sortie même de Genève, au delà de la porte de Rive, près de ce grand triangle de verdure et d'ombrages, le Pré Lévêque. Elle tient à avoir son grand homme près d'elle, un peu à l'écart de la ville. A quelques pas de la maison Mirabaud, en bordure du Pré Lévêque, il y a une auberge, tenue par un certain Bioley, c'est là que Balzac devra descendre; c'est là qu'il descend.

Bien qu'on fût en hiver et par un jour maussade, que les arbres fussent dénués de feuilles, le gazon roussâtre et écaillé, l'auberge de l'Arc ne pouvait faire sur le romancier, dès l'abord, qu'une impression engageante. Le bâtiment qu'elle occupait, pour simple qu'il fût, ne manquait pas d'élégance avec ses pilastres et son fronton sur lequel se lisait le millésime 1772 : un clocheton le surmontait qui portait en guise de girouette un arc bandé prêt à lancer sa flèche vers le ciel. Enseigne d'heureux augure pour M. de Balzac.

L'emblème arboré sur le clocheton n'était pas d'ailleurs le seul qui indiquât au nouveau venu qu'il entrait dans la maison des Archers : au haut de la porte cintrée, à deux battants, un trophée s'y montrait composé d'un aigle qui tenait dans ses serres l'arc et le carquois sculptés en plein grès. Parallèlement à la façade, une bande gazonnée de quelques mètres de largeur, formait le champ de tir installé à cet endroit depuis le XVIIe siècle pour le « noble exercice de l'arc ».

La maison n'avait qu'un étage : à l'angle de la façade exposée au levant, contre laquelle s'adossait un escalier de bois, et de celle orientée vers le Jura, la chambre qu'on avait réservée pour Balzac, ouvrait sa fenêtre au-dessus d'un jardin[1].

Balzac avait accepté, sans difficulté, de se conformer au désir de madame Hanska, pourvu qu'on pût lui assurer une chambre bien tranquille « où le bruit ne parvînt pas » : car ce n'étaient pas, malgré tout, de complètes vacances qu'il venait

1. Philippe Jamin, *Pérégrinations historiques au Pays romand*, A. H. Armann, éd., 21, rue du Mont-Blanc (sans date). Voir aussi *l'Armorial Genevois* de Blassignac (Genève, 1849).

passer aux Eaux-Vives : « Je ne travaillerai, avait-il écrit avant d'arriver, que mes douze heures, de minuit à midi, mais il me les faut[1]. »

Le Pré Lévêque existe encore, mais fort diminué par le percement des avenues qui mènent aujourd'hui vers la gare des Eaux-Vives : de la maison Mirabaud, ni de l'auberge de l'Arc, il ne subsiste plus rien; aucun document officiel genevois n'atteste le passage de Balzac dans l'auberge, mais, pour la maison Mirabaud, la feuille de recensement du canton de Genève pour l'année 1834 en indique ainsi les hôtes passagers :

Venceslas de Hanski, Russie, sans profession, catholique, marié.

Comtesse Hanski, (Rzewuska), sans profession, catholique, mariée.

Anna Hanski, Russe, célibataire.

Pierre, domestique russe.

Nauem (?) domestique russe.

Schauemberger, Suzanne, domestique, neuchâtelloise.

La petite Anne, portée sur ce document comme célibataire, avait alors sept ans : quant à Suzanne Schauemberger, tout porte à croire qu'elle était cette Suzette à la mort de laquelle Balzac devait faire allusion en ces termes, dix ans plus tard, dans une lettre à madame Hanska : « Elle était gaie, et elle vous aimait : c'est un grand titre à mon souvenir; elle y est gravée éternellement pour son entrée à l'Arc, à Genève, de votre part[2]. »

A peine était-il arrivé à l'auberge que Suzette, en effet, y entrait et lui remettait un très petit paquet de la part de la comtesse : il contenait un billet et une bague, en signe de bienvenue et d'amour.

***

Pendant les quarante-trois jours que Balzac passa aux Eaux-Vives, des billets et des lettres ne cessèrent de s'échanger entre la maison Mirabaud et l'auberge de l'Arc. Ceux de

1. *Lettres à l'Étrangère*, mercredi, 20 novembre 1833.
2. *Lettres à l'Étrangère*, 2 mars 1844.

madame Hanska furent détruits mais de ceux de Balzac, vingt et un nous restent qui figurent aujourd'hui au premier volume des *Lettres à l'Étrangère*[1]. Ils sont plaisants, cérémonieux, tendres ou joyeux, ardents ou réticents, selon qu'il s'agit de messages remis ostensiblement, ou de billets transmis de façon discrète par les soins de la femme de chambre, ou subrepticement glissés de la main à la main. Balzac y crie, quand il le peut, son amour, avec la plus juvénile chaleur : il y fait fondre ses amertumes, y réchauffe son besoin de tendresse.

Ces lettres, ces billets ne sont pas les seuls témoignages du passage de Balzac à l'auberge de l'Arc. Tout porte bien à croire qu'il n'y travailla pas douze heures par jour; mais il y travailla. C'est là qu'il acheva le récit où, sous une affabulation romanesque, il a tracé d'une plume incisive et d'une encre amère, le portrait de madame de Castries, sous les traits de cette duchesse de Langeais, qui devait donner, par la suite, son nom même à ce récit intitulé d'abord d'une façon plus menaçante *Ne touchez pas la hache*, et qui conserve l'indication finale : *Genève. — Pré Lévêque, 26 janvier 1834.* Effet d'une vengeance bien recuite à loisir[2].

C'est à l'auberge de l'Arc également qu'il termina le troisième Dixain des *Contes drolatiques* et qu'après une conversation avec M. de Hanski, il entreprit *le Cabinet des Antiques*. « Heureux temps », a-t-il dit plus tard « que celui où je travaillais tout en m'amusant! »

Il ne travailla certes pas douze heures par jour : madame de Hanska ne lui en laissa pas le temps. Elle l'accaparait le plus qu'elle le pouvait. Elle savait trop que cette réunion ne pouvait être de longue durée. Chaque jour elle se sent plus éprise de cet homme extraordinaire qui travaille comme un titan, fourmille d'idées et rit comme un enfant. Il passe bien des heures à la maison Mirabaud. On s'y réfugie quand il pleut, ce qui n'est pas très rare durant ce mois de janvier. Parfois, pour se donner une contenance, Balzac s'y plonge dans l'Almanach de Gotha : le plus souvent, il se lance dans des improvisations fantastiques, remue cent projets à haute voix, avec

1. Cf. vol. I, p. 99-120.

2. Voir aussi à ce sujet « La véritable duchesse de Langeais », par Marcel Boureton. *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1928.

autant d'entrain que de gentillesse; il fait la conquête de M. de Hanski et la joie de la petite Anne. Ses hôtes lui soumettent des sujets d'ouvrages, et tandis que madame Hanska sollicite un roman qui s'intitulerait *le Prêtre catholique*, le mari en souhaite un qui serait *le Grand Propriétaire*.

La comtesse risque, à plusieurs reprises, l'imprudence de venir le voir dans sa chambre à l'Arc; et tandis que la nuit baigne, au delà du lac, les hautes formes du Jura, ils échangent avec une inquiète ardeur les marques d'un violent amour. Elle a mis, pour venir le voir, une certaine robe grise, qu'il n'oubliera plus.

Il se promène avec elle, ils vont ensemble à Coppet, à Ferney par un jour de pluie; sous l'aile de l'amour, M. de Balzac va rendre ses devoirs aux grandes ombres littéraires qu'il vénère : celle de Byron devait être moins négligée encore que toute autre. Le chemin qui conduit à la villa Diodati, sur le coteau de Cologny, part des Eaux-Vives : le mauvais souvenir de sa première visite à cette villa l'obsède; pour l'effacer, il y retournera avec madame de Hanska; et avec une naïve franchise dont on peut bien se demander si elle fut entièrement agréable à la comtesse, il lui écrit de l'auberge de l'Arc : « J'abhorre madame de C[astries], car elle a brisé cette vie sans m'en rendre une, je ne dis pas comparable [à celle que lui avait faite madame de Berny], mais sans me donner ce qu'elle promettait. »

Cette visite à Diodati fut l'événement mémorable de ce séjour, une pierre blanche sur sa route malaisée et semée d'embûches. Cinq mois plus tard il lui écrira :

Quand je veux me donner une magnifique fête, je ferme les yeux, je me couche sur un de mes canapés, je m'absorbe dans le souvenir des bêtises que je vous disais en tournant autour du lac, et je me reporte à cette bonne journée de Diodati qui a effacé les mille chagrins qu'un an auparavant j'y avais éprouvés[1].

Et le 26 novembre 1834, il disait encore :

Genève est pour moi comme un souvenir d'enfance; là j'ai quitté ma chaîne, là, j'ai ri sans me dire : demain. Je me

1. *Lettres à l'Étrangère*, 3 juin 1834.

souviendrai toujours d'avoir essayé de danser un galop dans le salon de Diodati, dans le salon où se grisait Byron. Et la campagne de la Belotte! Il ne faut pas que je pense trop à cela[1] *!*

Souvenir insistant, souvenir essentiel qui reparaît à maintes reprises dans sa correspondance, aussi bien au lendemain de son retour de Genève :

L'azur du ciel que nous avons admiré sur les Alpes revient. Diodati, cette image d'une vie heureuse, reparaît comme une étoile un moment obscurcie, et je me remets à rire, comme vous savez que je ris.

Que huit années plus tard :

Diodati me fait battre le cœur. C'est le cri de « Montjoie-Saint-Denis » de notre amour[2].

Qu'on ne s'étonne donc pas si un tel souvenir a laissé des traces visibles jusque dans son œuvre si peu indiscrète, en général, sur son propre compte. « Albert Savarus », où il a mis, par exception, tant de lui-même, lui offrit l'occasion de rappeler des impressions alors vieilles de dix ans et si fraîches encore dans son cœur. Comme lui, son héros, Rodolphe, « pour éviter les inconvénients de la ville, s'est logé dans une maison située aux Eaux-Vives, en dehors des remparts ». C'est près de la villa Diodati que se trouve la campagne de M. Jeanrenaud où s'est établie son héroïne, la princesse Colona. Ne parlait-il pas d'expérience en écrivant dans ce récit :

Le chemin qui, des Eaux-Vives, côtoie le lac de Genève, est, comme toutes les routes de Suisse, assez étroit, mais en certains endroits par la disposition du terrain montagneux, à peine reste-t-il assez de place pour que deux voitures s'y croisent[3].

1. En fait, Byron, à Diodati, mena la vie la plus sobre et la plus laborieuse : mais, vingt ans après son séjour, cette sorte de légende persistait. Voir à ce sujet l'excellent petit ouvrage de mademoiselle Claire-Éliane Engel, *Byron et Shelley en Suisse et en Savoie* (Dardel, Chambéry, 1930).

2. *Lettres à l'Étrangère*, mai 1834 et 12 juillet 1842.

3. On se rappelle que dans « Albert Savarus », écrit en 1842, et dont le cadre est Besançon, Balzac attribue à son héros, une nouvelle, *l'Ambitieux par amour*, qui se passe en Suisse et où sont nommés, tour à tour, Lucerne, Fluelen, Gersau, Neuchâtel, Brunnen, Schwiz, Genève et Vevey. Diodati en est le point culminant.

Et comment s'étonnerait-on d'y lire : « La première promenade de Rodolphe eut naturellement pour objet la villa Diodati »?

***

C'était aussi par expérience qu'il y faisait dire à son héroïne : « Je ne veux pas que vous m'accompagniez à Genève, Genève est une ville à caquetage. » Moins d'un an auparavant, le grand poète polonais Slowacki, établi, lui aussi, aux portes de la ville, mais sur l'autre rive du lac, aux Paquis, écrivait à sa mère : « Pas d'intrigues ici, mais beaucoup de cancans[1]. » Slowacki n'était alors qu'un tout jeune homme de vingt-trois ans, à peu près inconnu; M. de Balzac pouvait plus difficilement passer inaperçu et le désir de réduire les occasions de caquetage fut vraisemblablement aussi ce qui dicta à la comtesse Hanska de s'établir hors des portes de Genève, et d'y assigner à Balzac sa résidence.

On se tromperait pourtant si l'on pensait qu'elle vécut dans une soigneuse solitude avant la venue du romancier aussi bien que durant le séjour de celui-ci. Quelque précaution qu'elle eût pu prendre d'ailleurs, il lui eût été difficile, dans cette ville, petite en somme et qui ne comptait alors que vingt-quatre mille habitants, de ne pas rencontrer de compatriotes de sa connaissance. Au lendemain de la malencontreuse insurrection de 1831, nombre de Polonais, appartenant aussi bien à la bourgeoisie qu'à l'aristocratie, étaient venus s'établir provisoirement sur les bords du lac. Depuis deux ans environ, Genève comptait ainsi une petite colonie polonaise qu'augmentaient encore certaines familles qui n'avaient pas attendu l'insurrection et qui, pour des raisons de santé ou pour l'éducation de leurs enfants, s'étaient fixées dans ces parages[2]. C'est ainsi que s'y trouvait la comtesse Wodzinska, avec ses trois fils et ses trois filles, qui tenait, dans son appartement de la rue Beauregard, un salon dont l'un des plus charmants ornements se trouvait être sa fille Marie, celle-là même qui

1. Slowacki, *Lettres à sa mère*, lettre du 10 février 1833.
2. Madame de Korwin-Piotrowska, *Balzac et le monde slave*, chap. IX, p. 213 et suiv.

devait un peu plus tard inspirer à Chopin la passion que l'on sait. La meilleure société de Genève n'avait pas tardé à s'y donner rendez-vous. La comtesse Claudine Potocka et la comtesse Sophie Ossolinska y brillaient aussi de tous leurs feux ainsi qu'une propre cousine de madame Hanska, la comtesse Marie Potocka.

Ce dut être par le truchement d'une de ces belles compatriotes, soucieuses également de la distinction de l'esprit, que madame Hanska avait été introduite presque aussitôt après son arrivée dans plusieurs maisons genevoises. Elle n'en avait rien caché à Balzac qui, de Paris où il se morfondait au milieu de difficultés de toutes sortes, lui reprochait, dans une lettre, « qu'elle pût aller se mettre si souvent au milieu de cette atmosphère de pédantisme genevois », mais il n'était pas, à son tour depuis quinze jours à Genève que la comtesse lui dépêchait un billet dans lequel elle se plaignait amèrement de ce qu'elle appelait « ses coquetteries dans le monde de Genève ». Pour calmer ses inquiétudes, Balzac lui répondait, le jour même :

Je n'irai plus chez personne. Deux visites d'un quart d'heure termineront tout. Périsse mille fois le monde de Genève, plutôt que de te voir une tristesse pour un quart d'heure de conversation[1].

Il faut dire que la personne dont madame Hanska prenait alors ombrage n'était pas une Genevoise, mais sa propre cousine Marie Potocka au charme de laquelle Balzac ne fut pas insensible et qui, piquée au jeu, peut-être, parce qu'elle soupçonnait les sentiments de sa cousine Éveline, déployait ses grâces à l'égard du romancier, et tentait avec force coquetterie de lui faire abandonner la retraite des Eaux-Vives, pour son appartement de la rue des Chanoines.

A la vérité, Balzac n'avait pas attendu d'y être introduit par madame Hanska ou par sa cousine pour pénétrer à tout le moins dans une des maisons les plus recherchées de la ville. Dès avant son départ de Paris, Genève était pour lui, non seulement la ville où séjournait la comtesse Hanska, mais encore celle où vivait un homme fort illustre, qu'on ne l'eût pas cru, au premier abord, si avide de rencontrer. C'était le

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 106.

botaniste Augustin Pyramus de Candolle, Genevois issu d'une vieille famille provençale[1] et qui, après avoir, à vingt-trois ans, suppléé Cuvier au Collège de France; à trente, professé la botanique à l'Université de Montpellier, était rentré en 1816 dans sa ville natale pour y remplir des fonctions scientifiques et politiques de premier ordre et s'y consacrer à la publication d'ouvrages qui faisaient de lui aux yeux de l'Europe savante le brillant rival de Linné et de Jussieu[2]. Pyrame de Candolle était alors un homme de cinquante-six ans, d'une figure agréable, de manières charmantes, versé dans les lettres, et que ses grandes connaissances scientifiques n'empêchaient aucunement de rimer, à l'occasion, des vers aimables pour les dames.

A peine débarqué à l'auberge de l'Arc, Balzac faisait porter à M. de Candolle ce billet :

M. de Balzac a l'honneur de présenter à M. de Candolle les hommages que lui doit tout homme qui a lu quelques feuillets d'Hist[oire] Nat[urelle], et le prie d'agréer l'expression de ses sentiments les plus distingués. Il le prie d'avoir la complaisance de dire à quelle heure il peut le trouver pour ne point trop le déranger et lui remettre une lettre dont il est porteur d'un des messieurs du Muséum de Paris.

Hôtel de l'Arc, au Pré Lévêque.

Singulièrement, quoique ce billet fût tracé d'une écriture fort lisible, M. de Candolle, qui ne soupçonnait évidemment pas la présence à Genève de l'auteur du *Médecin de Campagne*, ne prit pas garde au nom de ce solliciteur, mais découvrant, dès le lendemain, son erreur, il s'empressait de s'en excuser ainsi :

Monsieur de Balzac, Hôtel de l'Arc, au Pré Lévêque.

Comment ai-je pu avoir hier la vue et l'esprit assez troubles pour méconnaître et défigurer un nom que je connais si bien?

1. Voir *Mémoires et souvenirs d'Augustin-Pyramus de Candolle*, écrits par lui-même et publiés par son fils. Genève, 1862.

2. Auguste-Pyrame de Candolle avait publié, dès 1818, le premier volume du *Regni vegetabilis systema naturale*, en 1821, le second, et, à partir de 1824, avait entrepris la publication du *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis* qui devait compter vingt volumes.

C'est, monsieur, que je suis plus familier avec votre style qu'avec votre écriture. J'aurais été ce matin vous demander excuse de ma méprise, si je n'étais encore retenu par la fin d'une longue attaque de goutte. Je l'ai adoucie en passant de Pantagruel *aux* Contes drolatiques, *mais je sens que rien n'en déterminera mieux la chute que la vue du successeur de maître François. Je viens donc vous demander de ne pas me refuser la faveur de la visite que vous m'aviez fait espérer et d'agréer sous votre vrai nom l'assurance de mes sentiments les plus distingués.*

Jeudi. *A. P. Candolle*[1].

Cette lettre ne put que flatter Balzac qui répondit sur-le-champ par ce nouveau billet où l'on voit déjà que la seule curiosité ou la seule admiration n'était pas la raison de tant d'empressement :

J'aurai l'honneur, monsieur, d'aller vous faire ma visite aujourd'hui à deux heures, et je voudrais vraiment qu'elle fût toute désintéressée : me pardonnerez-vous de venir vous voir pour profiter de vos immenses connaissances et de revenir une autre fois pour vous seul. Ne venez pas, je vous prie, au Pré Lévêque. Res sacra podagra. *J'en ai eu quelques atteintes, et par des temps aussi humides, je serais désespéré d'être la cause d'une attaque. Vous êtes vraiment trop précieux aux sciences pour que ceux qui les cultivent ne veuillent pas vous savoir toujours en bonne santé.*

Je joins ici la lettre dont je suis porteur. Je vous prie d'agréer les respectueux hommages d'un jeune homme qui regarde comme une faveur de vous entretenir un moment.

DE BALZAC

Tout porte à croire que la lettre d'introduction dont il s'était muni avant son départ de Paris était de Geoffroy

1. Cette lettre, relevée par M. Marcel Bouteron dans *le Bulletin d'Autographes* de Noël Charavay, septembre 1918, a été publiée récemment dans le remarquable ouvrage de madame de Korwin Piotrowska : *Balzac et le monde slave*, p. 215. Nous croyons devoir la reproduire ici, à sa place légitime, entre les billets inédits de Balzac. L'indication *jeudi*, et le fait que cet échange de lettres a eu lieu dans la dernière semaine de l'année 1833, indique que le billet de M. de Candolle est du 27 décembre, c'est-à-dire deux jours après l'arrivée de Balzac à Genève. Ajoutons que sur ce billet Balzac a jeté cette note : « L'auberge à la Blotte, Métral » qui se rapporte évidemment à la campagne de la Belotte à laquelle il a fait allusion dans une lettre que nous avons citée plus haut.

Saint-Hilaire : mais quelle pouvait bien être la raison qui faisait si fort désirer à M. de Balzac de rencontrer Pyrame de Candolle? Une troisième lettre va nous la révéler, en même temps que l'excellente impression qu'il avait faite au cours de sa première visite. La merveilleuse intelligence de Balzac, la richesse de sa conversation, la gentillesse de son humeur n'avaient manqué de conquérir cet aimable botaniste qui avait souhaité de rehausser d'une présence aussi brillante qu'inattendue sa réception du 1er janvier. A cette invitation particulièrement flatteuse, Balzac s'empressa de répondre par cette lettre dont on peut aisément tirer des déductions diverses :

Je suis extrêmement sensible, monsieur, au gracieux empressement de votre invitation. Pardonnez-moi, je vous prie, de ne pouvoir y répondre aussitôt. Après le 15, j'aurai le droit, le pouvoir, le temps de vous consacrer quelques moments pour lesquels je me trouve de bonne volonté; mais vous qui savez ce qu'est des impressions, je vous avouerai que j'ai, du 1er au 15, cinquante feuilles à revoir, et elles m'arrivent avec la régularité des coups de barre qu'on donnait jadis aux roués. J'aurai le plaisir de vous aller voir demain pour quelques renseignements sur la flora danica *et vous expliquerai mieux de vive voix combien je suis touché de votre bonté pour un pauvre poète qui ne peut avoir d'autre titre près de vous qu'une sincère admiration de vos talents et le désir de vous être agréable. Il ne peut y avoir de bonne année pour un forçat attaché comme je le suis à la chaîne des libraires, plus par nécessité que par gloire, et si quelque chose pouvait bonifier mon année 1834, c'était de la commencer sous les auspices de votre gracieuse réception : jugez maintenant de ce que me coûtent les pages que tant de gens lisent avec insouciance.*

Trouvez ici, monsieur, mes vœux pour tout ce que vous pouvez désirer et agréez les sentiments distingués avec lesquels je vous présente mes obéissances,

DE BALZAC

Si M. de Balzac fut empêché, cette fois-là, d'accepter l'invitation de M. de Candolle, madame de Hanska y eut au moins peut-être autant de part que les épreuves d'impri-

merie. Elle ne souhaita vraisemblablement pas priver la maison Mirabaud de son grand homme ce jour de fête; d'autre part, cette lettre écrite, nécessairement, dans les derniers jours de l'année 1833, c'est-à-dire aussitôt après son arrivée, atteste bien que Balzac avait grande hâte d'obtenir de Candolle ce renseignement botanique. Les mots *flora danica* eussent suffi à nous mettre sur la voie, si nous n'eussions encore trouvé à la suite de ces trois billets une lettre simplement datée « 5 mars », mais à laquelle le contexte permet d'attribuer avec certitude la date de 1835. Dans ces lignes écrites l'année suivante, Balzac précise la nature du service que lui avait rendu Pyrame de Candolle :

5 mars (1835.)

Monsieur,

En reprenant, ces jours-ci, mes travaux sur Seraphita, *j'ai trouvé la note que vous avez eu la complaisance de me faire vous-même sur les plantes de la Norvège, et tout à coup, il m'a pris, en voyant votre écriture, un remords, non pas de vous avoir oublié, car, Dieu merci, je n'ai pas que la mémoire des choses, des idées et des faits, j'ai aussi celle du cœur; mais de ne vous avoir envoyé aucun témoignage de mon souvenir et de la reconnaissance que je conserve de votre gracieuse hospitalité. Il est vrai que ce long et terrible ouvrage n'est pas fini. Je vous envoie donc quelques-uns des fruits, un peu corrigés dans leur amertume, de ceux qui sont présentables. Je suis bien indigne d'entrer dans le sanctuaire où sont tant de belles fleurs, mais ne les prenez que pour le sentiment avec lequel ils vous sont offerts et qui ne variera jamais.*

Très vôtre, DE BALZAC

Vous recevrez ce livre par l'une des diligences, car mon libraire se charge de l'envoi. Quant à moi, je me suis enfermé dans la solitude depuis quelques jours[1]*, car je m'étais laissé envahir par le monde et je me sentais couler dans la paresse. J'espère que vous me rappellerez au souvenir des personnes qui m'ont accueilli et je vous sais si gracieux que vous donnerez à ma pensée des formes*

1. C'était le moment où, en effet, Balzac venait de se faire « une retraite inconnue », rue des Batailles, à Chaillot (Cf. la lettre à madame Hanska du 1er mars 1832, dans les *Lettres à l'Étrangère*, tome I, p. 233).

aussi séduisantes que celles pour lesquelles le temps et l'espace me manquent. Faites agréer mes hommages à madame de Candolle, et quand vous rencontrerez monsieur et madame de Sismondi, ne m'oubliez pas.

DE BC

A défaut de la note même que lui avait remise M. de Candolle, il est aisé, en se reportant à *Séraphita*, de découvrir comment cette note fut utilisée dès le premier chapitre du livre. Après une description générale de la Norvège, où Balzac dit entre autres choses : « Vous seriez tenté de nommer ce pays la Suisse des mers », et énumère pittoresquement les arbres qui se rencontrent sur les penchants de ses montagnes, il en arrive à la scène qui nous montre Séraphitus cueillant une fleur pour Minna sur les hauteurs glaciaires.

« Il lui donna une plante hybride que ses yeux d'aigle lui avaient fait apercevoir parmi des silènes acaulis et des saxifrages, véritable merveille éclose sous le souffle des anges. Minna saisit avec un empressement enfantin la touffe d'un vert transparent et brillant comme celui de l'émeraude, formée par de petites feuilles roulées en cornet, d'un brun clair au fond, mais qui, de teinte en teinte, devenaient vertes à leurs pointes partagées de découpures d'une délicatesse infinie. Ces feuilles étaient si pressées, qu'elles semblaient se confondre, et produisaient une foule de jolies rosaces. Çà et là, sur ce tapis, s'élevaient des étoiles blanches bordées d'un filet d'or, du sein desquelles sortaient des anthères pourprées sans pistil. Une odeur qui tenait à la fois de celle des roses et des calices de l'oranger, mais fugitive et sauvage, achevait de donner je ne sais quoi de céleste à cette fleur mystérieuse[1]. »

Une fleur poussant sur des hauteurs neigeuses, telle était bien l'image dont Balzac était hanté avant même que d'arriver à Genève et sur quoi il souhaitait des précisions scientifiques : la science de M. de Candolle est visible dans ce passage.

Au lendemain même de sa première entrevue avec madame Hanska à Neuchâtel, il avait écrit à sa sœur : « J'ai rapporté de Suisse l'idée d'un beau livre, par ma foi! Nous en causerons

1. *Seraphita*, p. 16.

à ton retour. » Ce livre, c'était *Séraphita*; tout l'élément swedenborgien de ce livre projeté lui était depuis longtemps familier : l'atmosphère d'exaltation sentimentale suscitée par sa nouvelle conquête, le penchant mystique de madame Hanska, le décor de montagne et de neige qu'il pouvait voir de Genève même, à cette époque de l'année, tout concourut à activer l'imagination du romancier. Mais ce livre, il ne devait se mettre à l'écrire que quelques mois plus tard et ne l'achever qu'à la fin de 1835. L'idée qu'il en pouvait avoir en arrivant à Genève la veille de Noël était vraisemblablement encore vague; nous devons tenir pour authentiques les dates mises à la fin de l'ouvrage : « Genève et Paris, décembre 1833-novembre 1835. » C'est cette correspondance avec M. de Candolle qui en marque le début et justifie la première de ces dates. Cette hâte de rencontrer l'insigne botaniste à ce moment atteste que l'image d'une fleur rare poussant dans la virginité neigeuse des sommets était pour ainsi dire le noyau même du livre autour duquel il devait peu à peu se former; et ces billets inédits nous révèlent sur ce point la démarche même de la création balzacienne, et mettent en pleine valeur cette phrase qui se rencontre à la fin du chapitre II : « Séraphita, énigmatique fleur humaine, dont l'image nous est offerte par cette fleur mystérieuse. » La bonne grâce et l'empressement que Pyrame de Candolle avait apporté à lui fournir ce renseignement précieux, la richesse et la variété des intérêts de ce savant entraînèrent le romancier à fréquenter à plus d'une reprise chez lui. « Mercredi, je serai *encandollé* », écrit-il à madame Hanska dans un de ses billets de l'auberge de l'Arc : nous savons d'autre part qu'ils dînèrent de compagnie chez les Candolle. Parfois madame Hanska était chargée d'y amener le romancier, témoin ce billet :

Monsieur et madame de Candolle prient madame Hanska et monsieur Hanski de leur faire l'honneur de prendre le thé chez eux mardi 21 en petit comité. Madame de Candolle espère que madame Hanska voudra bien engager son aimable voisin, M. de Balzac, à être de cette petite réunion (dimanche 18 janvier 1834[1]).

1. Lettres adressées à H. de Balzac. Collection Lovenjoul. A. 313. f° 19 et 20.

Balzac dut rencontrer dans cette maison la société la mieux faite pour lui plaire; Genève était encore, à cette époque, celle dont Sainte-Beuve a dit :

« Nulle part, peut-être, excepté à Édimbourg et en remontant à quelques années en arrière, on n'aurait trouvé réunis sur un aussi petit espace et dans des conditions de société plus favorables une aussi grande variété d'esprits, de talents et d'idées, une culture aussi diverse, aussi complète, et aussi honorablement désintéressée, de toutes les branches de l'intelligence, un ensemble aussi supérieur, aussi éclairé, aussi paisiblement animé, aussi honnête[1]. »

Il est vrai que le délicieux Bonstetten était mort peu auparavant, mais Balzac dut encore rencontrer le syndic Fatio, Auguste de la Rive, les Pictet, les Boissier, tous ceux qui contribuaient alors à faire de Genève une des capitales de l'esprit. Il rencontra également Sismondi qui avait publié tout justement son *Histoire de la Renaissance de la liberté en Italie.* Aux vertus de l'historien s'ajoutait chez Sismondi, pour retenir l'attention de Balzac, la rare qualité de son bonheur conjugal dont l'impression devait reparaître, fort inopinément sous sa plume, dix ans plus tard : « Ne connaissez-vous pas le ménage de Sismonde Sismondi à Genève, le plus touchant intérieur que l'on connaisse et dont on m'a parlé? » fait-il dire à Modeste Mignon, dans une des lettres qu'elle adresse au prétendu Canalis[2].

Balzac connaissait, en outre, à Genève, un peintre, Grosclaude, qu'il avait eu l'occasion, quelque temps auparavant, de recommander au baron Gérard[3] : il accompagna chez lui madame Hanska dont il désirait le portrait; mais le résultat ne répondit pas à son attente.

Ainsi ces six semaines passèrent avec une extrême rapidité : elles furent même écourtées par une sorte de coqueluche qui retint le romancier quelques jours dans sa petite chambre de l'Arc dont la solitude s'éclaira pourtant de la visite des voisins

1. Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, t. XIII, p. 232, « Guillaume Favre de Genève, ou l'Étude pour l'étude ».

2. *Modeste Mignon*, lettre IX.

3. « J'ai vu hier un artiste dont le nom n'est pas encore célèbre en France, quoiqu'il ait beaucoup de talent : c'est M. Gros-Claude de Genève. » (Lettre au baron Gérard. *Correspondance*, p. 105.)

de la maison Mirabaud ou de madame Hanska seule qui venait lui apporter de l'orgeat.

Dans les premiers jours de février, Balzac dut regagner Paris, la mort dans l'âme. Il laissait dans Genève des regrets, outre ceux de madame Hanska : la comtesse Potocka, en lui envoyant, au moment du départ, une lettre d'introduction pour madame Apponyi, lui rappelait de se souvenir d'elle en pensant à Genève.

Madame Hanska y devait rester encore un mois, avant de rentrer lentement en Ukraine, par Florence, Milan, Trieste et Vienne : voyage qui devait durer plus d'un an et qui permit à Balzac de la revoir à Vienne en 1835.

A peine rentré à Paris, il lui écrivait : « Les quarante-trois jours que j'ai passés à Genève ont été une des plus douces haltes que j'ai faites dans ma vie de fantassin littéraire[1]. »

Ce séjour avait scellé leur union. Neuchâtel avait été le lieu de leur première rencontre : Genève celui de leurs serments et de leurs premières voluptés[2].

Toute sa pensée est à Genève et il n'a pas besoin qu'on lui écrive comme le fait Marie Potocka, un mois après son départ : « Venez cet été à Genève, venez vous y reposer de Paris et de vous-même, nous ferons des courses. Nous lirons *Séraphita*[3]. » Il ne peut guère penser à se reposer de longtemps et le moment n'est pas encore venu d'écrire *Séraphita*.

Un soir du mois de juillet suivant, il rencontre chez Liszt, un des jeunes élèves de celui-ci, Pierre Wolf, de Genève : aussitôt ses heureux souvenirs lui remontent au cœur : « J'aurais jeté la maison par les fenêtres, de joie », écrit-il à madame Hanska. « Le revoir, c'était me retrouver au Pré Lévêque, à dix pas de la maison Mirabaud et respirer l'air de Genève. » C'était revoir aussi ce second étage d'une maison de la cité, — était-ce chez la comtesse Wodzinska? — où il

1. Lettre du jeudi 13 février 1834. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 121.

2. « Au moins je ne mourrai pas sans être allé à Corinthe, sans avoir su ce que c'est que notre vie d'amour sans entraves, libre, et des nuits pleines comme à Genève, sans la terreur. » (*Lettres à l'Étrangère* : lettre du 19 janvier 1847. Cf. *Revue de Paris*, 1er septembre 1933.)

3. Lettre inédite du 4 mars 1834. Collection Lovenjoul. Balzac adressa plusieurs lettres à la comtesse Marie Potocka qui ne quitta Genève qu'au milieu d'avril 1835.

était allé entendre « un petit bout de symphonie pastorale » et où il n'a rien entendu parce qu'un jeune homme, ce même Pierre Wolf, lui a demandé s'il savait qui était cette belle étrangère assise non loin d'eux, cette belle étrangère qui était madame Hanska[1]. Que de fois sa pensée se reporte sur les rives du lac où il a été si parfaitement heureux! La vie lui est de jour en jour plus pesante : les dettes s'ajoutent aux dettes, les livres s'ajoutent aux livres et ceux-ci ne parviennent pas à payer celles-là. De temps en temps, il s'arrête, et appuyé des deux mains à sa table de travail, il regarde droit devant lui et revoit le ciel gris au-dessus de Genève, ciel gris qui lui semble plus ensoleillé que le ciel bleu de son été parisien.

***

Au début de l'été 1836, le comte Emilio Guidoboni-Visconti, qui apprécie en Balzac non seulement le génie du romancier, mais les qualités de l'homme d'affaires, lui confie le soin, empêché qu'il l'est par sa santé, de se rendre à Turin pour y débrouiller les difficultés d'une succession. Balzac ne fait pas seul ce voyage : peu avant son départ, il a rencontré chez Jules Sandeau une jeune femme à prétentions littéraires, Caroline Marbouty, née Pétineaud, qui s'est accrochée à lui et l'escorte, déguisée en jeune garçon, sous le nom meyerbeerien de Marcel[2]. Le séjour à Turin ne dura qu'une quinzaine : il s'y était rendu en cinq jours par la Grande Chartreuse et le Mont-Cenis, il prit pour en revenir la route du Simplon et de Genève. Comment résister au désir de revoir la ville où deux ans auparavant il a été si heureux? Il retourne même à l'auberge de l'Arc, où le sexe de son prétendu compagnon ne doit pas faire illusion plus qu'à Turin. Il va faire un pèlerinage à la maison Mirabaud où personne ne l'attend plus : madame Hanska est au fond de l'Ukraine. Il lui écrit :

J'ai refait la route de Coppet, de Diodati. Cara, *la porte de Rive est agrandie. Vous n'attendriez plus, la nuit, à Genève;*

1. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, lettre du 7 novembre 1837.
2. Henry Prior. Balzac à Turin. *Revue de Paris*, 15 janvier 1924.

car on entre et l'on sort à toute heure de nuit. Je n'ai passé qu'un jour à Genève et je n'y ai vu que Candolle qui a manqué périr et qui va mieux... Le voyage que je viens de faire n'a été bon qu'à Genève. En revoyant ce lac, en me retrouvant dans les lieux où j'ai su conquérir une amitié qui m'est si douce, j'ai été enveloppé d'une atmosphère délicieuse qui a jeté du baume sur les plaies saignantes... Je ne savais pas tout ce qu'était le Pré Lévêque et la colline d'où l'on voit le lac et le pont de fil de fer. Il a fallu tout revoir, seul et chagrin, pour savoir le prix des souvenirs.

Cette colline d'où l'on voit le lac, c'est celle de Cologny, celle de la villa Diodati; ce pont de fil de fer, c'est celui que, dix ans plus tôt, à l'instigation précisément de Candolle, on avait construit sur les fossés de la ville, de Saint-Gervais aux Paquis. Balzac est retourné à Diodati : y était-il seul? il est permis d'en douter et de croire qu'après la marquise de Castries et madame Hanska, c'est avec Caroline Marbouty qu'il s'y rendit. Au reste, malgré la précaution, — mais en était-ce une? — de se loger dans cet endroit écarté qu'était le Pré Lévêque, il ne semble pas avoir pris celle de dissimuler sa présence à Genève, si l'on en croit la lettre que, de Paris, peu après, il adressait au comte Sclopis de Salerano[1] :

Nous avons fait, Marcel et moi, un très fatigant voyage, car il a fallu voir tant de choses (le lac Majeur, le lac d'Orta, le Simplon, la vallée de Sion, le lac de Genève, Vevey, Lausanne, la Valseline, Bourg et sa belle église) que le temps nous manquait et nous le prenions sur notre sommeil. Nous vous avions cherché à Genève, mais en vain. Nous nous sommes promenés à toutes les promenades : « Et point de Sclopis! » s'écriait Marcel[2].

Il va sans dire que Balzac ne fait dans sa lettre à madame Hanska aucune allusion au jeune page qui l'accompagne et dont, au reste, son cœur n'est aucunement troublé. L'allusion à M. de Candolle se trouve confirmée par un billet inédit, joint à ceux que nous avons déjà cités :

1. Le comte Sclopis était un lettré, plus tard ministre de la Justice du roi de Sardaigne, et que Balzac avait connu à Turin sur la recommandation du marquis de Brignole, ambassadeur de Sardaigne à Paris.

2. Lettre du 1er septembre 1836. (Voir Henry Prior, *Balzac à Turin.*)

M. de Balzac passant par Genève est venu pour offrir ses hommages à monsieur et madame de Candolle et rappeler M. Colla de Turin au Souverain Pontife des plantes. L'avocat le lui avait bien recommandé. M. de Balzac se recommande au souvenir de M. de Candolle et désirait savoir s'il avait reçu le livre mystique qu'il lui a envoyé de Paris.

Toujours Hôtel de l'Arc, mais M. de Balzac part demain pour Vevey et ne reviendra que le surlendemain pour partir pour Paris.

Ce Colla dont il apportait à Pyrame de Candolle les souvenirs, c'était Luigi Colla, l'avocat de Turin dont Balzac avait précisément pris le conseil au sujet de l'affaire dont l'avait chargé Guidoboni-Visconti. Cet homme de soixante-dix ans ne se contentait pas d'être l'un des plus éminents avocats de Turin, c'était en outre un botaniste enragé qui avait créé à Rivoli un jardin magnifique que Balzac venait de visiter et dont il se souvint lorsque, dans *le Cabinet des Antiques*, il décrivait la visite de madame de Maufrigneuse au vieux vice-président Blondet parmi ses fleurs. C'est ce même Colla dont, plus tard encore, en 1844, il évoquait le souvenir dans cet autre passage de *Modeste Mignon* :

« Combien de fois un mot n'a-t-il pas décidé de la vie d'un homme. L'ancien président de la République Cisalpine, le plus grand avocat du Piémont, Colla, s'entend dire à quarante ans, par un ami, qu'il ne connaît rien à la botanique : il se pique, devient un Jussieu, cultive les fleurs, en invente et publie *la Flore du Piémont*, en latin, l'ouvrage de dix ans. »

On comprend que les souvenirs de Colla pouvaient n'être pas indifférents à Candolle, qui, dans ses Mémoires, a laissé sur lui cette singulière petite note :

Colla est piémontais. Sa vocation est la jurisprudence; mais le goût de la culture des fleurs l'a conduit à la botanique. Il possède un jardin remarquable à Rivoli et il en a publié la description accompagnée de planches dessinées par sa fille, madame Billiotti, jeune et belle personne[1].

1. *Mémoires et Souvenirs* d'Augustin Pyramus de Candolle, p. 413. Candolle vint à Paris l'année suivante en mai-juin : il ne fait dans ses « Mémoires » aucune mention de Balzac.

Ce fut, semble-t-il bien, la dernière entrevue de Balzac avec Candolle. Il venait d'être très gravement malade, quoiqu'il dût vivre encore cinq ans, et l'on trouve une plaisante allusion à sa résurrection dans un document genevois, peu connu : c'est une lettre de Liszt au baron d'Eckstein, envoyée de Genève, où le compositeur se trouvait alors depuis plusieurs mois avec madame d'Agout.

M. de Candolle, l'atlas du monde botanique, vient de faire une déplorable cure d'yode qui l'a mis à deux doigts de la mort, et pendant plus de quinze jours l'a fait délirer de la plus singulière façon. Lui, le savant le plus doux et le plus pacifique qui fût jamais, ne voilà-t-il pas qu'il se persuade tout à coup qu'il a volé, tué, assassiné et qu'à peine on lui laisse le temps de se préparer à l'échafaud. Pauvre raison humaine!

Heureusement qu'à force de soins et de lait on est parvenu enfin à le mettre tout à fait hors de danger. A l'heure qu'il est, admirez ce phénomène psychologique ou l'effet de l'yode, il se passionne pour la musique qu'il avait toujours détestée jusquà ce jour, et les homéopathes de noter soigneusement ce miracle[1].

Qu'alla faire Balzac à Vevey? Il nous a malheureusement été impossible jusqu'à présent de le découvrir. L'intention qu'il en indique dans le billet à Candolle fut en tout cas réalisée, puisque dans cette même lettre au comte Sclopis, il dit être revenu de Turin par Genève, Vevey et Lausanne.

Il devait se retrouver en Suisse l'année suivante au printemps, à son retour de Venise et Florence par le Saint-Gothard, le lac des Quatre-Cantons, Lucerne et Bâle : il s'arrêta même quelques heures à Sion tout exprès pour écrire à madame Hanska une lettre qui ne lui parvint d'ailleurs pas[2].

C'est de ce voyage qu'il utilisa les impressions pour « Albert Savarus » : cette fois il ne retourna pas à Genève, ni à Diodati; le temps lui faisait défaut.

Mais Genève continua à hanter sa mémoire : on en trouve les preuves répétées dans les *Lettres à l'Étrangère* :

1. Cette lettre dont l'original se trouve à la Bibliothèque de Genève est datée du 31 mars 1836 et est adressée au baron d'Eckstein, 4, rue Mondoir à Paris. Liszt était établi à Genève, 1, rue Tabazau, depuis le mois d'août précédent.
2. Voir *Lettres à l'Étrangère*, 10 et 31 mai 1837.

« Hier, pendant toute la soirée à l'Opéra, où j'ai été entendre chanter Duprez dans *Guillaume Tell*, j'ai été en Suisse, et la Suisse, c'est le Pré Lévêque et les bords du lac que nous avons faits ensemble. Il y a tel détail de notre course à Coppet ou à Diodati qui m'a plus occupé que ma vie même. » (15 novembre 1838.)

« Jamais les mots : Vienne, Genève, etc... ne sonnent à mes oreilles impunément. » (2 juin 1839.)

« Les jours heureux du Pré Lévêque... » (21 février 1842.)

« Je revois le sentier de Diodati, ou les cailloux de l'allée du milieu du jardin de la maison Mirabaud où nous nous promenions. » (20 janvier 1843.)

A partir de 1841 pourtant, M. de Hanski étant mort, Balzac songe davantage à l'avenir, moins au passé; mais il n'oublie pas les lieux de leurs premières rencontres et il en célèbre les souvenirs :

Il y a vingt-trois villes qui sont sacrées et que voici : Neuchâtel, Genève, Vienne, Pétersbourg, Dresde, Cannstadt, Carlsruhe, Strasbourg, Passy, Fontainebleau, Orléans, Bourges, Tours, Blois, Paris, Rotterdam, la Haye, Anvers, Bruxelles, Baden, Lyon, Toulon, Naples. Je ne sais ce qu'elles sont pour vous, mais pour moi, c'est, quand l'un de ces noms vient dans ma pensée, comme si un Chopin frappait une touche de piano : le marteau réveille des sons qui vibrent dans mon âme, et il s'éveille tout un long poème[1].

C'étaient les villes où il avait passé quelques jours, ou quelques heures, au cours de ces douze années, avec celle qu'il devait si tardivement épouser; et d'abord, les deux villes suisses, premières étapes de ce long amour :

Neuchâtel, c'est comme un lys blanc, pur, plein d'odeurs pénétrantes : la jeunesse, la fraîcheur, l'éclat, l'espoir, le bonheur entrevu. Genève, c'est une ardeur de rêve, c'est le rêve où il y a la vie offerte pour un regard, pour... oh! mon Dieu, j'aurais péri avec délices, pour te baiser la main! Et quelle soirée! Quelle jeunesse! Genève, c'est notre midi, c'est la moisson dorée...

1. Lettre du 12 décembre 1845.

Quelle ville pouvait lui être plus chère que Genève? Elle demeurait dans sa mémoire comme un lieu de loisir, de travail, de revanche et d'amour.

***

Il y devait revenir une dernière fois. Madame Hanska avait passé l'hiver de 1845-1846 à Naples avec sa fille Anna et le fiancé de celle-ci, le comte Georges Mniszech. De Naples, en février, elle écrivait à Balzac : « Venez à Rome, de là à Florence; de Florence, traversons notre chère Suisse, et Genève et Neuchatel[1]... » Empruntant par Marseille et Civita Vecchia la voie de mer, Balzac, à la fin de mars, alla les retrouver à Rome d'où ils s'embarquèrent pour Gênes : de là ils gagnèrent le Simplon. Ils étaient à Genève du 8 au 10 mai comme nous l'indique une lettre adressée de cette ville à cette étrange personne qui lui tenait alors lieu de gouvernante, et dans laquelle il lui demande de prendre, de sa bague restée à Paris « deux empreintes de ses armes sur de la cire bien rouge et de les envoyer à M. Liodet, fabricant, place des Bergues, numéro huit, à Genève, qui a une montre à régler et à corriger ».

Cet horloger, ainsi que le bijoutier Bautte étaient pour Balzac et madame Hanska de vieilles connaissances : ils avaient déjà fait des achats chez eux, ensemble, en 1834. Descendirent-ils à l'auberge de l'Arc ou à la maison Mirabaud? C'est peu vraisemblable : leur séjour à Genève ne dura que deux jours, ils devaient être dans la ville même. Balzac se retrouva-t-il à l'Hôtel de la Couronne, de fâcheuse mémoire. On ne sait. Nous ne saurons probablement jamais non plus si Balzac, un de ces deux jours-là, retourna à la villa Diodati.

C'est le secret des quelques ormes du Pré Lévêque qui subsistent encore de ce temps devenu séculaire et qui ont vu passer sous leurs branches ce romancier en proie à des émotions singulièrement diverses. Rien d'autre ne rappelle à Genève l'homme qui a porté quinze ans cette ville dans son cœur.

G. JEAN-AUBRY

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, 0. 225.

DESTIN
DU THÉÂTRE DE VERSAILLES

Dans l'immense décor de Versailles où, depuis plus d'un siècle, toute chose passe lentement des valeurs d'illusion aux valeurs d'exemple, l'Opéra de Gabriel, mitoyen des feuillages du parc, à l'extrémité de l'aile du Nord, semble seul capable d'échapper encore à cette mutation des choses vivantes vers la beauté pure. Si les appartements royaux, leurs cabinets et leurs galeries, si la chapelle même ne sont plus que des lieux où se manifeste un certain ordre de grandeur, déjà étrangère à la vie, il semble possible de laisser encore cette vie animer le théâtre. Telle paraît, à première vue, la logique des choses. On sait comment elle a donné naissance à des projets renouvelés de restauration de l'Opéra et d'établissement d'une saison d'art et de musique à Versailles. La beauté des architectures, la grâce élégante d'une décoration presque entièrement conservée, la tentation de rompre une solitude à peu près totale, donnent à ces projets une instance particulière. Le théâtre entier semble prêt à jouer l'histoire de la Belle au Bois Dormant et l'on se laisserait facilement aller à penser que cet édifice n'attend que la reprise de la vie et qu'il appelle, avec l'étrange pouvoir des choses inanimées, le retour de l'activité à laquelle il fut consacré.

Sans même entrer dans le détail des soucis de l'historien d'art et des difficultés de l'architecte, l'entreprise n'apparaît pourtant pas, à l'examen, d'une logique aussi simple. Un coup d'œil sur l'histoire, la position, la structure de cette salle,

révèle un étrange destin et comme une fatalité particulière. Loin d'être le lieu où la vie est restée la plus présente et, par cela même, la plus facile à ranimer, l'Opéra est, au contraire, un des points du Château où la vie a eu le plus de peine à se trouver un cadre, où les ombres sont les plus fugitives, où tout s'est réalisé dans un équilibre rapide et comme rendu inutile au moment même où il touchait à sa perfection.

Je n'ai d'autre propos, en écrivant ces pages, que de rendre sensible l'ensemble de circonstances et de conditions qui ont dominé l'histoire et la vie de ce théâtre.

***

Versailles exigeait une salle de spectacle. Aussi bien Mansart l'avait-il prévue, dans la grande ordonnance du Château, à l'extrémité de l'aile du Nord et cette salle de ballets devait occuper l'emplacement de l'Opéra actuel.

Plus parlants que des documents d'archives, deux tableaux de Jean-Baptiste Martin l'aîné, exécutés pour le Grand Trianon et conservés au Musée National, révèlent au curieux l'état de cette partie du Château vers 1689. Dans le premier, vue perspective prise du bassin de Neptune, nous voyons le Versailles de Mansart dominant les terrasses et le parterre du Nord. Sauf la chapelle qui va, du reste, s'élever quelques années après au-dessus des bâtiments, tout est achevé et l'emplacement du futur théâtre reste seul ouvert, en chantiers et en décombres. Il ne comprend alors que la façade sur le parc et que le retour à trois fenêtres sur les bassins des Réservoirs. Là où s'élèvent aujourd'hui la salle et la scène, se dressent des treuils, des madriers et des ébauches de murailles. Dans l'autre tableau, pris de la butte de Montboron, le regard plonge à l'intérieur de ces chantiers et nous pouvons voir, à l'extrémité des bâtiments qui existaient alors, s'élever, parallèlement à la façade, deux colonnes qui semblent amorcer comme la future séparation de la scène et de la salle.

D'après ces documents, qui peuvent s'éclairer encore par l'étude de plans d'architectes remontant à la première partie du XVIIIe siècle, il apparaît comme certain que Mansart ne s'était pas contenté de réserver un emplacement au théâtre, mais qu'il avait un projet, un plan précis. Ce plan, nous le sentons se

manifester, sans pouvoir le préciser cependant, dans les deux colonnes du tableau de Martin l'aîné et, sur les documents d'architectes, dans d'énormes massifs de maçonnerie détruits ou modifiés par Gabriel. Ces massifs dessinaient un ovale appuyé contre la façade du parc, là où se trouve aujourd'hui le foyer. Il apparaît ainsi que les voies d'accès du théâtre ne devaient pas être alors ce qu'elles sont devenues. Il est certain que Mansart avait prévu un large dégagement sur le parc, car deux escaliers étaient placés de ce côté pour permettre l'accès de la salle. A l'intérieur du Château, il utilisait naturellement les galeries de pierre du rez-de-chaussée et de l'étage noble qui s'ouvraient directement sur le côté sud de l'ovale. Il faut noter enfin qu'en l'absence des constructions voisines, Mansart aurait été libre aussi de prévoir une importante voie d'accès latérale. Nous pouvons nous demander si cette disposition des dégagements n'aurait pas modifié le destin du théâtre. Du reste, nous pouvons nous demander aussi quelles auraient été alors les dimensions et la disposition de la scène et de la salle. Tous ces problèmes n'appartiennent plus qu'à l'archéologie et n'éclaireraient pas notre propos puisqu'ils définissent un destin qui ne s'est pas réalisé. Ne retenons donc qu'une chose de ce projet de Mansart : c'est qu'il a donné naissance à la façade sur le parc et au retour sur les Réservoirs du futur théâtre. La nécessité, le désir, le projet de l'architecte, le début d'exécution de cette salle, tout cela se trouve donc déjà dans le Versailles de Louis XIV. Gage de vie, semble-t-il? Et pourtant, pendant près d'un siècle, cette salle va rester inachevée, en attente. Première fatalité. Car il importerait peu, sans doute, que l'Opéra actuel fût tardif, reconstruit par Gabriel, s'il avait pris la place d'une salle de ballets créée antérieurement et dont le site se fût chargé de souvenirs. Mais n'est-il pas frappant de voir que l'Opéra de Gabriel ne fut que la réalisation d'un ancien projet qui, pendant près d'un siècle, ne put venir à exécution?

Pendant ce siècle, le théâtre emplit pourtant Versailles de ses fastes. Il s'installa au fond de la cour des Princes, dans l'escalier des Ambassadeurs, dans le salon de la Paix, il s'empara de l'Orangerie, de la Cour de marbre, de la grande écurie. Ses plus illustres souvenirs s'attachent à cette période, mais

de même que les grandes voix de la chaire sacrée ont retenti ailleurs que dans la chapelle de Mansart et de Robert de Cotte, les grandes voix du théâtre classique se sont dispersées alors aux quatre coins du palais.

A l'extrémité de l'aile du Nord, rien, ou presque rien, ne changera jusqu'à la construction de l'Opéra de Gabriel. Une gouache de Portail, prise du bassin de Neptune, nous fait voir que vers 1750 le bâtiment qui domine les Réservoirs s'arrête toujours à la troisième fenêtre. Mais il apparaît alors que cette extrémité du Château n'est plus un chantier ouvert comme en 1689. Cette impression nous est confirmée par les plans du début du XVIIIe siècle et par un plan de 1747 conservé aux archives du Château. Le Pavillon est alors fermé par un mur et divisé en appartements. Pour construire ces appartements, on a démoli l'amorce d'hémicycle dessinée par Mansart. Un des escaliers, prévu pour donner accès au théâtre du côté du parc, ne sert plus qu'au service intérieur de ces appartements. Ainsi s'effacent petit à petit les idées du plan primitif. Les logements ainsi créés ne suffisent du reste pas et, sur les plans successifs, on voit pousser le long de la rue des Réservoirs des constructions basses qui délimitent l'aire du futur théâtre.

Sans doute, toute une série de projets, en particulier ceux de 1748 et de 1750 qui sont déjà de Gabriel, maintenaient-ils présente la vocation de cet emplacement à la construction d'un théâtre. Mais les nécessités de la vie, quelque chose comme une crise des logements, risquaient cependant de le détourner peu à peu de sa destination première.

Ce destin ne mérite-t-il pas qu'on le considère? Le XVIIe siècle n'avait pu achever le plan conçu et construire le théâtre du palais : le XVIIIe siècle, terrible bâtisseur de petits appartements, étendait une espèce de cancer de constructions sur le lieu réservé à l'Opéra et aux spectacles. Cependant, la lente poussée du projet primitif, la reprise des mêmes desseins, le retour des mêmes désirs arrivent à rompre cette fatalité. Déjà, le 15 novembre 1748, Gabriel donne les « élévations et coupes des bâtiments à construire relativement au projet général de la salle des ballets ». Les travaux furent alors commencés, comme le prouve un rapport de Lécuyer à M. de Tournehem. Ordre de les continuer était donné le 16 avril 1753, mais, à cette époque,

les nouveaux bâtiments se réduisaient à des « loges, salles et chauffoirs pour les acteurs », et les travaux ne furent pas poussés plus avant pendant une quinzaine d'années. Ils furent repris en 1767, en prévision d'un grand événement qui se préparait à la cour de France et, après de longues études et une exécution rapide, le théâtre de Gabriel fut inauguré en 1770 pour le mariage du Dauphin et de l'archiduchesse Marie-Antoinette.

Je n'ai pas à m'arrêter ici sur l'histoire de sa construction ni de sa décoration que les beaux travaux de M. de Nolhac et du comte de Fels ont du reste déjà mise en lumière. Cependant, je veux noter au passage ce qui, dans cette entreprise, fut encore comme une marque de la fatalité. Car, lorsque Gabriel reçoit l'ordre de réaliser ce théâtre, il n'est plus entièrement libre. Il hérite de ce pavillon terminal, de la façade, du retour et aussi, semble-t-il, du tracé extérieur du théâtre déjà enveloppé par des constructions. Deux ordres de servitudes pèsent sur lui : les premières se rapportent à la composition architecturale des façades, les secondes à l'aménagement des intérieurs et, en particulier, des voies d'accès. On sait comment Gabriel surmonta les premières difficultés en accordant avec les architectures de Mansart la façade qu'il éleva sur les Réservoirs. Chef-d'œuvre de l'évolution respectueuse, cette façade prolonge la façade ancienne d'un même mouvement harmonique et déjà porteur cependant de son harmonie propre. Mais, à l'intérieur, les difficultés semblent avoir été plus graves, bien que d'un ordre moins noble. La galerie de pierre reste toujours la voie d'accès du Château vers la salle, mais, par la création du foyer, elle propose deux itinéraires. La voie directe est conservée pour le Roi, lorsque le Roi va dans sa loge du premier balcon assister à une fête. Mais s'il se rend au spectacle, c'est par le foyer qu'il rejoint sa loge de l'amphithéâtre en passant sous cette porte que surmonte Apollon, « père des muses, accompagné de quatre génies des Beaux Arts ». Il y accède par deux degrés successifs disposés en équerre et aboutissant à la salle des gardes qui précède le foyer. Ainsi s'explique la position du foyer entre deux étages de la façade et, par voie de conséquence, la faible utilisation faite par Gabriel des dégagements ouvrant sur le parc. En même temps qu'il aménageait le foyer, et qu'il repoussait ainsi

le centre de la salle vers la rue des Réservoirs, Gabriel déplaçait l'axe même du théâtre vers la cour intérieure. Le foyer lui-même se trouvait allongé et englobait la quatrième fenêtre de la façade qui donne sur le parc. Toutes ces modifications, solutions habiles du problème posé, semblent néanmoins avoir porté au maximum la servitude palatine du théâtre, le fait qu'il ne s'ouvre guère que sur le Château lui-même.

La salle de spectacle de Gabriel est donc inaugurée en 1770. Le grand dessein paraît réalisé. L'art théâtral, errant jusque-là à travers tout le château, va avoir un centre, une place permanente et vivante, dans les architectures de Gabriel, les sculptures et la décoration de Pajou, les ors de Brancour et de François Vernet, les ouvrages de marbre de Dropsy, et les peintures de Durameau. Et sans doute, à dater de ce jour, de ce 16 mai d'hymen et de joie, l'Opéra va voir se dérouler toute une série de fêtes et de spectacles. Conçu pour être à la fois un théâtre et une salle de bals ou de festins, il va pouvoir se charger de souvenirs.

Le plancher de l'orchestre et de l'amphithéâtre pouvait se mettre au niveau de la scène, grâce à un mécanisme dû au charpentier Arnoult, ingénieur du Roi. Une coupe dressée sous Louis-Philippe et révélatrice de l'état antérieur donnerait à penser que les crics de ce mécanisme ne servaient qu'à soulever le plancher du parquet. Pour l'orchestre et l'amphithéâtre, la mise au niveau de la scène se faisait sans doute à la main. La scène pouvait recevoir alors un décor de charpentes et de marouflages symétrique et presque semblable à celui de la salle. Une esquisse de Moreau le jeune, deux dessins aquarellés de J.-B. Jallier provenant du cabinet de l'architecte Adrien Paris et conservés à la bibliothèque de Besançon nous font connaître ce décor avec ses loges et sa colonnade légère[1]. N'oublions pas cette destination du théâtre de Gabriel, car si l'on supprimait les festins et les qals qui l'animèrent, il ne resterait que bien peu de souvenirs à évoquer dans son histoire.

Ces souvenirs, passons-les rapidement en revue. Sous le règne de Louis XV, ce sont de véritables saisons de Versailles au sens moderne du mot et la plus brillante est sans doute

1. On trouvera la reproduction d'un de ces dessins, pages 732-733.

celle de l'inauguration. Le 16 mai, un festin est donné par le Roi aux deux jeunes époux. Le 17, on joue *Persée* de Quinault et Lulli. Le 23, *Athalie*, avec mademoiselle Clairon. Le 26, encore *Persée*. Le 9 juin, on donne *Castor et Pollux* de Rameau. Le 20, *Tancrède* de Voltaire et *la Tour enchantée*. En juillet, *Sémiramis* et l'*Impromptu de campagne* où la rivale de mademoiselle Clairon, mademoiselle Dumesnil, paraît avec une robe que lui a donnée madame Du Barry. En 1771, une nouvelle saison de fêtes a lieu pour le mariage du comte de Provence : en avril, on joue *les Projets de l'amour*, *Gaston et Bayard*; en juin, on redonne *les Projets de l'amour* et *la Reine de Golconde*. En 1773, le mariage du comte d'Artois est marqué par de nouveaux spectacles : on joue *Isménor*, *Bellérophon*, *Sabinus*, paroles de Chabanon, musique de Gossec et *Céphale et Procris*, de Marmontel, musique de Grétry. A l'occasion de ces fêtes, on donne, le 19 novembre, un « bal dans le salon préparé sur le théâtre de la salle de l'Opéra du château ».

Que l'on veuille bien s'arrêter un peu ici. Quatre années presque jour pour jour, après l'inauguration du théâtre, dans ce même mois de mai, Louis XV meurt à Versailles. Le théâtre a quatre ans; le centre de la monarchie n'a plus que quinze ans à vivre. Sans doute, pendant ces quinze dernières années, va-t-on encore se servir de la salle de spectacles, mais les jours sont comptés et, d'autre part, ce théâtre enfin créé, ce lieu voué à l'art théâtral si longtemps attendu par Versailles ne va pas rester seul, unique, mais une concurrence inattendue va lui être faite autour du palais et dans le palais même.

Car dans ces dernières années de la monarchie, ce n'est plus le Roi qui préside aux destins du théâtre, mais la Reine. Et ce n'est pas dans le magnifique Opéra de Gabriel que Marie-Antoinette trouvera le décor où elle pourra donner libre cours à son goût pour le théâtre. Tout d'abord, elle veut non seulement regarder le spectacle, mais à l'occasion y prendre part comme actrice. Il faut pour cela un théâtre plus petit, loin des indiscrets, un théâtre fait d'abord pour la scène, une scène immense entrant dans une salle faite pour une figuration de spectateurs. De ce désir, naîtra le théâtre du Petit Trianon. Mais Trianon est loin et ne constituerait pas une véritable

concurrence. C'est le théâtre des champs, de la maison de campagne. A côté de lui, la salle de Gabriel aurait pu continuer à régner sur Versailles. Mais il n'en va même pas ainsi, car l'ancienne salle de la Comédie de la cour des Princes continue à être utilisée, bien qu'incommode, et l'on voit aussi la Reine se servir pour des représentations du Salon d'Hercule, plus propice à l'exécution des « ballets de bal ». L'habitude des salles improvisées n'est donc pas perdue à Versailles. Il y a plus. En 1785, au moment même où éclate le scandale de l'Affaire du collier, la Reine fait édifier dans l'aile neuve qui vient d'être achevée, sur les plans de Gabriel, en face de la chapelle, un théâtre nouveau, redoutable concurrent de l'Opéra. Car c'est bien l'Opéra qu'il s'agissait de remplacer. Un contemporain, Félix d'Hézecques, nous fait savoir en effet que cette nouvelle salle « contenait peu de monde », mais que « le théâtre était vaste et pouvait se prêter à la représentation des opéras les plus embarrassés de machines et d'acteurs ». Ce théâtre s'installe sur l'emplacement prévu pour l'escalier monumental, entre une double rangée de colonnes dont les chapiteaux sont à peine épannelés. A côté de la tradition toujours vivante des théâtres des Petits appartements, on voit donc réapparaître ici le théâtre des Escaliers. Les Ambassadeurs détruits, dans lesquels Gabriel lui-même avait aménagé une vraie salle de spectacle en 1748, sont remplacés par l'escalier de Gabriel resté inachevé. C'est Hubert Robert qui reçoit la charge de décorer cette salle. Des plans nous en font connaître les projets de distribution. Une coupe longitudinale exécutée en 1835 marque encore l'emplacement de la scène, du côté de l'entrée de l'escalier, et l'on peut voir toujours dans cette partie du Château les tambours de machinerie restés intacts sous les charpentes. On lit même, au-dessus d'une des portes des combles, une inscription qui doit se rapporter aux travaux du théâtre : « Avoir commencé le 19 aoust 1783 », et des deux côtés de la porte, tracées par une autre main, se distinguent encore les deux indications traditionnelles « Côté cour... Côté jardin ».

Cette salle restera plus longtemps vivante que l'Opéra. En l'an IX, le théâtre du Palais National de Versailles y fut inauguré par la Comédie-Française. Mademoiselle Volnais y débutait

dans Zaïre. Mademoiselle George, Lafond et Talma y jouèrent et ce n'est qu'en 1805 que le théâtre fut définitivement fermé.

Les goûts de la Reine ne sont pas seuls à expliquer ces créations. Que l'on songe un peu aux difficultés financières de l'époque, que l'on tâche de se représenter les charges que devait entraîner le moindre spectacle dans l'Opéra de Gabriel et l'on comprendra cette création de théâtres plus petits et moins coûteux. La grande salle exigeait une profusion de lumières, un personnel nombreux, une énorme figuration, des décors renouvelés. Il ne pouvait être question que d'y donner des fêtes exceptionnelles. Les témoignages des contemporains abondent à ce sujet. Dès l'origine du théâtre, Papillon de la Ferté, intendant des menus plaisirs du Roi, remarque dans son Journal « qu'il faut renouveler les lumières deux ou trois fois, à cause de l'air qui entre de tous côtés dans la salle, ce qui rend même les répétitions très coûteuses », et, dans les dernières années du règne de Louis XVI, Félix d'Hézecques écrit dans ses *Souvenirs d'un page*, au sujet de cette salle : « On y jouait rarement à cause de son étendue et de la dépense qu'elle nécessitait. »

L'Opéra n'est pourtant pas abandonné pendant cette période. Il voit se dérouler les fêtes des noces de madame Clotilde, sœur du Roi, en 1775. On y joue alors *le Connétable de Bourbon*, tragédie de Guibert. En 1777, à l'occasion du séjour de Joseph II, on y joue *Castor et Pollux*. En 1782, les gardes du corps du Roi y donnent un bal paré et masqué à l'occasion de la naissance du Dauphin. La même année, on se contente d'illuminer la salle pour la visite du comte et de la comtesse du Nord et, en 1788, les ambassadeurs de Tippo-Saëb ne font que traverser le théâtre. Enfin, le 1er octobre 1789, les gardes du corps y donnent aux officiers des régiments d'infanterie de Flandre et des Trois-Évêchés et aux officiers de la Garde Nationale de Versailles le fameux banquet auquel répondirent les journées du 5 et 6 octobre. Les fastes de l'Opéra de Gabriel sont achevés. Le Roi parti, la Cour dispersée, le théâtre ne va plus s'élever qu'au milieu d'une ville déserte.

Pendant la Révolution, la Société populaire de Versailles vint siéger dans la salle abandonnée. Sans doute, les fleurs de

lys de la décoration et, en particulier, celles des armes du roi placées au-dessus de l'entablement au milieu de l'avant-scène furent-elles martelées alors, mais il ne semble pas que cette période ait été marquée par des dégradations importantes. Après la Révolution, c'est la solitude qui devient le vrai danger pour cette salle. Nous avons dit que la tentative d'établissement d'un théâtre national du Palais de Versailles avait eu lieu dans la salle décorée par Hubert Robert. Pendant ce temps, l'Opéra délaissé se dégrade. En 1822, Vaysse de Villiers écrit à son sujet dans son *Itinéraire descriptif* : « Il est malheureux que tant de pompe, tant de richesse et tant de frais soient perdus; cette somptueuse salle ne sert plus depuis longtemps et ne se montre aux curieux que comme ces vieux monuments dont on court admirer la conservation et, le plus souvent, les débris; elle ne tardera pas à se présenter elle-même sous ce dernier et triste aspect, si elle continue à rester dans l'abandon où nous la voyons depuis trente ans : construite presque de nos jours, c'est déjà une antiquité. »

Cet état de délabrement justifie donc en partie la restauration de Louis-Philippe, mais cette restauration a malheureusement privé le théâtre d'une de ses valeurs essentielles, de ce que j'appellerai son architecture chromatique. Sur l'architecture des balcons et des galeries, l'accord du « verd verd », des ors et du bleu de France frangé d'argent composait une architecture de couleurs dont la base était sans doute un gris vert très léger soutenu parfois par un « vert plus forcé ». La couleur même des dorures de l'ornementation fut alors profondément modifiée. Les voies d'accès subirent aussi une modification par la destruction de la salle des gardes et la construction d'un escalier de bois devant la porte du foyer. Dans cette salle ainsi sauvée et ruinée à la fois, on joua, pour l'inauguration du Musée National, le 10 juin 1837, *le Misanthrope*, des fragments du troisième et cinquième acte de *Robert le Diable* et un intermède de circonstance écrit par Scribe. En 1844, on y donna deux actes d'*Œdipe à Colone*, un acte de *la Favorite* et deux actes de *la Muette*. Enfin, en 1848, on y donna *l'Invitation à la valse* de Weber, adaptée par Berlioz. Enfin, le 28 avril 1849, la Garde nationale y organisa un bal au profit des indigents.

Sous Napoléon III, le théâtre servit encore et peut-être faut-il faire remonter à cette époque une modification apportée à la frise des aigles et des guirlandes de l'entablement du grand ordre corinthien de la scène et de l'avant-scène. Le 25 juillet 1855, les fêtes offertes par l'Empereur à la reine d'Angleterre se terminèrent par un festin organisé dans cette salle. En 1864, on y joua *Psyché*.

En 1871, l'Opéra fut aménagé pour recevoir les membres de l'Assemblée Nationale siégeant à Versailles et, depuis lors, il est affecté aux réunions du Sénat, lorsque l'Assemblée Nationale est convoquée. Cette installation d'une assemblée politique donna lieu à de nouvelles mutilations. A la perte du coloris, s'ajouta celle de la perspective. Le plancher, exhaussé pour recevoir les fauteuils des sénateurs, rompit les lignes ascendantes de la salle et, comme pour parfaire le déséquilibre ainsi créé, on remplaça par une verrière le plafond sur lequel Durameau avait peint à la détrempe « Apollon préparant des couronnes aux hommes illustres dans les arts ».

C'est ainsi qu'après une longue attente, le théâtre de Versailles enfin réalisé n'eut pas le temps de se charger de ces souvenirs qui constituent la tradition, le programme, l'âme même d'une salle de spectacles. Après une brève période de fêtes et de représentations, il subit durement les servitudes de l'histoire. A deux reprises, au cours du XIXe siècle, l'alternance de la politique et du théâtre a joué dans cette salle et chaque fois, quelque chose de son harmonie a été perdu.

***

Nous pourrions sembler n'avoir voulu dresser ici qu'un résumé des fatalités qui ont pesé sur le théâtre de Versailles. Mais, cette revue achevée, nous nous trouvons en présence de ce théâtre tel qu'il nous est parvenu à travers les vicissitudes de l'histoire et, par cela même, tous les problèmes changent, car, malgré les modifications qu'il a subies, il est un des plus beaux qui se puissent imaginer.

Sa beauté même paraît exiger une restauration de tous ses éléments architecturaux et décoratifs. Des documents précis dirigeraient la restitution de son coloris et, sans doute, serait-il possible de retrouver sous les badigeons et les tapisseries de

Louis-Philippe, les témoins du « verd verd » qui servait de base à sa décoration chromatique. On pourrait également lui rendre sa perspective en remettant l'orchestre, le plancher et l'amphithéâtre dans leur premier état. Cette partie de la salle a subi des modifications, mais elle existe encore dans ses grandes lignes sous le plancher actuel. On aurait à surmonter ici différentes difficultés, mais aucune n'apparaît comme insoluble, car si, par exemple, la balustrade de l'amphithéâtre a disparu, on en a conservé des témoins. Enfin, la remise en place du plafond de Durameau compléterait cette restitution de la perspective et si cette détrempe, conservée dans les magasins du Musée, n'est pas sans avoir souffert, elle pourrait, par son caractère même de peinture large et légère, supporter quelques retouches qui lui rendraient son premier éclat.

Une restauration de cette salle serait donc possible comme le sont dans tout le Château les restaurations susceptibles de nous rendre, avec un état ancien, une des harmonies architecturales ou décoratives qui ont été détruites au cours des siècles. Le goût public n'aurait qu'à gagner au spectacle d'une salle qui aurait retrouvé l'accord de son ordonnance et de son coloris, de sa décoration et de sa perspective.

Mais cette restauration qui serait, ne nous le dissimulons pas, déjà fort coûteuse éveillerait aussitôt le désir de voir l'Opéra de Gabriel rendu à sa destination véritable. Ce ne seraient plus les appels romanesques d'un théâtre enchanté qui nous solliciteraient alors, mais l'élégance et la beauté minutieuse d'une salle vide et pourtant prête à s'animer. Il faudrait pour cela surmonter de grosses difficultés techniques : garantir la sécurité, aménager les voies d'accès, adapter les éclairages aux conditions actuelles. Tous ces travaux comporteraient naturellement de lourdes charges financières. Mais nous n'avons pas à traiter ici du détail de ces problèmes. Nous ne voudrions, pour conclure, que résumer, à la lumière de l'étude que nous venons de faire, les principes fondamentaux en dehors desquels cette entreprise diminuerait ses chances de réussite, même en supposant résolues ces difficultés financières et techniques.

Il faudrait considérer d'abord que l'Opéra de Versailles est un théâtre palatin, c'est-à-dire qu'il est lié au Château d'une

façon profonde, et non pas seulement par ses voies d'accès. Accepter ce fait comme une servitude, et se contenter de prévoir des dégagements à travers les galeries du palais, ne serait pas suffisant. Il semble bien que, pour être viable, l'institution d'un centre d'art et de musique, d'un théâtre national de Versailles, devrait s'accompagner d'une création culturelle et artistique plus large, d'un ensemble de conférences, de manifestations et de fêtes. Sans doute, il conviendrait que ces deux activités soient autonomes, mais elles devraient se soutenir l'une l'autre et être liées par une atmosphère et un esprit communs.

En second lieu, il faudrait poser que ces activités ne pourraient avoir qu'un caractère exceptionnel. Tout doit être conçu ici sur le plan de la saison, de la semaine, du festival. C'est une des traditions les plus nettes que nous a laissées l'histoire du théâtre.

Il conviendrait aussi de ne pas oublier que l'Opéra de Gabriel a été conçu pour répondre à un double objet et qu'il est à la fois une salle de spectacles et une salle de fêtes. L'Opéra de Paris nous donne à cet égard un exemple assez brillant pour qu'il soit utile d'insister.

Enfin, et c'est peut-être le point le plus important, l'Opéra de Versailles n'a pas eu le temps ni la chance de se constituer à travers l'histoire un programme déterminé. Ce n'est pas un lieu consacré d'avance ou par tradition à un auteur, à une œuvre, ni même à un ensemble d'œuvres. Il était fait surtout pour servir de cadre aux opéras français, au grand opéra, qui nécessitaient une machinerie importante. Mais la tragédie et la comédie classique y ont aussi trouvé asile. Ce théâtre n'a donc que des limites, une sensibilité, une atmosphère. A l'intérieur de ces limites, il conviendrait non seulement de suivre une tradition, mais de procéder à une création véritable. Car si ce théâtre ne devait être qu'un doublage des grands théâtres de Paris, Opéra ou Comédie-Française, il serait vain de se dissimuler qu'il serait condamné d'avance.[1]

ANDRÉ CHAMSON

1. Il serait désirable, à cet égard, que l'on connût le plus tôt possible le programme que préparent les initiateurs de ces fêtes versaillaises.

M. PAUL DUKAS

Il conviendrait de s'y attendre : l'historien futur, en abordant ce mémorable demi-siècle que la musique française inscrit entre les années 1870 et 1920, pourra considérer avec admiration, mais sans doute avec embarras, la figure imposante et quelque peu énigmatique de M. Paul Dukas.

Le compositeur d'*Ariane et Barbe-Bleue* ne figure certes pas dans le développement de son art, à première vue, un phénomène aussi extraordinaire qu'un Chopin ou qu'un Moussorgsky. Entre M. Paul Dukas, ses contemporains, et même ses prédécesseurs, les attaches sont nombreuses. Elles sont d'ailleurs si évidentes que plus d'un observateur superficiel se laissera peut-être abuser par cet air de famille.

Ses débuts n'eurent rien d'irrégulier. Façonné par le Conservatoire national de musique et de déclamation, tout comme son aîné Claude Debussy, ce jeune Parisien reçut dans la classe d'Ernest Guiraud les enseignements traditionnels. En 1888, à l'âge de vingt-trois ans, il obtint un grand prix de Rome qui fut, chose étrange, — mais nos juges ne sont pas nécessairement bons prophètes, — le second. Ses productions initiales, du moins les seules que l'on connaisse, puisque ses ouvertures pour le *Roi Lear* et *Gœtz de Berlichingen* demeurent inédites, ne rompent nullement en visière aux modèles officiels. Peut-être même un étourdi croirait-il y reconnaître cet éclectisme judicieux, ce goût d'une certaine calligraphie musicale que l'amateur moyen appréciait

au XIXe siècle chez Mendelssohn et chez Saint-Saëns. Elles lui sembleraient peut-être d'un écrivain néo-classique.

D'autre part, ces premiers ouvrages eux-mêmes — qu'il s'agisse de *Polyeucte*, ouverture donnée en 1892 aux Concerts Lamoureux, ou de la belle *Symphonie* en *ut majeur*, révélée en 1896 aux concerts de l'Opéra, — reflètent le double ascendant que subissaient alors les esprits les plus libres, les talents les plus fiers. En vérité, les réactionnaires n'avaient point à compter sur M. Paul Dukas. Il était résolument de son époque. Adorant Wagner, malgré les foudres académiques, il se joignait avec l'enthousiasme de la vingtième année aux pèlerins de Bayreuth; il osait même rendre hommage à César Franck, ce songe-creux! Les ayant pratiqués assidûment l'un et l'autre, il témoignait une connaissance intime de leur pensée et de leur style, cette connaissance qui résulte moins encore de l'étude que de l'amour. Le jeune lauréat échappait à la jalouse orthodoxie des milieux pédagogiques; il répudiait leurs défiances, leurs rancunes, leur fol et morose aveuglement. Ainsi, tout en ne reniant pas ses maîtres, il se rattachait implicitement à l'activité généreuse de la *Société Nationale*, il sympathisait avec ce mouvement si complexe qui résumait à la fois un espoir de renouveau et le besoin de maintenir les grandes formes classiques, sonate, symphonie, musique de chambre, sacrifiées trop longtemps à la prépondérance du théâtre.

Voilà, semble-t-il, un conflit de tendances. Mais entre elles un arbitre central, ordonnateur, se chargeait d'établir l'harmonie. M. Paul Dukas n'avait point fui les poncifs académiques pour se livrer pieds et poings liés aux systèmes wagnériens ou franckistes. Il n'accueillait les suggestions du dehors que sous bénéfice d'inventaire, quitte à en garder par la suite ce qui pouvait le stimuler ou l'enrichir.

Tous les musiciens nés en France aux abords de 1850, Alexis de Castillon, Henri Duparc, Vincent d'Indy, Ernest Chausson, s'étaient soumis à Wagner sans la moindre résistance; ils avaient suivi les conseils de leur « père Franck » avec une vénération toute filiale. Mais la génération suivante, cette génération qu'ils avaient suscitée, instruite par leurs exemples, apparaissait moins docile. Non plus que son ami

Claude Debussy, M. Paul Dukas n'entendait aliéner sa liberté d'action. En écrivant, à peine âgé de trente ans, sa *Symphonie* en *ut majeur*, il faisait preuve à l'égard de Wagner et de Franck d'une indépendance qui naguère avait manqué au *Concert* de Castillon, à la *Lénore* de Duparc, au *Wallenstein* de Vincent d'Indy, à la *Viviane* de Chausson. Ce qui frappait chez lui, malgré l'influence des plus récents chefs-d'œuvre, c'était une possession de soi, une faculté de recueillement et de concentration, où les meilleurs juges, Vincent d'Indy en tête, apercevaient déjà une promesse de maîtrise.

A son langage si ferme, à la richesse de sa trame symphonique, rehaussée par des variations ingénieuses ou touchantes, on devinait que ce jeune talent se renforçait d'une intelligence et d'une culture bien au-dessus de l'ordinaire. Un tel musicien paraissait devoir pousser le goût de l'analyse et la puissance de déduction aussi loin que les philosophes et les mathématiciens; mais, chez lui, ces dons s'accompagnaient en outre d'une résonance expressive aux prolongements indéfinis. La *Symphonie*, entre autres mérites, joignait la poésie rêveuse et idyllique de son *andante* à la robuste ordonnance de ses autres parties. Si la *coda* fulgurante du premier mouvement s'enchaînait à la variation la plus sombre et la plus mystérieuse, ce n'était point un simple hasard, mais l'opposition la mieux conçue pour émouvoir fortement. Cette vigueur, cette entente précoce des nuances et des contrastes étonnaient chez un artiste frais émoulu du Conservatoire. Et puisqu'il ne pouvait tenir que de lui-même une éducation si personnelle, on l'admirait de l'avoir acquise avant le temps de sa maturité.

A la différence des musiciens qui se prodiguent en travaux insignifiants, celui-ci se disposait par la retraite et la méditation aux tâches les plus hautes. Ses chroniques de la *Revue Hebdomadaire* attestaient un savoir littéraire et philosophique singulièrement étendu. Sa prose autant que sa musique valait par un choix sans complaisance, une rectitude indéfectible. Nul souci d'éblouir; rien pour la façade. Un goût trop foncièrement original pour être jamais extraordinaire. Une suite pareillement certaine dans les idées et dans les harmonies; un art épuré où la forme ne semblait

vivre par la grâce de l'esprit : voilà certes les conditions d'une supériorité à toute épreuve. Et de là cette considération bien établie dont M. Dukas jouissait dès lors à la *Société Nationale.*

***

Il en bénéficiait, par un phénomène significatif, avant même d'être publié. Sa *Symphonie* en *ut majeur*, non plus que *Polyeucte*, n'était gravée à cette époque. Sans doute, l'éditeur attitré des élèves de Franck, M. Baudoux, l'avait agréée en principe; néanmoins, la partition d'orchestre demeurait enfouie dans ses cartons, tout de même que l'arrangement que M. Alfred Bachelet en avait élaboré à quatre mains.

Mais en 1897, ô surprise! le public découvrit brusquement M. Dukas. Est-il rien de plus inattendu que la révélation d'un chef-d'œuvre? Exécuté à la *Société Nationale* sous la direction de l'auteur, l'*Apprenti sorcier* venait de remporter un succès étourdissant. Les dilettantes le proclamaient en termes émerveillés. Ce *scherzo symphonique* d'après une ballade de Gœthe ne tarda pas à devenir célèbre. Si le profond lyrisme de M. Dukas n'y transparaissait que par bouffées, tous ses autres dons s'y retrouvaient, concentrés et portés jusqu'à leur expression suprême. Tandis que les développements de la *Symphonie* en *ut majeur* étaient souvent prolixes, ici la substance musicale tenait en un cadre exigu. Les profanes se réjouissaient de pouvoir suivre jusqu'au bout avec sécurité, avec aisance, une architecture savante et toujours intelligible. Plus rien ne les effarouchait. Cet air solennel, un peu guindé, que l'on aurait pu reprocher autrefois à M. Dukas, avait disparu. Le charme de l'*Apprenti sorcier*, c'était sa fantaisie, une verve drue, exubérante.

A force d'être joué par tous les orchestres des deux mondes, répandu à foison par le disque et la radio, l'*Apprenti sorcier* est aujourd'hui un morceau favori, populaire, autant dire vulgarisé. Pour lui rendre sa pleine signification et toute sa valeur, sautons à pieds joints par-dessus l'abîme du temps, essayons de revenir à quarante ans en arrière. Reportons-nous en esprit à cette époque déjà lointaine, imaginons ce véhément effet de stupeur et de fou rire se reproduisant à

travers toutes les salles de concerts. Il faut évoquer par exemple l'interprétation qu'en donnait Charles Lamoureux au Théâtre du Château-d'Eau, quelques semaines avant sa mort. Près de huit lustres ont passé depuis : *grande mortalis ævi spatium.* Mais il nous suffit de fermer les yeux pour revoir nos voisins d'alors, leur ébahissement, et là-dessus, bien vite, leurs visages envahis et comme bouleversés par l'influx d'une âpre, spasmodique et contagieuse hilarité.

Voilà longtemps que tout semble dit sur cette réussite éblouissante. Parmi nous, l'*Apprenti sorcier* poursuit glorieusement sa carrière. Mais un ouvrage peut être à la fois triomphant et incompris. Or, tantôt les commentateurs prônent l'instrumentation de ce déluge éclatant et maléfique; tantôt ils s'extasient sur la merveilleuse coïncidence du plan avec le cours même du récit. Ils s'en tiennent, de toute manière, à la surface. Iront-ils jamais au delà? Il faudrait pourtant sonder les arrière-pensées, les profondeurs secrètes. L'*Apprenti sorcier*, ne l'oublions pas, fut écrit au plus fort des musiques à programmes. Ne les dépasserait-il en perfection que pour les tourner en ridicule? *Scherzo symphonique*, peut-être ce titre significatif et insolite est-il à lui seul une indication suffisante. Et le parti pris du tableau sonore, son acharnement implacable, achèveraient alors de nous convaincre... Oui certes, habituons-nous à considérer l'*Apprenti sorcier* comme une mordante satire du poème symphonique.

Ce caractère, cette fonction, dès qu'on les discerne, offrent un attrait de plus. Mais pour combien de gens? Nos dilettantes s'en désintéressent, car le public se fait avec les chefs-d'œuvre des jouissances à sa mesure, approximatives et fragmentaires, auxquelles les auteurs n'entendent rien. Dieu sait quels faux sens, quelles extraordinaires bévues sont à l'origine de nos consécrations définitives! C'est ainsi que l'*Apprenti sorcier*, confondu avec la *Danse macabre* de Saint-Saëns et le *Till Eugenspiegel* de M. Richard Strauss, s'en va rejoindre, dans l'histoire, des poèmes symphoniques célèbres et parfaitement normaux.

Ce *scherzo symphonique* fut d'abord présenté en manuscrit à l'éditeur Baudoux. Celui-ci, dit-on, fit la moue. Après quelques louanges décernées à la forme, vague hommage, il jugea

l'ouvrage trop subtil, hermétique, lui déniant tout avenir.

— Ce ne sera point sa *Danse macabre*! — déclarait-il sentencieusement.

Mais la sagacité d'un éditeur peut se trouver en défaut. L'*Apprenti sorcier* allait être précisément la *Danse macabre* de M. Dukas. Cette partition fut acquise dans l'année même par une firme plus judicieuse. Moyennant une réduction à deux pianos, les provinces et l'étranger apprirent bientôt à la connaître. Et M. Paul Dukas, ayant fait dans l'édition musicale, à trente-deux ans, une entrée retentissante, comptait sur l'extrême fin du XIXe siècle parmi les plus remarquables figures de la jeune école française.

***

Parmi les plus mystérieuses aussi, car il ne s'était épanché qu'une seule fois au cours de ses précédents ouvrages : à travers l'*andante* de sa *Symphonie* en *ut majeur*. Faute de données plus abondantes, on connaissait sa technique bien mieux que son tempérament. Mais il écrivait alors, selon la rumeur, une *Sonate* pour le piano. Grande était donc la curiosité parmi les musiciens.

Un jeune lycéen eut à ce moment la bonne fortune d'approcher M. Dukas. Et s'il traverse aujourd'hui la rue du Bac, volontiers il s'arrête devant le vieil hôtel où se fit leur rencontre, pour le saluer d'un coup d'œil reconnaissant. Grâces soient rendues aux amis prévoyants, attentifs à nous ménager de nobles souvenirs, qui nous présentèrent le 29 novembre 1899 à M. Paul Dukas!... Certes, nous étions fort étourdi d'un tel honneur, suffoqué par cette timidité maladive qui tient lieu aux adolescents de modestie, sans en avoir la grâce. Quoi qu'il en soit, les moindres détails de cette après-dînée survivent dans notre mémoire.

A notre entrée, M. Paul Dukas et notre ami, le capitaine de L..., se trouvaient au piano. Ils déchiffraient à quatre mains, sur épreuves, le final du *Quatuor à cordes* d'Ernest Chausson, posthume et interrompu, que d'Indy venait de mettre en forme. Naturellement, la conversation se porta sur Chausson, aimé et admiré de nous tous, et dont

la mort tragique nous avait bouleversés au mois de juin. M. Dukas corrigeait, de son côté, les placards du *Roi Arthus*. Il parla de cette œuvre et de l'ami perdu en termes affectueux, avec une émotion discrète, pénétrante.

Là-dessus, nos hôtes rappelèrent à M. Dukas sa promesse. Il consentit de bonne grâce à leur jouer sa *sonate*, et nous en suivîmes l'exécution, ô joie! sur le texte manuscrit. Mais le premier mouvement, seul, était achevé à cette époque. La suite se réduisait à des esquisses : plusieurs feuillets d'une écriture menue et impérieuse. Ainsi le second morceau, *calme, un peu lent, très soutenu*, s'arrêtait à l'exposition du thème principal : cela ressemblait à l'arrangement pour piano d'un quatuor à cordes, et rien n'annonçait encore l'idée annexe, si tendre, si chaleureuse, ni surtout les broderies, les trilles, les arabesques aux tons exquis. Mais le *scherzo*, par sa vivacité, son dynamisme rythmique, présageait déjà un exploit analogue à celui de l'*Apprenti sorcier*. Quant à l'introduction du final, cette ébauche, pareille aux *incipit* de nos musicologues, déconcertait comme un portique entr'ouvert sur le vide : nous entendîmes assez mal, d'ailleurs, les projets que M. Dukas voulut bien nous confier. En somme, tout l'intérêt se trouvait concentré sur la première partie. Et celle-ci, en vérité, combla nos espérances. Ce lyrisme qu'avaient trop longtemps gêné des exigences pittoresques, architecturales ou dramatiques, s'exprimait ici, enfin libre, et presque à l'état pur. Ah! que nous en aimions l'énergie âpre, souvent farouche! Sur un dessin aux formes austères s'élevait un chant de deuil. La poignante mélancolie s'en exaltait par degrés jusqu'au désespoir. Un autre motif plus calme, plus éthéré, d'un accent franckiste assez caractéristique, offrait ses graves consolations, mais en vain : l'orage l'emportait avec fureur. Et comme en rêve, on croyait assister à quelque spectacle tragique, au combat inégal de l'homme avec sa destinée.

La *Sonate* une fois gravée, beaucoup de jeunes gens s'enthousiasmèrent pour son final; ils en aimaient la généreuse ardeur, la fougue, l'éloquence héroïque, et jusqu'aux dimensions monumentales. Cette impression s'accentua le 10 mai 1901, quand l'œuvre fut exécutée salle Pleyel par Édouard Risler. A vrai

dire, l'artiste n'avait pleinement donné sa mesure qu'en ce dernier morceau; les trois premiers mouvements avaient trahi l'effort, sinon l'incertitude. Aujourd'hui, il semble que les initiés s'attachent plutôt à la deuxième partie. Son ampleur et sa sérénité, la noblesse de ses métamorphoses, l'apparentent aux mouvements lents que Beethoven composait vers la fin de sa vie. Tout en admirant les autres éléments, on conçoit mieux, à présent, qu'ils aient pu effaroucher par leur surabondance et leur énormité. De même, leur écriture pianistique appelle certaines réserves, dans les moments où elle ressemble par trop à la réduction d'une page d'orchestre.

Un travail souple et délié, plus d'air, plus de lumière, voilà ce qui fait le charme d'une œuvre légèrement postérieure, *Variations, Interlude et Finale sur un thème de Jean-Philippe Rameau*. Cette fois encore, le 23 mars 1903, Édouard Risler se chargea de la présenter aux Parisiens. Mais nul ne devait mieux la rendre pour la beauté plastique, pour l'aisance et la force persuasive que mademoiselle Blanche Selva. Sous ses doigts, cette composition si personnelle livrait à l'auditeur le secret de sa double originalité. Elle est en effet d'abord, cela va de soi, la solution merveilleusement élégante d'un problème d'algèbre musicale, toutes les ressources de l'école, voire ses recettes, — ornementation, décoration, amplification, — trouvant ici l'emploi le plus ingénieux; mais d'autre part, elle ouvre à l'inspiration de vastes perspectives, tour à tour riantes ou pathétiques, baignées de soleil ou de clarté nocturne. Qui ne penserait ici aux *Trente-trois variations* que Beethoven s'avisa de construire sur une valse de Diabelli, plus insipide encore, s'il se peut, que le menuet de Rameau? La onzième variation de M. Dukas et son magnifique interlude autorisent manifestement ce parallèle. Toutefois, le musicien français révèle ici une légèreté de main, une liberté de plume qui feraient songer bien davantage à l'étonnante diversité, au style quasi improvisé des dernières *Bagatelles*. Enfin l'équilibre harmonieux du final, son enjouement et sa prestesse évoquent le souvenir de Mendelssohn, non certes du compositeur académique « juste milieu », mais du Mendelssohn, rêveur et féerique, l'ami des Elfes, celui auquel on doit *le Songe d'une nuit d'été* et tant de fantaisies piquantes,

délicieuses. Sans doute, c'est avec Mendelssohn, entre tous ses illustres prédécesseurs, que M. Dukas, si l'on considère l'*Apprenti sorcier*, le *scherzo* de sa *Sonate*, la fin des *Variations sur un thème de Rameau* ou bien l'apparition des saphirs dans *Ariane et Barbe-Bleue*, offre le plus d'affinités. Mais cette analogie, en dépit de son intérêt, ne résout aucun problème, ne donne point le mot de l'énigme, et ce n'est point assurément par elle que l'inspiration de M. Dukas perdra jamais de son mystère[1].

***

Depuis cette première audition de sa *Sonate* chez des amis communs, nos visites étaient agréées par M. Paul Dukas. Il habitait alors 9, rue des Petits-Hôtels, non loin de la gare du Nord, un appartement dont il nous semble revoir le piano à queue et le secrétaire en acajou d'époque Louis-Philippe.

Nous en prenions le chemin avec un empressement mêlé de crainte. Il fallait s'attendre à un accueil à la fois cordial et effrayant. M. Dukas, malgré son infinie condescendance, s'exprimait avec une précision tranchante. Ses formules étaient volontiers à l'emporte-pièce. Il n'abhorrait ni l'épigramme ni le sarcasme, et le laissait bien voir. Sur les adolescents, il prononçait des jugements à nous faire rentrer sous terre. Certes sa tactique ne ressemblait nullement à celle d'un Baudelaire déclarant tout net à un admirateur juvénile : « Monsieur, je déteste les jeunes gens! » Mais il posait en principe qu'avant la trentaine l'artiste et le penseur ne sont bons à rien, en sorte qu'ils pataugent dans l'erreur. Une telle incapacité s'aggrave d'ailleurs chez les jouvenceaux d'une outrecuidance intolérable. Et M. Dukas empruntait en souriant au second *Faust* le mot décoché par Méphistophélès au bachelier présomptueux : « Mon ami, tu n'as certes pas conscience de ta grossièreté! » Nous l'écoutions avec douleur. Grande confusion d'être encore à un âge si haïssable...

1. On trouvera d'excellents commentaires sur la *Sonate* et les *Variations* dans le livre de M. Alfred Cortot, *la Musique française de piano*, tome Ier (Rieder, Paris, 1930) et, de même, dans Alfred Cortot : *Cours d'interprétation recueilli et rédigé par Jeanne Thieffry*, tome Ier (Legouix, Paris, 1934).

Mais d'autre part, M. Dukas nous rassurait. Si ses propos étaient redoutables, heureusement sa conduite les démentait. Avec une bonhomie charmante, il se laissait interrompre en son travail. Et quel honneur et quel délice pour un galopin de seize ans que de l'entendre alors commenter l'histoire de la musique, la poésie, la philosophie, les mythes sublimes de l'antiquité, car sa culture et sa curiosité semblaient encyclopédiques, au point qu'il passait sans effort de la *Bhâgavat-Gita* à Platon, à Spinoza, à Nietzsche, à M. Bergson, des *Hymnes orphiques* à la *Correspondance* de Victor Jacquemont. Volontiers il s'expliquait sur ses projets futurs et nous montrait parfois au piano l'un quelconque de ses manuscrits.

Attiré par le théâtre, M. Dukas avait écrit de bonne heure un drame en prose sur un sujet philosophique. Ses amis ayant peu goûté ce scénario, il finit par y renoncer. Plus tard, durant l'hiver de 1900 à 1901, si notre mémoire ne s'abuse, M. Maurice Maeterlinck fit proposer à M. Paul Dukas, en guise de livret, son *Ariane et Barbe-Bleue*. L'acceptation fut prompte. Quelques semaines après, on lisait chez M. Dukas un texte musical assez bref, écrit sur trois portées, authentiqué par une dédicace signée et datée : c'était Claude Debussy qui mettait à la disposition de son ami le thème de Mélisande, tel qu'on le voit aujourd'hui s'épanouir au premier acte de *Pelléas*. Ce peu de mesures nous charma. Inédite encore et d'autant plus attirante, la partition de Debussy exhalait déjà ses effluves.

Comme il n'était pas impossible de tenir à cette époque un journal, le nôtre suivait et enregistrait, de semestre en semestre, les progrès d'*Ariane*. Ainsi se succédèrent peu à peu le chœur des paysans, l'entrée en scène de l'héroïne, ses premières répliques, si courtes, si éloquentes. Que ce travail nous parut long! Enfin, le 19 octobre 1903, nous eûmes le bonheur d'entendre, en notre modeste logis d'étudiant, sur un piano droit auquel M. Dukas reprochait avec raison de « manquer par trop de mystère », le premier acte intégralement. Aucune lecture n'eut jamais sur nous d'effet plus décisif. L'audition qui fut organisée par la suite à la *Schola Cantorum*, où Charles Bordes disposait d'un bon piano à queue, ne put rien nous apprendre d'essentiel. Le chef-d'œuvre nous avait conquis d'emblée. Sa force d'expansion, sa chaleur

rayonnante nous semblaient propres à subjuguer les âmes les plus rebelles. Pour notre part, l'émotion nous prenait à la gorge, tandis que, du fond de leur caveau, les prisonnières modulaient leur plainte souterraine. Et pourtant, qu'était-ce au juste, cette cantilène des cinq filles d'Orlamonde? Une mélodie aux allures populaires, comme celle du pâtre à la fin de *Tristan*. Mais comme elle grandissait, comme elle s'amplifiait par une montée irrésistible!...

Plus de trois ans après, en mai 1907, la répétition générale nous réunissait dans une loge de l'Opéra-Comique avec Albéric Magnard, fort communicatif, ainsi qu'avec mademoiselle Blanche Selva, muette de ferveur et d'ardent enthousiasme. Dès cette première épreuve, la voix de madame Georgette Leblanc, Ariane aux magnifiques attitudes, commençait de faiblir; mais l'actrice suppléait vaillamment la chanteuse, et ceux qui l'ont vue alors regrettent son absence. Mademoiselle Mérentié, en lui succédant, servit davantage la musique. Enfin, plus récemment, le rôle d'Ariane échut à madame Balguerie : elle l'a maintes fois rempli avec un éclat inoubliable[1].

Ariane et Barbe-Bleue vient d'inaugurer une phase importante de sa carrière. Ce beau *conte dramatique* est entré depuis quelques semaines au répertoire de l'Opéra. Et puisque la nouvelle Ariane se nomme Germaine Lubin, on devine le haut intérêt qui s'attache à cette reprise. L'éminente artiste s'est efforcée avec toute son intelligence, tout son cœur, d'incarner une figure idéale qui joint à la tendresse féminine la clairvoyance et l'indomptable énergie de l'homme. Quant aux interventions personnelles de M. Jacques Rouché, elles valent par des soins attentifs et des vues judicieuses. Quoi de plus raisonnable, par exemple, que de faire entendre, au premier acte, le chœur des paysans non plus à la cantonade, mais sur la scène même, grâce à un tableau initial qui se passe devant le château de Barbe-Bleue? Comment ses prédécesseurs n'y avaient-ils pas songé? De même, la vision des pierreries sur lesquelles s'ouvrent les six portes permises, améthystes, saphirs, émeraudes, perles, rubis, diamants, ce qui détermine six variations étincelantes, nous satisfait mieux à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique. Mais le principal avantage du nouveau cadre,

1. Cf. la *Revue de Paris*, 1er avril 1928.

c'est un orchestre d'une plénitude et d'une perfection souveraines. A l'intérieur de cet orchestre même, il faut louer de préférence les archets. Si l'instrumentation de M. Dukas se présente à l'Opéra sous son véritable jour, avec son caractère propre, elle le doit avant tout au quatuor à cordes, à sa splendeur, à sa douceur. M. Philippe Gaubert, qui le sait fort bien, en a tiré des effets ravissants, et le public l'en a remercié avec chaleur. C'est justice, car l'exécution du premier acte, notamment, comptera parmi les plus beaux exploits de sa carrière de chef.

***

La partition d'*Ariane et Barbe-Bleue* se suffit à elle-même. Ses trois actes, étrangers à la routine théâtrale et tout chargés de substance, remplissent aisément la longueur d'une soirée. Dès l'abord ils sollicitent l'attention, l'occupent et l'accaparent. Leur adjoindre un autre ouvrage, c'est peut-être excéder les forces de l'amateur, lui gâter son plaisir. A quoi bon courir ce risque? Et pourtant, si les abonnés réclament un ballet à tout prix, le seul moyen de sauvegarder le charme, et d'aller même de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, c'est de leur offrir ce « poème dansé en un tableau », *la Péri*.

Il survint en 1911 après un long silence. M. Dukas n'avait publié depuis *Ariane* que deux opuscules de valeur inégale, une fort jolie *Villanelle*, destinée aux concours de cor du Conservatoire, puis un *Prélude élégiaque*, moins bien venu, qu'il avait dû écrire en 1909 pour le centenaire de la mort de Haydn. En déchiffrant *la Péri*, aux beaux jours des Ballets russes, les mélomanes, interloqués, se demandèrent si la nouvelle production de M. Dukas était vraiment autre chose qu'un adroit pastiche d'après Balakirew, Borodine et Rimsky-Korsakow. Pour les éclairer définitivement, il fallut attendre les *Concerts de danse* de mademoiselle Trouhanowa. Précédée d'une *Fanfare* audacieusement splendide, *la Péri* fut donnée en avril 1912 au Châtelet, sous la direction de l'auteur. On s'aperçut alors que, par delà telles analogies de pure forme, *la Péri* rejoignait ce qu'il y avait de permanent et d'essentiel dans l'activité de son auteur. N'est-il pas significatif qu'un

« poème dansé », ce que les abonnés de l'Opéra tiennent simplement pour un ballet, et sans doute pour un ballet pareil à tous les autres, fasse la preuve de cette unité spirituelle que des critiques pénétrants ne discernent pas sans effort dans l'inspiration si riche et si mobile de M. Paul Dukas? En ce concert tout ensemble voluptueux et séraphique, la danse et la pantomime ont une matière épurée, sublimée, tout comme la poésie contemplative.

Hors un émouvant et curieux hommage à la mémoire de Claude Debussy, *la Plainte, au loin, du faune,* puis une mélodie en forme de *Sarabande* sur un sonnet de Ronsard, M. Dukas n'a fait paraître depuis *la Péri* que des articles de critique musicale, dispersés dans les revues. Mais ses élèves sont nombreux au Conservatoire et à l'École normale de musique; et cette jeunesse peut étudier avec fruit ses intéressantes éditions de Rameau et de Beethoven. M. Paul Dukas, membre depuis peu de l'Institut, occupe dans la musique française une place grande et singulière. Il exercera prodigieusement un jour la subtilité des historiens. Car il est un des rares compositeurs qui, parvenus à la maîtrise définitive, souverains absolus des rythmes, des couleurs, des timbres et des formes, n'ont eu d'amour profond que pour la poésie et la pensée. On en connaît fort peu d'exemples. Telle est son originalité : non de moyens mais d'âme.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE THÉÂTRE

M. Jacques Chabannes : *Vel' d'hiv* (Théâtre Antoine). — M. André Dumas : *Ma sœur Anne* (Odéon). — M. Jean Anouilh : *Y avait un prisonnier* (Ambassadeurs). — M. Claude-Roger Marx : *Réussite* (Comédie-Française). — Reprise de *la Souriante madame Beudet*, au Théâtre-Français.

Il me paraît y avoir en M. Jacques Chabannes (et cela était déjà visible dans *Voyage circulaire*, que le Théâtre Montparnasse nous donna au début de la saison) deux personnalités distinctes : l'une, attentive à saisir dans leur réalisme les images instantanées, les rythmes rapides, les expressions vives, abrégées, crues, souvent argotiques, du temps présent, l'autre qui s'attarde, avec mélancolie, nonchalance et regret, à une sentimentalité hors de mode. Ces deux personnalités sont trop opposées pour s'accorder aisément et, de fait, chez M. Chabannes, elles sont en bisbille constante, ce qui me donne à penser que l'une est profonde, l'autre surajoutée, et que celle-là, qui est franche, supporte mal celle-ci à cause de son artifice.

Peut-être M. Chabannes s'est-il imaginé que le public n'eût prêté aucune attention à ce qu'il y a de valable dans son talent, à savoir la finesse de l'observation, s'il n'avait eu la malice d'adjoindre à ses tableaux sincères quelque fade historiette, quelque petit air de romance. Sans doute, la romance a sa place marquée dans un tableau de Paris; elle n'a pas cessé d'y fleurir dans tous les milieux populaires, et donc dans celui des sports, qui est ici en cause. Mais cette sensiblerie, qui

a la valeur d'un ton juste sur une palette, sans quoi la palette n'aurait pas toutes ses nuances, cette sensiblerie authentique, exacte, adéquate (qui, d'ailleurs, peut dégoûter, mais que le peintre n'a pas le droit d'omettre) n'a rien à voir avec les couleurs fausses qui nous font crier (il y a chez le spectateur, une manière silencieuse de crier : c'est une crispation des orteils, très désagréable) en plusieurs endroits de *Vel'd'hiv.* Faut-il préciser? Ce sont, d'abord, les scènes des vieilles tantes de Bretagne. M. Chabannes jamais ne me fera croire qu'il n'a pas eu lui-même l'envie d'étrangler ces vieilles tantes, qu'il n'a pas non plus été tenté de guérir *in æternum* de son lumbago, par un coup du lapin bien asséné, l'horrible bon vieux facteur qui traverse la scène au commencement et à la fin du drame. Il y a plus grave encore : c'est toute l'anecdote amoureuse qui se développe au long de la pièce, cette aventure d'une bourgeoise pudique et passionnée avec un champion cycliste, touché de romantisme (comme d'un coup de marteau). L'histoire, il est vrai, nous vaut une inénarrable entrée de M. Beaulieu en mari trompé. Et certes, c'est un moment drôle. Mais je n'ai pas goût à rire, au théâtre, de cette façon-là...

On dira que je m'échauffe. Eh oui! c'est qu'il y a des parties de réel talent dans *Vel' d'hiv.* L'auteur qui a composé, de pied en cap, le personnage de Petit Machin (le soigneur, l'ami du champion); l'écrivain capable de donner à l'expression de la camaraderie un accent si juste, si fort, si émouvant, et d'une justesse, d'une force, d'une émotion si proprement parisiennes, si topiques en leur généralité; l'observateur qui a le don de saisir et de fixer, de restituer dans leur mouvement, leurs reflets, mélangés de brusquerie et de délicatesse, dans leur naturel enfin, les scènes populaires de l'ouvrage; cet auteur mérite l'estime. Nous lui faisons confiance.

A une condition, toutefois, c'est que M. Chabannes, de son côté, nous fera confiance davantage à nous-mêmes; c'est qu'il renoncera à penser que le public n'avale ce qui est bon, substantiel, qu'enrobé, comme un produit trop amer, dans une pâte sucrée. Bref, il suffit, pour que M. Chabannes écrive des œuvres durables, qu'il consente à être soi avec intransigeance.

M. Raymond Cordy joue Petit Machin. Il remplit excellemment ce rôle excellent : c'est le personnage même.

***

Pas de personnalités! M. André Dumas est-il naïf? Je l'ignore et rien ne m'autorise à me le demander. Mais que *Ma Sœur Anne*, le conte en vers qu'il vient de faire représenter à l'Odéon, soit une œuvre naïve, le critique a le droit et le devoir de le dire, car cela n'est pas douteux. De cette naïveté trop évidente, le théâtre en vers, une fois de plus, sera tenu pour responsable, comme si c'était là une faiblesse inhérente au genre même. Vieille équivoque contre laquelle nous ne cesserons de protester. Nous persistons à soutenir que le vers français, au théâtre, n'est pas un mode d'expression qui entraîne fatalement la pauvreté de l'invention scénique, la banalité de la pensée, de la phrase et du mot. Il n'est aucunement nécessaire, par exemple, lorsqu'on écrit en vers, de faire rimer *vie* à *inassouvie*, une fois de plus!

Mais, que des spectacles tels que *Ma Sœur Anne* soient de nature à compromettre la cause qu'ils prétendent servir — et qui n'est rien de moins que celle de la poésie — ce n'est hélas! que trop certain. C'est pourquoi nous nous refusons à prendre la chose à la légère, avec ce sourire de dédaigneuse indulgence que provoque, chez quelques-uns de nos confrères, l'obligation d'avoir encore, de loin en loin, à mentionner, dans leurs comptes rendus, le retour de ce monstre antédiluvien, attendrissant et grotesque : une pièce en vers!

Si l'on met à part M. Cusin, en la voix duquel revit, comme l'écho amorti d'un cuivre lointain, l'âme claironnante de Coquelin aîné, toute l'interprétation elle-même est désolante de puérilité. Les sept femmes de Barbe-Bleue, notamment, avec leur caquetage, leur gesticulation convenue, leurs glissades, leurs voiles flottants, leurs longues tresses envolées, leurs bras d'ondines nageant dans l'air, composent le plus affligeant spectacle. Je suppose que ces demoiselles sont toutes fraîches émoulues de notre Conservatoire national. Du moins, en affichent-elles impudiquement (impudeur innocente!) toutes les routines, tous les artifices. Certes, il arrive souvent, à l'Odéon, aux Français même, que l'on reconnaisse chez quelque élève nouvellement engagée, ces tares profondes, cultivées, protégées, sauvegardées avec un acharnement inex-

plicable, diabolique, à une époque où, dans tous les ordres, les traditions les meilleures, elles, s'en vont à vau-l'eau. Mais, ici, songez que l'impression est multipliée par sept, du fait que ces artistes (dois-je employer ce terme?) paraissent à la fois et dans un mouvement concerté. Ah! les étrangers de passage doivent bien rire de nous!

***

Y'avait un prisonnier..., la nouvelle pièce de M. Jean Anouilh, aux Ambassadeurs, est irritante et attachante, comme tout ce qu'a écrit jusqu'ici ce jeune auteur supérieurement doué, dont nous avons salué les débuts avec tant de plaisir, voici déjà trois ans, lorsqu'il donna *l'Hermine*, au Théâtre de l'Œuvre.

La situation est simple, et l'un des défauts les plus apparents de l'ouvrage, c'est peut-être que, durant trois actes, elle ne fait guère que se développer et se répéter sans se renouveler, avec encore cette aggravation qu'elle est exposée deux fois : au début du premier acte, pour le public; au début du second acte, pour un nouveau personnage, un ami qui survient, et qu'il s'agit d'informer d'événements dont la plupart nous sont déjà connus, soit qu'on nous en ait informé, soit que nous les ayons vus se dérouler sous nos yeux. Mais ce ne sont là que des imperfections de métier, et le métier s'apprend. Ce qui importe davantage, c'est le tempérament, le don. M. Anouilh en est pourvu.

Ludovic, un financier trop imaginatif, a commis autrefois l'imprudence de dépasser la limite où les combinaisons aventureuses voisinent avec l'escroquerie, et il s'est fait pincer. Pour comble de malchance, cette mésaventure lui est arrivée en Italie, où la justice, dit-on, serait moins indulgente qu'en France pour ce genre de fantaisie. Coût : quinze ans de réclusion. Bigre! Mais la famille du prisonnier n'en a perdu pour cela ni sa fortune, qui est grande, ni sa situation sociale, qui demeure importante. Pendant les quinze années qu'a duré la détention de Ludovic, son beau-frère Barrucault, jadis son associé, a dirigé la banque. Adeline, la femme du condamné, une espèce de toquée, pourrie de luxe et de mon-

danité, n'a eu qu'un souci : rester jeune, s'amuser sous prétexte de s'étourdir. Le vieux papa, lui, est un égoïste doucereux et féroce, uniquement préoccupé de sa propre santé. Quant aux enfants, ils sont devenus grands, c'est-à-dire positifs, durs et frivoles, comme le sont, je suppose, aux yeux de M. Anouilh, tous les enfants riches. La belle-fille, Anne-Marie, est sur le point de contracter un mariage dont Barrucault espère tirer profit, la parente du fiancé jouissant, dans certains milieux bien pensants, d'une considération qui manque (on le conçoit) à la famille de Ludovic. Enfin, le fils de l'homme déchu est aujourd'hui âgé de quinze ans et demi. On lui a caché les malheurs de son père : il le croit en Australie, ou au Cap. Cependant, Ludovic a purgé sa peine. Il a quitté la prison de Turin. Tous les siens sont venus l'attendre à Cannes, dans la baie, sur le yacht de Barrucault. Les trois actes se dérouleront à bord, en un décor unique.

Cela dit, vous pouvez déjà entrevoir la pièce, car elle est incluse dans cette donnée, d'où l'auteur va l'extraire par voie de déduction logique. Vous pouvez également deviner l'équivoque dont l'œuvre jusqu'à la fin souffrira, le vice profond qui l'entache au départ : Ludovic, à son retour, va instituer le procès de sa famille. Celle-ci, dans son abjection et ses ridicules, sera censée représenter les tares de la bourgeoisie tout entière. M. Anouilh ne le dit point expressément. Mais le mépris, le dégoût qui animent sa peinture ne nous laisseront à ce sujet aucune illusion. Et c'est une première faute, un premier abus — d'ingénuité. Il y a pis : oui, la société est un édifice monstrueux, une projection horrible dans l'espace, de l'âme humaine, hélas! Mais l'être antisocial, l'insurgé, doit, avant tout, être pur — comme Jésus (autant que possible). Qu'est-ce que Ludovic? une espèce de Stavisky, et encore de moindre envergure! C'est pourquoi nous souffrons mal les leçons de cet évangéliste. D'autant plus mal qu'il le prend de haut, tout de suite, avec une insolence de gueux. Ah! s'il avait fait un retour sur ses propres fautes, s'il s'était d'abord humilié — comme les saints eux-mêmes l'ont toujours fait — s'il avait dit aux siens : « Je suis abject, moi aussi, mais la souffrance m'a instruit, il faut que vous sachiez... », si, au lieu de railler, de relever les erreurs d'autrui, comme des injures faites à sa

personne, il avait confessé en tremblant ses lumières nouvelles, il nous aurait ému. Or, il ne parvient qu'à nous exaspérer. Me permettra-t-on d'exprimer mon sentiment dans une formule simple? Je suis prêt à baiser les pieds de François d'Assise, mais j'ai envie de « botter » ce que vous savez (le mot est dans la pièce) à Ludovic.

Où donc réside le talent, ici? Car, pas de doute, à travers tant de fausseté, le talent rayonne — ou plutôt claque comme un fouet. Il réside, d'abord, dans la sincérité de l'auteur, qui est évidente. Ensuite, dans le dialogue, qui est l'expression acerbe et violente de sa bonne foi. M. Anouilh nous paraît se délivrer, dans ses pièces, de rancunes cachées, de haines refoulées. En tout ce qu'il a écrit jusqu'à présent se retrouve le même accent hargneux, rageur, auquel on ne se trompe guère. La bonne humeur est ce qui fait le plus défaut à ses satires. Il est constamment tendu. Son rire grince. D'où un comique pénible, une cocasserie outrée qui ne dilate pas la rate, mais plutôt la contracte.

Pour le fond, l'anarchie de M. Anouilh se rattache — mais probablement il l'ignore et croit naïvement inventer — aux négations sentimentales de Kropotkine, de Jean Grave, d'Émile Henry et, par delà ces militants, au romantisme littéraire (dont il a hérité, de surcroît, la tendance oratoire). De Turin, Ludovic a ramené un copain, un ancien bagnard. Celui-ci est muet. C'est encore une chance! Mais Ludovic parle surabondamment pour lui.

Au second acte, l'ignoble famille, désespérant d'amadouer l'apôtre irascible, a fait venir un de ses anciens amis pour le chapitrer. C'est donc au tour de l'amitié d'être confrontée avec les vérités que Ludovic rapporte de son séjour en prison. Inutile de dire que l'amitié, telle qu'un bourgeois moyen peut la ressentir, se révèle ici faible, niaise, et, qui pis est, lâche, encline à toutes les trahisons. Ici une belle idée d'auteur : Ludovic demande à Marcellin, qui fut jadis son compagnon de fête, ce qu'il a fait de beau, de palpitant, lui qui était libre, durant les quinze ans qui viennent de s'écouler. Déconcerté par la question, le gros homme ne sait que répondre, il se creuse la tête, ne parvient à tirer de sa mémoire que des choses futiles, dénuées de tout intérêt. Son existence a été vide.

Ludovic le vomit comme les autres. A la fin, sautant par-dessus le plat-bord, il s'enfuit à la nage, avec le bagnard.

M. Aimé-Clariond est admirable dans la première partie du drame, lorsqu'il interprète le douloureux éblouissement du prisonnier libéré, qui remonte en titubant de l'abîme. Ensuite, le comédien pâtit forcément du texte, j'entends de l'excès d'éloquence qui lui est imparti. La trépidante madame Marguerite Pierry, l'excellent M. Alerme, MM. Henri Crémieux, Nassiet et Léo Peltier composent un ensemble fort brillant.

***

On connaît l'art très fin de M. Claude-Roger Marx. Dédaigneux des gros effets dramatiques, il s'attache à grouper autour d'une donnée familière des traits d'observation justes, qui coïncident exactement avec la réalité quotidienne. *Réussite*, la pièce en un acte que nous donne la Comédie-Française, est un nouvel exemple de cette conception, point aisée à mettre en œuvre sous sa modestie apparente.

C'est ici la peinture d'un simple mouvement d'âme, pareil aux faces opposées d'une porte, avec, pour charnière, un petit événement. Un professeur attend une nomination : souhaits, projets. La nomination arrive : crainte du changement, regret de ce qui ne sera plus. M. Brunot joue au naturel ces menus combats — pacifiques.

***

La souriante madame Beudet, créée en 1921 par la compagnie du *Canard sauvage*, s'inscrit au répertoire de la Comédie-Française. C'est justice. La pièce demeure une bonne édition revue et corrigée du naturalisme ancien. M. Léon Bernard est un excellent artiste, mais sa force ronde le dessert dans le rôle. M. Baumer laissait ou prêtait à la fausse bonhomie du tyran domestique, à sa suffisance bornée, des angles et, par là même, on ne savait quoi d'inquiétant.

FRANÇOIS PORCHÉ

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le Génie des contes enchantés, qui a inspiré les premiers livres de la princesse Bibesco, semble avoir cette fois hésité un moment, et s'être demandé s'il lui soufflerait un roman social ou une aventure de fées. Déjà les premières pages étaient tracées, et son parti n'était pas encore pris. On voyait bien cependant qu'il penchait pour le féerique. A mesure qu'il déroulait le caprice des chapitres, on voyait que le monde réel le dégoûtait de plus en plus. Il coupait, sans en rien dire, les chapitres les plus essentiels, supprimait le récit d'années entières. Il avait dépassé le présent. Il en était à un attentat commis en 1948. Et quand il s'arrêtait, les yeux baignés de larmes attendries, l'histoire avait depuis longtemps quitté la ressemblance des choses de la terre. C'était une ombre changeante qu'il suivait dans les nuées, un fantôme du soir.

Pierre Caniot[1], fils d'une servante, berger, puis petit domestique de ferme, fait ses études, grâce à une bourse obtenue par l'instituteur. Je ne sais comment, après avoir passé trois licences, il redevient ouvrier typographe. Emprisonné pour fait de révolution, le voilà tribun populaire, adoré des foules qu'il dompte d'une voix veloutée et qu'il séduit par des yeux profonds. Il est le député et le maire d'une ville du Midi qui compte entre les quatre premières de la France. Il l'embellit, il l'assainit. Il y a dans tout ce qu'il fait, de la beauté et de l'amour.

1. Princesse Bibesco. *Égalité* (Grasset).

Un jour, sur la route n° 7, la vieille route d'Italie, il rencontre une belle jeune femme évanouie, un chauffeur mort, une voiture brisée. Il porte cette jeune femme au bord de la route. Des gendarmes qui passent vont chercher du secours. On conduit la blessée jusqu'à un couvent, dans la ville où Caniot est maire. C'est la princesse de Lambesc. Née d'une illustre famille écossaise, sœur de l'attaché militaire britannique à Paris, elle a épousé le prince de Lambesc, de la maison d'Elbœuf. Son mari a été tué en 1918. Son beau-père était déjà mort. Elle vit avec le père de ce beau-père, le vieux duc d'Elbœuf, retirée dans l'hôtel de la rue de Lille. Elle a un fils, qui, au début de l'histoire, a huit ans.

Elle se tire d'affaire avec une hanche brisée. Mais elle a dû rester des mois dans le plâtre. Pierre est venu la voir tous les jours, discrètement surveillé par les religieuses. Maintenant qu'elle est convalescente, il semble qu'il lui offre sa ville. L'auteur a montré avec grâce une de ces transpositions de l'amour, qui sont sa forme la plus touchante et la plus pure. La tendresse de ce socialiste pour cette aristocrate devient construction de boulevards, avenue de fleurs, éloquence nouvelle dans un discours populaire. Un soir de quatorze juillet, comme il doit parler, il parle de celle qu'il aime : « Il l'avait adorée déjà sans la connaître étant faible et petit; il l'avait servie, tout pauvre et misérable qu'il fût, dès sa jeunesse; il lui avait consacré ses veilles; il voulait la servir, à présent qu'il la connaissait, jusqu'à la mort! Celle dont il proclamait l'avènement à la face du monde, seule digne d'être aimée, la grande, la toute bonne, la souffrante, l'Humanité enfin, pour ne point l'appeler par son nom... Une clameur inouïe couvrit la fin du discours : Vive Caniot! Vive la Commune! Vive la Révolution sociale! Les six cents hommes à qui il venait de montrer la déesse entonnaient la Carmagnole. » — Je ne sais si jamais homme politique risqua une si audacieuse transposition et parla de sa maîtresse à la foule, en feignant de lui parler de la cause. Il faut un génie féminin pour inventer cet hommage et cette hardiesse. Je dois dire cependant qu'il y a quelque chose d'analogue dans le *Murder-party*, de Henry Bordeaux.

Ni Alys de Lambesc, ni Pierre Caniot ne sont vraiment

décrits. A quoi bon? Une chevelure blonde, des yeux clairs, une voix douce, de la timidité, une boiterie qui la rend plus touchante : voilà la jeune femme. Ce qu'elle pense, nous ne le saurons jamais. Mais pense-t-elle? Elle aime, et le livre s'achèvera sans qu'elle nous ait dit un mot de son amour. Nous ne connaîtrons guère mieux Caniot. Nous le connaîtrons seulement par les exploits qu'il accomplit pour réaliser son amour. Sa vie publique n'est qu'un masque qu'il revêt pour atteindre cette femme que la nature et la société avaient faite inaccessible. Il devient ministre de la Guerre : il ordonnera donc des manœuvres dont le quartier général sera le château du duc d'Elbœuf. Il adopte un vaste projet pour supprimer la guerre : il ira donc en conférer avec le frère d'Alys au château de Beaumanoir en Écosse; et pour commencer ils déjeuneront tous trois chez Foyot. Il devient président de la République : il pourra donc épouser enfin celle qu'il aime, à la fin du septennat.

Jamais l'amour n'a mieux ressemblé à une flamme. Il supprime tout autour de lui, à tel point que nous ne voyons aucune trace de la vie purement humaine de ces amants. Nous voyons seulement qu'ils s'aiment, avec une pureté sans faiblesse. Alys est intacte comme si elle était gardée par cette flamme. Délibérément, l'auteur a pris le parti de nous montrer des êtres surhumains. Les événements glissent avec cette facilité qu'on ne voit que dans les rêves; ils rencontrent aussi ces terribles obstacles qui s'élèvent dans les songes, et qui viennent, dit-on, de quelque trouble dans la respiration du dormeur. Il n'y a qu'à changer de côté, et l'obstacle a disparu. La carrière de Pierre manque d'être compromise parce que ses électeurs socialistes ne lui pardonnent pas Alys. Mais la page tourne, et Dieu merci! nous respirons mieux : il est déjà ministre. Plus loin, c'est le fils d'Alys, le petit François-Victor qui se prend d'une telle horreur pour Pierre qu'il faut emmener l'enfant en Angleterre, où sa mère le suit. Cette image s'efface à son tour. Mais l'esprit de cauchemar est tenace, et quand Pierre, après des années d'attente, a enfin épousé Alys, une folle amoureuse et jalouse le tue.

Nous nous réveillons alors et nous nous apercevons que ce

dédale d'images où nous avons erré, cette persistance d'une longue fidélité, cette ombre d'une Écossaise blonde et tendre dans un hôtel du Faubourg Saint-Germain, cette carrière d'un homme qui n'accomplit que les étapes de son amour en paraissant gravir les degrés de la fortune, tout cela n'est qu'une apparence un peu vaine. Mais en tissant cette vapeur, l'auteur a gardé cette liberté charmante que rien de réel ne gênait. Quand il lui a plu, la princesse Bibesco a conduit son rêve au cimetière de Picpus, où Pierre va suivre les obsèques du duc d'Elbœuf, et elle a tracé vingt pages sensibles, colorées et profondes. Une autre fois, elle imagine un romanesque rendez-vous sous la pluie, un soir d'agitation populaire, devant les grilles des Tuileries. Et Pierre, apparaissant tout à coup, emmène Alys au Ministère de la Marine dans la chambre de Marie-Antoinette. Ainsi la princesse Bibesco se divertit à embellir encore la trop belle fiction qu'elle a inventée par la variété des tableaux et des médaillons. Quelquefois, ce n'est qu'une phrase : « Quand la double porte (du salon d'Alys) s'ouvrait enfin sur un flot de lumière verte venue du jardin, en plongée, à travers l'unique fenêtre..., il (Pierre) oubliait tout. Elle était là; il touchait sa délivrance. Il pouvait donc ne plus penser à elle, puisqu'il la voyait. L'unique bienfait de sa présence se réduisait en somme à ceci : oublier. » Une phrase comme celle-là, c'est une guirlande à l'autel de l'amour. Mais le livre entier n'est pas autre chose.

***

Années d'espérance, de M. de Lacretelle, sont la suite des *Fiançailles*, qui avait paru au début de 1933, et les *Fiançailles* étaient la suite de *Sabine*, qui avait paru un an plus tôt. On nous annonce pour cette année un dernier volume, *la Monnaie de plomb*.

L'ensemble de ces quatre parties constitue une œuvre unique, *les Hauts Ponts*. Il ne s'agit pas là de points de vue différents, comme dans *les Loups* et *le Capitaine Durban*, où M. Mazeline considère tour à tour deux familles de la même ville; ni de vues entremêlées, comme cet immense panorama de Paris, où M. Jules Romains nous promène; ni

d'épisodes librement choisis, comme ceux dont M. Martin du Gard fait la suite des Thibault : en réalité, c'est le même roman qui se poursuit. Les Darembert, ruinés, sont contraints de vendre les Hauts Ponts. Après la mort d'Alexandre Darembert, sa fille Lise trouve, sur une feuille volante, des conseils pour le jour où elle rachètera les Hauts Ponts. « Devant ces mots, une brusque émotion l'envahit... Tout en montant l'escalier, elle criait, au milieu de ses sanglots : « Je rachèterai... je rachèterai. »

Comment le ferait-elle, pauvre fille, dont toute la fortune liquide est de quelques dizaines de mille francs, et qui vit, isolée et oubliée, dans une petite maison du village de Vertes? Mais elle s'est juré de reconquérir le bien familial. Le moyen auquel elle pense naturellement est le mariage. Mais elle est maladroite, chimérique, excessive et pressée : deux projets échouent. Elle devient alors la maîtresse de M. de la Fontange. C'est un homme inquiet, à la fois timide et chimérique. Quand elle devient enceinte, il rompt avec elle, moyennant cent mille francs déposés à Bordeaux sur la tête de l'enfant à naître. Nous en étions restés là, il y a deux ans. Le volume qui vient de paraître nous montre l'adolescence de cet enfant. C'est lui, Alexis Darembert, qui est le personnage du livre. C'est son argent qui, à la fin, rachètera les Hauts Ponts.

Ce thème général du domaine reconquis persiste en sourdine à travers tout l'ouvrage. Lise monte une longue intrigue pour évincer le maître actuel du domaine, Hubert de Prieix, que la mort de sa jeune femme a rendu à peu près fou. Lise l'épie, le guette, lui tend un piège. Elle fait placer chez cet homme de quarante ans, comme lingère, une jolie fille, Marie Plannier, qui avait commencé un petit roman avec Alexis. Bonne occasion d'ôter ce danger du chemin d'Alexis, et de le mettre sur le chemin d'Hubert. L'effet ne tarde point. La pauvre fille, hagarde et meurtrie, s'enfuit, si désespérée qu'elle se jette par une fenêtre. Hubert est interné. Le domaine est à vendre. On suit, pendant tout le volume, ce drame balzacien (ainsi qu'on a coutume de nommer les histoires où l'atrocité prend un tour épique). Il est conté avec beaucoup de vigueur, de fermeté et de talent. Mais on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a bien autre chose dans ce livre.

Déjà le volume précédent, *les Fiançailles*, était tout conditionné par l'idée fixe de Lise, trouver l'argent nécessaire pour racheter les Hauts Ponts. Mais en même temps cette idée-maîtresse pouvait disparaître, sans que le roman en soit gravement altéré. Il serait devenu l'histoire d'une fille pauvre, à l'imagination chimérique, enfermée dans son village et dans sa solitude, pour qui le mariage est l'espérance de vivre, qui fait manquer tous les projets par trop de hâte, et qui devient enfin la maîtresse d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Pareillement, *Années d'espérance* est, si l'on veut, l'histoire de la reconquête des Hauts Ponts. Mais le roman existerait sans eux. Il deviendrait la chronique des années d'enfance d'Alexis Darembert. Ainsi l'on dirait que, dans chacun de ces volumes, l'auteur, avec le dessein d'écrire un drame, finit par composer un portrait; l'on dirait qu'ayant bâti un roman social, il y coud un roman psychologique.

Comme le roman est fait de trois volumes, l'étude de caractères est faite de trois personnages : Sabine, la grand'mère, dans le premier volume; Lise, la fille, dans le second; Alexis, le petit-fils, dans le troisième : comme si chaque être n'avait droit qu'à son heure de drame et se figeait ensuite, pour l'éternité. Ces trois figures ne sont pas indépendantes. Les caractères se transmettent de l'une à l'autre, et, avec les mêmes éléments, se recomposent autrement. Dans le premier volume, Alexandre Darembert est, selon les mots de l'auteur lui-même, « un esprit vaniteux, attaché à la terre et un cœur avare ». Sa femme, Sabine, « gaie et mélancolique, droite et romanesque, voudrait se faire aimer, imagine de grandes aventures ». Dans le second volume, leur fille Lise a de son père l'obstination opiniâtre et l'attachement au domaine, de sa mère le goût du chimérique. « Dans la voiture qui la menait à Fontenay, écrit l'auteur, elle avait imaginé des aventures extraordinaires. Elle rencontrerait le notaire, qui lui ferait part d'un testament mystérieux. L'abbé Farolay lui proposerait discrètement un riche parti... Cette ville tranquille avait pris l'image d'une cité fabuleuse où toutes sortes d'aubaines l'attendaient. » — Dans le troisième volume, si Lise est fort assagie, c'est le petit Alexis qui a hérité de cette nostalgie des chimères, mais avec une inquiétude, un repli sur soi qui

viennent peut-être de son père, le triste La Fontange. Dès le début du livre, quand Lise va voir à Paris son fils, interne à l'institution Saint-Juire, elle le trouve rêvant au bord du bassin où naviguent des escadres imaginaires. « Il était grand, il avait un visage peu expressif et un teint pâle; et auprès de ce bassin, avec ses larges yeux, pâles aussi, qui reflétaient encore un rêve, il offrit, un instant, l'image d'un noyé qui eût repris ses sens. »

Sa vie est pleine de secrets qu'il garde jalousement. Savent-ils, les autres, que, si on appuie sur les paupières, de grands feux s'embrasent et s'éclipsent à volonté? Mais il se tait là-dessus comme sur toutes les choses qui l'attirent vraiment. « Les endroits qu'il aime, n'y est-il pas toujours seul? A l'école, quand on lui a confisqué la raclette et qu'il a découvert le bassin, on s'est moqué de lui parce qu'il passait là tout le temps de ses récréations. Et ce globe, à l'entrée du jardin, qu'il ne pouvait regarder sans avoir comme la sensation d'être aspiré, qui d'autre que lui le connait? » Il possède un monde magique, précieux, inépuisable, qui ne dépend que de lui. C'est sur ce monde de mystères incommunicables qu'il va régner à Vertes, où sa mère l'a ramené. Couché dans une prairie au clair de lune, il imagine qu'il habite un monde mort. L'astre rond et immobile est pareil à une borne où vient s'achever le voyage des nuages en dérive. C'est un plaisir pareil qu'il trouve auprès de Marie Plannier, aussi secrète et aussi chimérique que lui : « Il croyait habiter un de ces mondes imaginaires qui avaient tant pesé sur son esprit d'enfant et auxquels il aimait encore à se laisser prendre, par jeu, quand il contemplait un nuage ou une eau captive. Même abri pour ses rêves, pour son besoin du secret et son goût du risque; et, dans la vive lumière de cette illusion, un être réel. » Et même avec Marie, il est sur ses gardes, il s'enferme dans la bouderie, il s'enveloppe de mensonges. Comme ces nuages où il situe ses rêves, il ne saurait s'arrêter ni s'attacher. Quand il a vu Marie blessée, évanouie, et qu'un paysan a ramenée à Vertes dans sa carriole, il reste bizarrement insensible. Quand les Hauts Ponts ont été rachetés, et que sa mère le conduit dans son nouveau domaine, il ne ressent qu'une déception. « Il cherchait en silence, pour son compte, par delà ces pièces vides, par delà cette prise de

possession qui ne lui apportait rien. Il se répéta qu'il y avait sûrement quelque chose d'autre à atteindre à travers cette demeure, sinon tout de suite, au moins dans l'avenir. Mais quoi? »

***

M. Abel Hermant, mêlant les plaisirs du romancier à ceux du lettré, a fait surgir des textes de Tacite et de Suétone une Poppée toute neuve. Et voici qu'en même temps que l'amante de l'Antéchrist (je doute que ce titre soit de lui), cette belle personne s'est trouvée être, à peu de chose près, une femme assez semblable à certaines femmes de notre temps. De sorte que Néron et elle font figures de précurseurs. Étonnez-vous qu'on ne les ait pas compris.

Sur ce thème, M. Abel Hermant a composé un petit livre très complexe. Il commence par une rêverie sur un portrait de Poppée, d'une ressemblance purement imaginaire, œuvre élégante de la Renaissance, au musée de Genève. Nous supposons un instant qu'il va peindre pour nous une Poppée de sa fantaisie. Point du tout. Il se révèle aussitôt comme la critique le plus sagace et le plus fin. Il fait une distinction qu'il faudrait mettre en épigraphe sur son livre : « Il ne faut pas romancer l'histoire, dit-il, mais elle a le droit de conjecturer. » Il conjecture donc très librement, et, pour commencer, il nous évoque Poppée telle qu'il se figurait l'épouse de Néron avant de la connaître : « Une femme, une vraie femme, moins différente qu'on ne présume de celles que nous voyons de près; jetée dans ce monde d'extrême civilisation où renaissent les appétits de la brute primitive, où les plus humains n'ont pas horreur du sang, où la plupart n'ont pas horreur des vices qui n'osent même pas dire leur nom, mais grandissent d'heure en heure le goût, la curiosité du mystère, l'angoisse religieuse. » Ce dernier trait est emprunté à Josèphe. « Elle craignait Dieu », dit-il. Le reste est un peu vague. Il faut surtout en retenir les premiers mots : une femme, une vraie femme. Mais cette définition n'est pas pour éclaircir les choses.

Le premier trait connu de la vie de Poppée est justement fait pour accroître le sentiment de notre ignorance. Elle était

la fille d'une première Sabine Poppaea, laquelle avait pour amant le danseur Mnester. Mnester plut à Messaline, et l'impératrice décida de l'enlever à Sabine Poppée, en supprimant celle-ci. Elle l'accusa d'adultère. Encore fallait-il inventer un complice. Messaline accusa Valerius Asiaticus, qui avait acheté et embelli les jardins de Lucullus. Sa condamnation serait suivie d'une fructueuse confiscation. L'empereur Claude était imbécile. Il signa la sentence qui condamnait Valerius, quoique celui-ci fût un de ses vieux compagnons. Et Sabine Poppée, avertie, se fit ouvrir les veines.

A cette époque, sa fille, Poppée, l'héroïne du livre, n'était déjà plus elle-même qu'à neuf années de sa mort. Sans doute était-elle déjà mariée et mère. « Nous voudrions savoir, dit M. Hermant, nous voudrions comprendre comment ce suicide arrangé de la mère affecta la fille ou si elle demeura impassible et sèche. » Malheureusement, nous n'en savons rien. Et plus généralement nous ne savons à peu près rien de la façon dont elle a été affectée par les événements de sa vie. Elle épouse d'abord Rufus Crispinus, quelque chose comme un commandant de la garde républicaine, personnage dont on sait peu de chose et qu'elle quitte promptement. Elle épousa ensuite Othon, qui est mieux connu, mais qui est un personnage bien énigmatique : un débauché, qui cumulait les mauvaises réputations, même inconciliables, un ami de Néron, un complaisant, qui a peut-être poussé la complaisance jusqu'à lui garder Poppée, à moins que Néron ne la lui ait prise. Mais cet élégant à perruque, envoyé ensuite au Portugal, y sera un excellent administrateur et son honnêteté sera donnée en exemple. Comme il a précédé Néron auprès de Poppée, il lui succédera sur le trône. Ajoutez qu'ayant eu, comme M. Hermant le dit en s'en excusant, Poppée dans la peau, ayant jusqu'à son dernier jour aimé sa souffrance et son abandon, Othon semble bien avoir inauguré une forme nouvelle de l'amour. De toutes façons, il est lui aussi une énigme.

Quoi qu'il en soit, nous voici au seuil du drame. Pour se faire épouser par Néron, Poppée doit supprimer trois personnes : Acté, qui est la maîtresse de l'empereur; Octavie, qui est sa femme; Agrippine, qui est sa mère. Ici plus d'hypothèses : et M. Hermant a pu peindre, avec un métier ferme et sûr, de

beaux tableaux d'histoire. La description de l'incendie de Rome en 64, cette opération de voirie un peu rude, n'est pas moins heureuse. M. Hermant, concluant du connu à l'inconnu, nous décrit l'incendie de Paris, qu'il a vu enfant. Il ne nous suggère pas moins agréablement la vue de la Maison Dorée, ou du moins de ce qui en subsistait au temps de Vespasien. En somme, dans ce ménage de Néron et de Poppée, s'il a peint une Poppée un peu imaginaire, il a représenté un Néron très réel.

Mais, au milieu de ces grands événements, il a voulu savoir de plus quelle était la vie de ces étranges époux. Esthètes et modernistes, c'est à Montparnasse qu'il faut chercher des modèles par lesquels on peut se faire d'eux des images. « Ménage d'artistes », dit M. Hermant, et il représente Néron en savates, sa pipe à la main ou quelque chose de ce genre. Il a connu dans la meilleure société, des exemples de ce goût déplorable. Comme tous les ménages artistes, celui-là était bourgeois. Une fille survint, que Néron reçut avec une joie immodérée et qu'il pleura avec le même excès. Un autre enfant était *on the way*, quand une dispute éclata entre les parents. Poppée était devenue acariâtre, et Néron avait des nerfs d'artiste. D'un coup de chausson au ventre, il tua la mère. Il la pleura d'ailleurs beaucoup. « Néron désirait des enfants, dit Tacite, et il avait le cœur vivement épris de sa femme. » Comment ne pas lui accorder les circonstances atténuantes pour ce que M. Hermant appelle un homicide par imprudence? L'auteur de *Monsieur de Courpière* a d'ailleurs voulu voir jusqu'au fond de l'âme impériale. Il a imaginé les remords de Néron. Et contrairement à ce que dit Lucrèce sur l'amertume qui pointe dans le plaisir, il a imaginé que le souvenir des félicités conjugales mettait dans la peine du meurtrier un filet de douceur, plus affreux que cette peine même. Ce qui est assez néronien.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

Destinées. — La grandeur que les poètes classiques eussent apportée à éterniser des faits qui ne sont plus guère aujourd'hui que des faits « divers » est parfois bien frappante. Tandis que l'appareil émetteur de l'avion qui transportait de Brazzaville à Coquilhatville, le Gouverneur Général de l'Afrique Équatoriale, ainsi que madame Édouard Renard et cinq fonctionnaires, s'était tu, l'alerte aussitôt répandue par la T. S. F. sur les postes perdus dans la brousse ou les fôrêts de l'Équateur, les escadrilles, françaises ou amies, survolant les trajets parcourus ou éventuels, tandis que les journaux nous tenaient en haleine sur le sort de ces passagers, — c'est une de ces pages que Jules Verne, peut-être, puis les romans policiers nous privent de voir chantés par un poète.

Certaines morts brusquées, inopinées, font jaillir d'une ombre mieux burinée certains enchaînements qui donnent à des destinées leur grandeur et leur portée.

L'atroce misère de ces êtres projetés au sol et dont les corps sont carbonisés par l'avion qui s'enflamme, le mystère éternel des dernières secondes de l'existence de ces déracinés qui survolaient ces terres sans proportions avec ce que conçoit l'Européen, sans cultures, sans stabilité humaine, nous émeut profondément. Nous accordons toute notre pitié, tout notre respect à ces trop jeunes morts, méconnaissables, auxquels est refusé même ce masque paisible et l'éphémère séré-

nité qui précèdent, jusqu'au cercueil tout au moins, la décomposition dernière.

Nous revoyons M. Renard, cet homme d'aspect souriant, paisible et dont les réactions étaient nobles. Sa démission, lorsque M. Chiappe fut injustement arraché à des fonctions qu'il remplissait avec tant d'ardeur et d'humaine intelligence, prouvent la droiture de son caractère.

On ne pouvait citer de fonctionnaire plus irréprochable que M. Renard. Il s'était marié en secondes noces, peu de mois avant de quitter l'Hôtel de Ville, avec une jeune femme qui avait généreusement offert six millions à une œuvre consacrée à l'Enfance : *la Nouvelle Étoile.*

La Nouvelle Étoile! Ces deux mots semblent prophétiques aujourd'hui. *Nouvelle,* madame Renard l'était dans le rôle que son mariage l'appelait à jouer. *Étoile,* elle le restait, mais elle l'avait été déjà, passagèrement. Et ce n'est pas faire injure à des victimes, auxquelles vont tous les hommages qui leur sont dus que d'évoquer ce ménage, en quelque sorte imprévu, qu'un réel amour avait placé dans un poste si voyant et si difficile, à la tête de l'Administration parisienne.

Cette femme si charitable et qui s'était consacrée à cette œuvre d'enfants, avait connu des temps difficiles. C'est une histoire tout à fait « de Paris » et dont il serait dommage de ne point souligner l'imprévu, les détours, l'éclat et l'épilogue.

Elle avait été secrétaire d'un homme important. Puis elle avait laissé les bureaux pour la scène.

C'était l'après-guerre. Elle paraissait au Moulin-Rouge. Les affiches l'annonçaient comme la poupée parisienne et mécanique. Lucienne Delahaye figurait dans des cortèges que Mistinguett avait dressés sous des projecteurs aveuglants.

Un jour un industriel qui l'admirait et possédait une fortune considérable avait épousé celle qui, à la scène, montrait en réalité moins de dons que dans un bureau.

Elle le soigna, avec un dévouement dont furent touchés, ceux qui étaient à même de s'en trouver témoins. M. Wynburn mourut, laissant sa veuve riche de revenus peu communs.

Elle fut très assidûment courtisée. Quelque prince allemand ou archiduc était au nombre de ceux qui aspiraient à l'honneur de lui offrir un titre.

Les baigneurs chaussés à cru dans leurs espadrilles et les dames dévêtues de l'été méditerranéen propagèrent la nouvelle de ces fiançailles sous les palmiers d'apparence malingre mais qui, solidement plantés dans les plaques de ciment armé de la Croisette et de la Promenade des Anglais, vivent plus âgés qu'un homme robuste.

Pourtant cette union morganatique ne se réalisa point.

Et l'on apprit un jour que le Préfet de la Seine divorçait, puis qu'il épousait cette fameuse madame W... dont les diamants étaient fameux et qui, tout en se faisant maigrir, s'occupait d'une œuvre charitable pour enfants, avec l'ardeur qu'y apportent souvent celles qui n'ont pas eu le temps d'être mère.

L'atmosphère de Paris avait transformé notre Préfet à l'œil bleu confiant et au lorgnon précis.

Il se montrait dans les petits et les grands théâtres, aux répétitions générales du Casino de Paris et dans quelques restaurants de nuit, en compagnie d'une épouse légitime qui allait pieds nus et les ongles incarnat, dans des sandales dorées, les épaules couvertes de chinchilla, les bras et les doigts lourds de diamants. Il semblait un peu gêné, avec ce regard myope et clair, dans lequel étaient demeurées des clartés rurales.

La Ville de Paris avait un Préfet riche, une Préfète charitable et qui s'habillait cher et léger.

Il se trouva, cependant, que ni l'argent ni les qualités exceptionnelles du Préfet, ni le chinchilla, les zibelines, les diamants, la table, l'ameublement mis au goût du meilleur ensemblier de Paris, les satins, les tapis clairs n'empêchèrent le *noir* d'entrer à l'Hôtel de Ville. La mort du fils du Préfet, mort émouvante, atroce.

Les événements qui précédèrent le 6 février qui, pour ne s'être pas déroulés place de l'Hôtel-de-Ville, mais entre le Pont de la Concorde et l'Obélisque, rendirent à la Disponibi-

lité, à l'Administration tout court, à l'attente démoralisante, le Préfet, qui dans un mouvement chaleureux, un geste si noble s'était solidarisé avec M. Chiappe.

Une place de Gouverneur de l'Afrique Équatoriale lui fut offerte enfin. C'était une manière d'éloigner momentanément un homme de valeur.

Hélas! ni l'argent, ni le devoir accompli, ni les qualités de bon serviteur, ni l'intelligence ne sauraient servir, lorsque l'étoile s'est voilée.

C'est une réalité devant laquelle peu de gens se décident à s'incliner.

Ces histoires vieilles comme le monde offrent leur moralité, tout de même, — sans espérance de jamais servir à homme ni femme ici-bas.

***

La Réalité. — Depuis plusieurs mois qu'elle fut brillamment inaugurée, au Musée de l'Orangerie, je n'avais pas eu le loisir, étant assez fréquemment éloigné de Paris, de visiter l'*Exposition des Peintres de la Réalité, en France, au XVII*e *siècle.*

Peut-être le désir de m'y rendre m'était-il insuffisamment suggéré par ce que l'éducation ou le tempérament m'ont fait longtemps trouver de rébarbatif dans la peinture du XVIIe siècle, en France.

Ce mot *Réalité*, que l'on s'est efforcé de retrancher pendant si longtemps de nos préoccupations, de nos vocabulaires, apparaissait-il sous une forme trop directe, environné d'accessoires qui ne nous intéressent pas ou ne nous intéressent plus, trop *réels*, trop *réalistes*? Je ne sais. J'imaginais des gobelets, des carafons, des dames-jeannes, des tonneaux — et des tables encombrées de plus qu'il ne faut pour écrire, — y compris le sablier et la tête de mort, auprès d'un pain de prison.

Soyons sincères, rien ne nous a moins attirés, moins séduits pendant notre jeunesse que cette « réalité » des peintres, au

temps du roi Louis XIII, obscure, rigide et glacée. Nous gardions pour les Primitifs des tendresses dont les réserves ne s'épuisaient point. Nous vivions dans toutes les réminiscences du XVIIIe siècle, d'un cœur jamais satisfait et toujours enthousiaste.

Les peintres du XVIIe siècle français, sauf Champaigne, nous causaient un profond ennui.

L'impressionnisme nous ravissait comme de jeunes voyageurs évadés de leur horizon franc-comtois ou berrichon, qui se trouveraient presque sans transition, au seuil de la forêt tropicale, devant ses oiseaux-mouches, ses papillons bleus et ses fleurs écarlates.

Auprès des dames de Manet, ou du bal du Moulin de la Galette, de Renoir et des paysages de Monet, de ses Londres et de ses cathédrales de Rouen; auprès des inondations de Sisley, ses bords de Seine vers Meulan; auprès des Douanier Rousseau — même, — dont les charrettes pleines ou les familles épanouies nous évoquaient une France vulgaire et saine, un monde au petit vin de Suresnes dont la grosse joie était placée devant le mystère de la vie, comme ces devants de cheminée qui fermaient l'âtre dans les chambres, jadis, pendant la belle saison, — la réalité, non pas le réalisme, de cette grande première moitié du XVIIe siècle nous laissait indifférent et nous trouvait même hostile.

Le réalisme a son horrible poésie. La réalité est sans nuances.

Du moins sur des ombres opaques, celle du temps de M. le cardinal de Richelieu, nous paraissait-elle ainsi.

Nous avons troué cette ombre. Nous y sommes entrés et elle nous a retenu. Nous l'avons trouvée moins froide, parfois tiède et agréable, parce que plus humaine que nous ne la voyions.

De tous nos maîtres invisibles et tyranniques, le Temps est le plus imprévu.

Je ne sais plus quel conservateur de grand musée, — le Louvre, je pense, — me répondait avec vivacité, un jour que je lui conseillais, avec l'ardeur et la naïveté de l'inexpérience, de faire don à des musées de province de toiles encombrantes

ou faisant double emploi et de ne laisser au Louvre que des chefs-d'œuvre incontestables :

— Mais qui me certifie que ces chefs-d'œuvre « incontestables » ne seront point dédaignés dans dix ans et que des toiles méprisées par les visiteurs aujourd'hui ne seront pas très recherchées, au contraire?

Alors que je considérais cette réponse comme parfaitement saugrenue, mon important interlocuteur avait ajouté :

— Voyez Guardi!... Croyez-vous que, vers 1840, on s'intéressât à Guardi, à ce peintre charmant, ce paysagiste délicat, cet historien bleu et rose de la Venise du XVIIIe siècle?

Et il ajouta, en sifflant sur les consonnes, comme pour me planter une flèche dans le cœur :

— Ce Guardi que vous...sss aimez tant!

Ce Conservateur *m'avait eu*, je l'avoue. Car, au temps de Louis-Philippe, en effet, Guardi n'était guère apprécié. Stendhal nous parle des paysages du Guaspre. Il exalte le Guide (Guido Reni), peintres qui ne nous émeuvent nullement et dont le métier même nous ennuie.

Mais, cette fois, à l'Orangerie, à l'ensemble d'artistes connus du temps de Ninon de Lenclos, s'ajoute l'attrait d'une découverte : un peintre nouveau, un peintre inconnu, pensez donc! Un vieux peintre, mort en 1652, et qui surgit comme un jeune homme. Un sportif rénove ainsi l'attrait d'une compétition, à laquelle personne ne s'intéresserait plus guère.

A la compétition de ces morts de l'Orangerie, nous trouvons Georges de La Tour (Delatour ou de Latour).

Dispersées dans les musées de province, ses œuvres y remplissaient les rôles de personnages muets. Ou bien, comme les acteurs chargés de tenir dans la même pièce l'emploi de plusieurs individus de peu d'importance et que l'on voit paraître dans quelque scène suivante, sous l'apparence d'un pâtre, puis d'un vieillard à barbe blanche, elles figuraient sous des noms d'emprunt.

Le musée de Nantes ne craignait point de donner pour attribution à certain *Joueur de Vielle*, Murillo et même Vélasquez, « qui, à ses débuts, s'essaya dans des sujets vul-

gaires », écrit Stendhal à propos de cette toile, dans ses *Mémoires d'un touriste en France*[1].

D'autres musées en usaient de même ; tantôt, le La Tour paraissait sous le nom d'un des frères Le Nain, tantôt sous celui de Ver Meer, tantôt sous l'épithète vague, mystérieuse, inquiétante toujours, misérable aussi : d'*Inconnu*.

La Tour signait rarement ses toiles. Cet excès de modestie ou d'indifférence nous le rend bien sympathique, — lorsqu'on songe à ce que, de nos jours, certains peintres osent signer, — il lui a valu trois siècles d'oubli complet et, subitement, le succès d'un débutant de génie — presque la gloire.

Aussi, les musées de province cherchent-ils, depuis trois mois, parmi leurs *inconnus*, s'ils n'auraient point quelque Georges de La Tour à dévernir et qui apparaîtrait aux visiteurs, qui ne s'en souciaient guère jusqu'alors, comme un chef-d'œuvre de premier plan.

C'est un dessinateur un peu rude, qui ne veut ou ne sait adoucir les angles, un coloriste qui accroche un lambeau d'étoffe d'un vermillon violent, dans le voisinage d'un modèle et qui a, parmi des ombres impénétrables, des gris froids et des nuances délicates imprévues. Il plaît, je crois, par une façon qui le relie aux modernes de considérer ces fameux « volumes », qui, à la manière des cubistes, accaparent si fort les préoccupations des peintres contemporains.

Ne serait-ce qu'à cause de lui, cette exposition où l'on voit bien des Sébastien Bourdon, mériterait d'avoir retenu l'attention. Ce La Tour ne fait pas « atelier », il ne vise pas à une maîtrise d'exécution, qui nous gêne si fréquemment, à notre insu même, pour retrouver tout ce que certaines œuvres sont susceptibles de dégager d'émotion.

***

Jours heureux. — Le succès de cette charmante berquinade tient avant tout à son titre, ces deux mots : « Jours heureux. »

1. Sur cette question, comme sur l'ensemble de cette belle exposition, voi l'étude de Paul Alfassa : *Peintres de la réalité au XVII*e *siècle* dans la *Revue de Paris* du 15 janvier.

Jours heureux, c'est une réalité après laquelle les hommes ont vainement couru, toute la vie.

Nous avons toujours entendu regretter un temps passé qui parut toujours meilleur. Peut-être que les jeunes gens de maintenant regretteront celui-ci?

Et, peut-être, n'est-il pas, après tout, moins attristant que celui de notre jeunesse, qui nous semble avoir eu des périodes d'une si grande douceur ou d'une si brillante apparence et qui offrait bien des médiocrités, beaucoup de petitesse et dont nous subissons le mal qu'il a créé, installé partout.

De tout temps, la *réalité* s'est offerte sous les mêmes aspects. Mais nous ne voyons que ce que nous voulons voir. Et c'est parce que nous ne voyons, à aucun moment, les choses telles qu'elles sont, que nous attendons toujours mieux du lendemain et considérons que la veille était préférable. Tout est pareil, indéfiniment : la seule réalité, la voilà. Mais il y a des exceptions partielles et quotidiennes, tantôt pour nous et tantôt pour le voisin, d'où nos illusions sur les *temps heureux*.

Il n'y a pas de temps heureux, il n'y a jamais eu de temps heureux!

Que l'homme atteigne en auto quatre cent cinquante kilomètres à l'heure et davantage en avion, dès qu'il s'arrête, il redevient un homme de toujours, un homme pareil à ceux qui l'ont précédé.

Et, puisque l'humanité, tout de même, n'a tendu depuis si longtemps qu'à perfectionner les conditions de la vie, — et qu'elles se sont beaucoup améliorées en effet, acceptons que la vie soit aujourd'hui meilleure.

L'argent n'est plus dans les mêmes mains. Mais il existe. Il s'agit de le faire sortir d'où il se repose — et de persuader à ceux qui ont trouvé la fortune en naissant, qu'elle ne saurait se maintenir comme jadis et se transmettre intacte, si quelque effort, un travail quotidien, ne viennent y collaborer, la justifier comme la maintenir ou la renouveler.

Mais le film *Jours heureux*?

Un gangster qui découvre la campagne, une jeune fille à

l'âme pure et une famille simple. Placez des œufs dans un poulailler, envoyez le gangster les chercher, en compagnie de la jeune fille : vous avez fait un honnête homme.

Cette histoire pourrait être française.

Elle pourrait avoir été mise à l'écran chez nous, avec tout autant de talent. Mais quelque absurde que cette affirmation paraisse : les films français sont rares et — dit-on — *ne plaisent pas.*

***

La Loterie. — Alentour du Pavillon de Flore, une animation inaccoutumée régnait dans la rue des Tuileries. Des taxis s'arrêtaient et ceux qui en descendaient semblaient tout de suite familiers avec le mécanicien qu'ils payaient, sans attendre leur monnaie. Des gens faisaient les cent pas sur le trottoir et interrogeaient les nouveaux arrivants.

Un homme coiffé d'un feutre gris, vêtu d'un ample pardessus et qui serrait une serviette vide à fermoir de cuivre, adressait des saluts aux voyageurs de l'autobus, serrés debout sur la plate-forme. Il brandit même à leur intention, cette serviette vide qui, tout à l'heure, dans un instant, allait se remplir de billets de mille francs.

Jamais plus les rues de Paris ne sont joyeuses.

Un Anglais débarquant jadis à Paris, y respirait déjà on ne sait quel petit air de Cannebière.

C'est une impression défunte.

Ce matin, dans un ensoleillement précurseur du printemps, ce trottoir joyeux offre l'équivalent d'un spectacle, tellement il est inaccoutumé.

Peut-être, ce qu'apporte d'inconnu la loterie dans l'existence d'une partie de ceux qui ont pris des billets, est-il déplorable? Peut-être devons-nous regretter que certains êtres subordonnent à la seule chance toutes les heures de leur vie.

Il faut être singulièrement trempé pour supporter sans diminution les appels continus de la chance et remettre

entre les mains du jour suivant les décisions à prendre — et la conduite de la vie.

Je m'étais arrêté instinctivement sur ce trottoir ensoleillé, dans le va-et-vient de ces passants attirés et retenus, de ces privilégiés du sort qui semblaient tous appartenir à cette classe populaire, laborieuse, la plus sympathique peut-être, par la diversité dans la cohésion.

Parmi ceux qui venaient de « toucher » aux guichets, je reconnus un artiste-artisan qui, après avoir été longtemps employé dans une maison de Paris où il réussissait fort bien, s'en était allé installer une entreprise de décoration et d'ameublement, dans le sud-ouest de la France.

Alors, les villas, les habitations d'été, d'automne, de printemps et d'hiver surgissaient du sol de France par milliers. Les vieilles gentilhommières entre les mains d'industriels et de commerçants, d'intermédiaires enrichis, d'étrangers à change élevé, retrouvaient des grâces nouvelles. Tout ce qui était ancien ou moderne se vendait à des prix fous.

Mon artisan était devenu un personnage important, avec atelier, ouvriers, dessinateurs.

Il créait des chambres où les tonalités empruntées à Marie Laurencin, transposées dans des vernis, des matières luisantes, donnaient à des cubes de volume différents, qui étaient tour à tour armoire, bibliothèque et lit, un éclat dont la fraîcheur et la vivacité n'étaient point déplaisants, dans des chambres, d'ailleurs impressionnantes de vide. Il faisait fortune et portait des complets mirobolants. Il ne négligeait point de venir me rendre visite lors de ses passages à Paris et de m'interroger d'une manière indirecte et qu'il jugeait subtile, sur les variations du goût.

Il m'aperçoit sur mon trottoir du Pavillon de Flore. Il vient à moi, les bras levés. Un pardessus de voyage qui fut magnifique, un peu usagé déjà, me dissimule un des mirobolants complets. Notre homme est rayonnant de bonheur.

— Vous sortez de là? — lui dis-je.

— J'ai gagné dix mille francs!

— Alors vous continuez à avoir de la chance.

— Oh! dites que je recommence.

Je le regarde surpris.

— J'ai dû fermer mes ateliers, mon magasin, — me dit-il. — Je suis en liquidation. On ne faisait plus rien.

Tandis qu'il m'annonçait ces catastrophes, je constatais cependant que son visage ne parvenait pas à exprimer la moindre impression de tristesse ou de regret. Il ajouta :

— Devant tous mes ennuis, ma femme a fichu le camp... J'ai demandé le divorce. Elle s'y oppose. Elle a obtenu de revenir demeurer dans mes meubles, de sorte que je vis à l'hôtel. Je n'ai plus rien à moi, — plus rien!

Ce dernier mot fut accompagné du sourire de satisfaction le plus épanoui qu'il m'eût encore offert.

Je pensai à l'effet du lot échu à ce garçon. Il venait de toucher dix mille francs gagnés à la loterie. Il ressemblait à l'homme auquel on vient de faire une piqûre.

— J'ai appris ça ce matin, par un coup de téléphone de celui qui m'avait vendu mon billet et qui avait gardé la série. Vous pensez, si j'ai fait un bond!

Cet homme, qui avait gagné une fortune et l'avait perdue, dont la femme était jolie et s'était révélée cruelle, mais qu'il avait aimée; les installations bleues, roses, beiges, jaunes qu'il ne ferait plus : rien ne l'assombrissait. Il pouvait, tout en me parlant, sentir dans la poche de son veston, jadis mirobolant, et aujourd'hui fané, les dix pauvres billets de mille francs qu'il venait de gagner à la loterie.

***

Fin de journée, vers le 20 mars, Ile-de-France. — Cinq heures, les rives de la Seine, le fleuve traçant une longue traîne d'argent, au-dessus des arbres fruitiers encore chenus; rien de composé, mais le grandiose partout alentour.

Une branche d'arbuste hérissée de bourgeons minuscules et, dans les colorations de la nuée, dans son ampleur, son mouvement, dans l'infini et le dessin des arbres, le précis et le brouillé, une douceur et une amertume d'être là, d'être mis

en présence de cette vivante, mouvante et fluide réalité, de cet impitoyable renouveau, qui pousse, qui entraîne, qui déchaîne et renoue, — et qui déjà contient, dans l'atome de sa renaissance, le germe de sa destruction et encore celui de la destruction suivante.

L'Angelus du samedi soir. Le store repoussé dans les plis ronds des grands rideaux est encore glacé de bleu, la boiserie mi-éclairée par l'abat-jour de la lampe ardente et par la dernière clarté du jour.

Au delà, en me penchant, derrière la vitre, au loin, par-dessus les bois, à travers lesquels se devinent quelques lumières d'une route à l'approche d'un village, une nuée grise qui s'élève, monte sur le ciel, chargée des pluies de demain, rideau déployé devant des étendues de pénombre argentée qui persévère entre les branches des hauts frênes et des peupliers nus.

Et, soudain, brusquement, la fenêtre ouverte pour clore les volets : un concert frémissant d'oiseaux qu'on n'a point vus voler, invisibles, mystérieux, tous là, comme à la fin de l'autre hiver, comme après des hivers que nous n'avons point connus, harmonie criblée d'appels, vibrante de sérénité et d'angoisses.

Travailler? A quoi bon?

Réalité?

Je viens de causer avec le jardinier :

— Voici les nouveaux groseilliers...

Je n'apercevais que des tiges grêles, d'un mètre à peine de haut.

— Ils sont bons! — me dit-il.

Et je voyais presque au-dessus de nos têtes, des géants d'un siècle et davantage, auxquels on venait de couper des branches et qui s'élevaient encore nobles et comme emportés par des violences de gestes de tragédie, chargés de leurs prémices et des cicatrices de branches amputées, dont il me semblait sentir encore au-dessus de mon front les humides ombrages du dernier été.

... Les amples rideaux sont fermés. La chambre lumineuse. Le silence du soir tombé.

Mais dans la nuit, le printemps poursuit son œuvre épuisante. Dans sa véhémente et inépuisable réalité, cette ardeur que l'homme retrouve et respire avec espérance et passion semble entraîner le monde, à une allure toujours plus précipitée. Heureusement, en dépit des hommes, elle n'a point variée et certains peuvent la retrouver encore intacte, éternelle, dans la quiétude et la sérénité de la nature.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Alors qu'indécise entre les péripéties de la lutte sournoise que poursuivent la Livre et le Dollar et, d'autre part, la satisfaction de constater la légère détente de l'argent marquée par le rapide succès de l'Emprunt 4 p. 100 à moyen terme, la Bourse hésitait sur le choix d'une orientation, elle s'est laissé surprendre par l'acte audacieux de l'Allemagne proclamant son réarmement.

La séance boursière du lundi 18 a, de ce fait, marqué un certain désarroi. Cependant, à aucun moment, il n'a paru bien grave. Cela tenait, sans doute, à l'indifférence, toujours aussi résolue, que les capitaux temoignent au marché des valeurs. Les positions mentionnées par le relevé habituel de quinzaine, à la liquidation du Parquet, marquent un extrême affaiblissement du volume des affaires. Dans ces conditions, les événements les plus importants ne réagissent que faiblement sur la Bourse. Dès le lendemain, d'ailleurs, les Rentes regagnaient sans peine près de la moitié de leur baisse de la veille, tandis que certaines valeurs industrielles — produits chimiques et métallurgiques, notamment, dites « de guerre » — voyaient leurs cours se redresser assez sensiblement.

Il paraît probable que cette petite agitation ne sera que temporaire et qu'elle sera calmée bien avant que ces réflexions ne parviennent à nos lecteurs. A ce moment, du reste, les événements qui se déroulent précipitamment entre les pays intéressés, du fait de l'attitude prise si brusquement par l'Allemagne, se seront, sans doute, clarifiés et l'atmosphère se sera un peu apaisée.

Quoi qu'il doive en être, cet accident nouveau n'est point de nature à encourager les capitaux d'épargne à s'écarter de la tac-

tique de prudente réserve qu'ils pratiquent depuis plusieurs années. L'égoïste thésaurisation, si fâcheuse pour l'intérêt général, continuera de sévir.

La plupart de ceux qui la pratiquent, cette thésaurisation, savent bien qu'à la longue elle deviendrait ruineuse; mais, ils préfèrent encore perdre un revenu et courir le risque de voir fondre leur capital, pour conserver un « en-cas » immédiatement disponible si la nécessité devait s'en imposer brusquement un jour.

Pour faire changer cette attitude, il n'y a pas grand'chose à exposer qui puisse être entendu. Nous devons bien convenir que le seul refuge — hormis la banale thésaurisation — vers lequel pourraient se diriger les capitaux, celui des Mines d'or, n'est guère à la portée de la foule, surtout sur notre marché, très médiocrement approvisionné de cette denrée.

C'est un peu systématiquement que l'on s'est obstiné à étouffer, chez nous, le marché des valeurs en Mines d'or, tout au moins à l'empêcher de s'étendre. On doit commencer à le regretter puisque, non seulement, cela oblige les acheteurs éventuels à s'adresser à Londres où cet intéressant compartiment est abondamment achalandé, mais, qu'en outre, l'activité que comporterait un large marché des Mines d'or à Paris aurait beaucoup contribué, depuis deux ans, à mettre en mouvement d'importants capitaux, qui auraient produit au lieu de s'étioler lentement dans l'inaction.

A Londres, d'ailleurs, tandis que la Bourse, du fait des événements présents, se tient en expectative, le groupe des Mines d'or est le seul qui conserve une activité soutenue, et cela est significatif.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).